

# La Revue Populaire

15<sup>c</sup>

Histoire – Littérature – Sciences

Vol. 19, No 7

JUILLET 1926



Notre roman complet: TUTEUR, par CHARLES FOLEY



# POURQUOI

Maintenant on Réclame Partout

## La Revue Populaire

- 1 — Pour son prix modique, à la portée de toutes les bourses.
- 2 — Pour l'abondance et la diversité de sa matière à lire; 130 pages.
- 3 — Pour son ROMAN complet dans chaque numéro. Roman d'amour choisi spécialement pour vous, parmi les meilleurs de la littérature française.
- 4 — Pour ses articles nombreux sur tous les sujets imaginables: Nouvelles sentimentales et sensationnelles; histoire ancienne; curiosités et inventions; chronique féminine; chronique des livres et critique littéraire; histoire naturelle et pages canadiennes; amusements et jeux de société.
- 5 — Pour ses nombreuses illustrations.

---

EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS DE  
JOURNAUX LE PREMIER JOUR DU MOIS

# 15 SOUS



C'est la Saison des...

# TARTES



Le produit original  
et authentique

Si vous voulez savoir combien exquise et savoureuse peut être une tarte au citron et combien sa préparation est facile et peu compliquée, vous n'avez qu'à commander aujourd'hui chez votre épicière une boîte de

## Garnitures de Tartes

(Pie Fillings)

### “Meadow-Sweet”

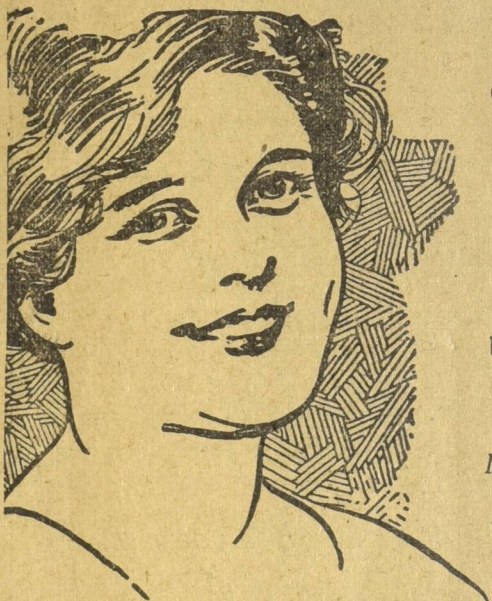
|            |         |
|------------|---------|
| Citron     | Oranges |
| Framboises | Fraises |
| Ananas     | Cerises |

15c la boîte qui contient assez de garniture pour 4 tartes.

Le mode d'emploi est indiqué sur chaque boîte.

**REFUSEZ TOUTES IMITATIONS**

“Meadow-Sweet” Cheese Mfg. Co., Ltd.  
Montréal.





LA VOGUE ET LA CIRCULATION DU  
PLUS GRAND MAGAZINE DE LANGUE  
FRANÇAISE EN AMERIQUE AUG-  
MENTENT TOUS LES JOURS

---

*Chaque semaine vous trouvez dans*

## *Le Samedi*

Deux beaux romans;

Quatre nouvelles sentimentales par les meilleurs  
auteurs de France et du pays;

Trois pages de belle musique pour piano;

Monologue, curiosités, inventions, modes et  
cuisine;

Courrier du Petit Jardinier.

*Chaque mois :*

Une gravure moderne en couleur pour encadrer.

---

EN VENTE PARTOUT

**10 SOUS**

VOIR COUPON  
D'ABONNEMENT  
PAGE 129



**ABONNEMENT**
*Canada*

Un an . . . \$1.50

Six mois . . . 75c

*Montréal et*
*banlieue exceptés*
*Etats-Unis*

Un an . . . \$1.75

Six mois . . . 90c

*Directeur :*
**JEAN CHAUVIN**

# La Revue Populaire

**MENSUEL  
ILLUSTRE**
**SCIENCES  
LITTÉRATURE  
HISTOIRE**
**LA REVUE  
POPULAIRE**
*est expédiée par la  
poste entre le 1er  
et le 5 de chaque  
mois.*
**POIRIER,  
BESSETTE & CIE**  
*Edits.-Props.*

 131, rue Cadieux,  
Montréal, Qué.

Vol. 19, No 7

Montréal, juillet 1926

*Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.*

## NOTRE HISTOIRE

En dépit des bonshommes qui l'exploitent en tout lieu, et des patriotants qui s'en font des ligues et des marche-pieds, notre histoire, de Cartier, le découvreur, à Laurier, l'homme d'Etat, constitue notre force, notre fierté et notre espoir. Notre force, elle groupe le faisceau invincible de nos efforts et de nos résistances; notre fierté, elle dresse notre conscience à la hauteur de l'homme ancestrale; notre espoir, elle affirme la certitude de la mission nationale.

Admirable en sa lumineuse brièveté, notre histoire renferme l'émotion poignante d'un drame et la sublime grandeur d'une épopée. Quel spectacle magnifique que celui de ces dix mille Français qui désertent le doux pays de France et bravent, sur de fragiles voiliers, les formidables dangers des océans. En terre inconnue, sans ressources, ils s'attaquent à la forêt immense et mènent la vie rude et dure des pionniers. A peine ont-ils conquis, sous l'effort journalier, la récolte nourricière, que surgit du sud, contre eux, la nuée des Iroquois cruels et vindicatifs. De cette lutte, où tombent les pères, les mères et les enfants, où les guettent le poteau de torture et le bucher, ils triomphent enfin par un invincible courage.

A la faveur d'accalmies intermittentes la colonie s'éprend, grandit au

point que bientôt elle va de la Baie d'Hudson au Mexique, en remontant le Saint-Laurent et les grands lacs, et descendant le Mississipi. Mais voici que déjà sur l'horizon apparaissent le grenadier anglais et le marchand américain. Et la guerre recommence, guerre inégale en nombre comme en richesse, un homme contre vingt. Et tragique de splendeur épique, c'est la guerre de Sept Ans, avec maintes victoires. C'est en vain : une défaite a suffi à mettre au front de la capitale le drapeau anglais. Alors s'ouvre la période, moins éclatante, mais plus belle peut-être du combat journalier au foyer, au forum, à l'église, pour la langue, pour les lois et pour la foi. Et de ce combat, la vaillance invulnérable du peuple a fait une victoire prodigieuse qui s'appelle le miracle canadien.

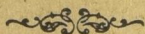
Cette histoire, qui est nôtre, c'est toute une leçon dictant à chaque génération de remplir à son heure, tout son devoir. Celui du jour présent qui s'impose à nous, assurés par les ancêtres dans la possession des biens matériels et des droits civils, c'est de dresser plus haut la production de nos lettres, de nos arts et de nos sciences, afin que s'épanouisse, au sommet de notre histoire, en oeuvres dignes de notre passé, la floraison d'une culture néo-française au sol d'Amérique.

Jules JOLICOEUR.



POEME INEDIT

## LA MORTE



*Dans le crépuscule prochain,  
L'homme sentit frémir son âme  
Devant la pâle, étrange femme,  
Qui passait au long du chemin.*

*Elle portait un manteau bleu,  
Couleurs des montagnes lointaines;  
Blanche comme les porcelaines,  
Elle tenait clos ses grands yeux.*

*Du pas fatal des trépassés,  
Telle une vision de Dante,  
Elle marchait, bleue et dolente,  
Vers l'abîme ou dort le Passé.*

*L'homme, dans la morte aux yeux clos,  
Ayant reconnu sa jeunesse,  
Force et fierté, rêve et tendresse,  
Eclata soudain en sanglots.*

*Gustave Lanctôt*

M. Gustave Lanctôt, archiviste français du Canada, membre de la Société royale, est surtout connu par ses études historiques et son livre remarqué : "F. X. Garneau". Cette pièce est extraite d'un volume en vers, encore en portefeuille, "Le Coeur Instable", qu'il publiera peut-être un jour d'automne.



## LA NAVIGATION CHEZ LES ANCIENS

**Les premières embarcations des Grecs et des Romains.— Les Phéniciens furent les premiers et les plus hardis navigateurs de l'antiquité.— Les navires à rames et à voile.— Faute de boussole, les marins se guidaient sur le soleil et les étoiles.**

Les premières routes ouvertes au commerce ont été les fleuves ou les cours d'eau navigable, mais il est impossible de préciser l'époque où a commencé la navigation. Elle est certainement contemporaine des sociétés les plus primitives : en voyant un tronc d'arbre flotter à la surface de l'eau, on a dû promptement avoir l'idée de le creuser pour en faire un canot ou d'en assembler plusieurs pour en faire un radeau.

Le Nil, dans l'antiquité, était le fleuve qui avait la navigation la plus active, il était sillonné en tous sens par des barques d'une forme spéciale. Le gouvernail de ces barques se composait de deux avirons assez semblables à ceux de nos jours.

Il n'y a pas à s'occuper de la navigation fluviale des Grecs, qui n'avaient guère de cours d'eau capables de porter des bateaux.

Les bateaux romains étaient des canots de très petites dimensions qu'un seul rameur suffisait à faire manoeuvrer. Aucun monument ne nous autorise à penser qu'il y ait eu dans l'antiquité des bateaux analogues par la forme et la dimension à ceux que l'on emploie au-

jourd'hui pour la navigation des fleuves.

La navigation fluviale a dû nécessairement précéder la navigation maritime et celle-ci se bornait primitivement à aller d'un port à un autre en suivant la côte. A l'aide de la rame ou de la voile, les petites embarcations peuvent aisément remonter un fleuve, suivre une côte, ou traverser un archipel en s'arrêtant aux différentes îles qui le composent. Mais c'est seulement depuis l'invention des navires pontés que l'on a pu s'aventurer en mer dans des voyages un peu longs. Les Phéniciens ont été les plus anciens navigateurs. Les documents sont malheureusement trop rares pour que l'on connaisse exactement la forme de leurs navires. Les Phéniciens étaient déjà navigateurs, à une époque où la population grecque se composait exclusivement de chasseurs et de bergers. Les anciens, qui ne connaissaient pas la boussole, pouvaient difficilement entreprendre de bien grandes navigations, et la plupart du temps ils évitaient de s'éloigner des côtes. Ils réglaient leur marche d'après le soleil dans le jour et d'après les étoiles dans la nuit, en sorte que par les mauvais temps ils n'avaient plus de moyens de se guider et couraient souvent de très grands dangers.

Sous la période macédonienne et romaine, les navires traversaient en tous sens la Méditerranée et allaient même trafiquer jusque dans les Indes.

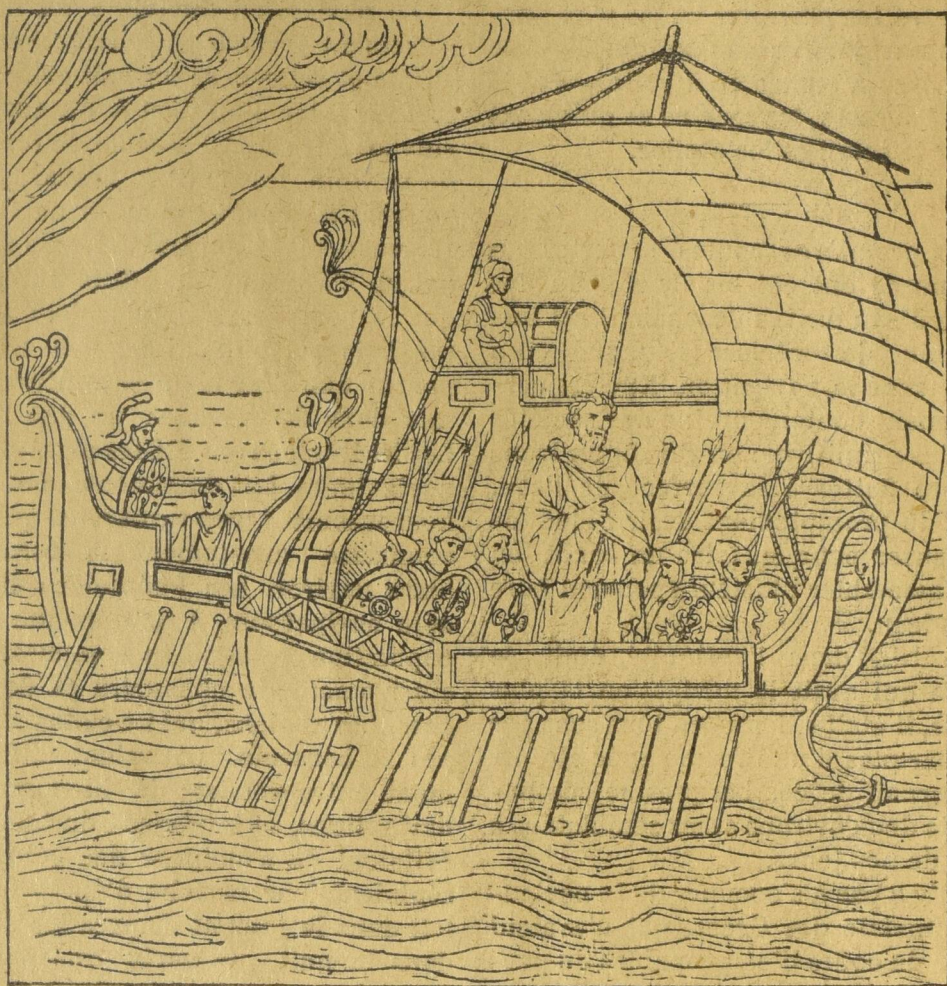
La navigation chez les Grecs a son origine dans la piraterie plus encore



que dans les besoins du négoce. Il est difficile de se faire une idée exacte de ce qu'étaient ces petits navires montés par des pirates: on voit pourtant, au fond d'une coupe antique, une peinture représentant le vaisseau tyrrhénien qui enleva Bacchus, et la for-

tenait toujours à la poupe. La voile paraît avoir été employée concurremment avec la rame dès une haute antiquité, puisqu'elle apparaît déjà dans l'expédition des Argonautes.

Les vaisseaux n'avaient la plupart



*Vaisseau romain*

me de ce vaisseau peut laisser supposer une certaine rapidité dans sa marche.

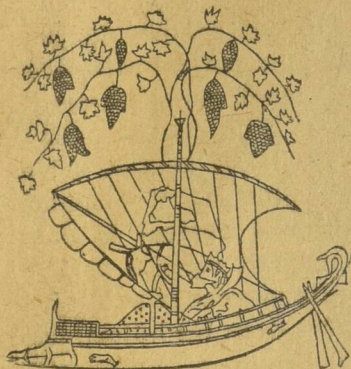
Les principales parties d'un vaisseau étaient la proue, ou l'avant, la poupe, ou l'arrière; et le milieu, ou la carène. Le capitaine ou le pilote se

du temps qu'un mât, la grande voile était carrée et fixée par le haut à une vergue, comme le montre la figure, qui est tirée du Virgile du Vatican; cette voile était reliée au navire par ses angles inférieurs, mais de telle façon qu'on pouvait toujours la tourner



du côté du vent. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui les écoutes; il y en avait deux, l'une à babord, l'autre à tribord.

Nous avons dit que dans l'origine, les vaisseaux n'avaient qu'un mât et

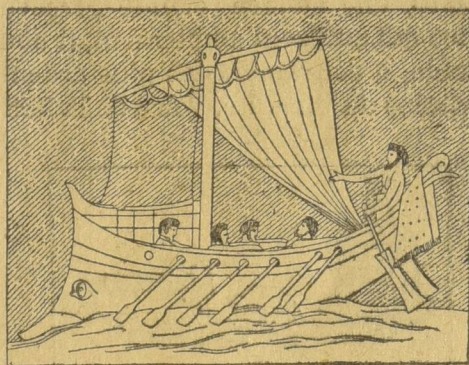


*Vaisseau tyribénien*

que la voile était toujours de forme carrée. Ces usages se sont modifiés avec le temps, ainsi on vit plus tard des vaisseaux avec deux voiles de forme triangulaire. Cette voile avait sa pointe en bas et sa base en haut fixée à une vergue, de façon que toute la force du vent se concentrait sur le haut du navire; on s'en servait surtout quand le vent était faible. On voit aussi quelquefois, suspendue au mât de misaine, une petite voile de forme carrée, mais en général la voilure des navires est fort peu compliquée et montre que la navigation était élémentaire.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des navires destinés au commerce. Il y avait aussi des bâtiments de plaisance et quelques-uns étaient même de très grande dimension. Athénée nous a laissé une curieuse description d'un navire, ou plutôt d'un palais naval que les Ptolémées avaient fait bâtir pour leur plaisir.

"Ptolémée Philopator, dit-il, fit construire un vaisseau pour aller sur le Nil. Il avait un demi-stade de long et trente coudées dans sa plus grande largeur. Sa hauteur, y compris celle du pavillon, était à peu près de quarante coudées. Il n'avait ni la forme des vaisseaux longs ni celle des vaisseaux ronds, mais une forme singulière et propre au service que pouvait en permettre la profondeur du Nil. En effet, le fond en était plat et large; mais le vaisseau bombait dans son corps. On en avait suffisamment élevé les plats-bords, surtout à la proue, mais de manière que le bordage eût une courbure saillante et rentrante, d'une forme agréable. Ce vaisseau avait deux proues et deux poupes, et l'on avait beaucoup élevé les accastillages d'avant et d'arrière, à cause de la houle qui est souvent très forte sur le Nil. Au centre du vaisseau étaient les salles à manger, les chambres à



*Galère avec sa voile*

coucher et toutes les commodités possibles. Il régnait, le long des trois côtés du bordage, deux galeries l'une sur l'autre pour se promener. L'inférieure était construite en forme de péristyle; la galerie supérieure était bordée d'une balustrade, interrompue par de petites portes. A droite et à



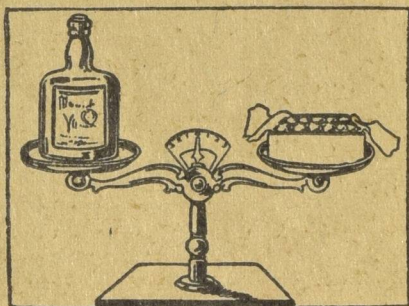
gauche, il y avait des fenêtres pour la salubrité. La plus grande salle était formée en périptère et assez étendue pour contenir vingt lits. La plus grande partie de ses matériaux étaient des pièces de cèdre et de cyprès. Les ornements en étaient sculptés et recouverts d'or.

A côté de cette salle était une chambre à coucher où il y avait sept lits. Le long de cette chambre régnait un corridor étroit traversant le vaisseau dans sa largeur et séparant l'appartement des femmes. Sur la plate-forme de la grande salle, on avait pratiqué l'emplacement d'un belvédère qui s'élevait à volonté. C'était lorsqu'on voulait se promener sur le Nil."

—o—

### BONBONS A L'ALCOOL

Les Américains mettent à enfreindre la prohibition un zèle, une ingéniosité, une audace et une persévérance qui suffisent amplement, il nous semble, à convaincre les plus ardents puritains de l'inanité, voire de la bêtise



*Quantité égale d'alcool*

se de cette fameuse loi Volstead. Le vin, l'alcool, la bière, tout cela coûte cher à New-York mais on le trouve en abondance, et de mille manières. Les contrebandiers sont légion et les intermédiaires plus nombreux encore.

L'alcool se débite dans les récipients les plus inattendus. Le mois dernier, la police de New-York opéra une descente dans une fabrique de bonbons à l'alcool, la plus importante de la cité, croit-on. La vogue de ces confiseries n'est pas récente, évidemment, et bien avant que fût adoptée la prohibition en Amérique, on connaissait les bonbons à l'alcool, quelques gouttes d'une liqueur ou d'un cognac dans du chocolat. Quelques gouttes ! Nous n'en sommes plus là. Ces bonbons dont nous parlons avaient la contenance d'un bon petit verre à patte et quelques mots morceaux suffisaient à griser. C'est dans les hôtels, les restaurants, les salles de danse et les cabarets de nuit qu'on les vendait. La police en fut bientôt informée.

Dans cette fabrique de la rue Washington, où travaillaient dix jeunes filles sous la surveillance d'un contre-maître, furent saisies 2,000 boîtes de bonbons et 700 bouteilles d'alcools divers.

—o—

### UN MOYEN PRATIQUE POUR AVIVER DES LIMES EMOUSSEES

Il faut d'abord les nettoyer à l'aide d'une brosse dure avec de l'eau chaude et de la potasse. Les plonger ensuite dans l'eau forte et les essuyer immédiatement sur un linge bien tendu, de façon à ce qu'il ne reste d'acide que dans les creux de la lime.

Au bout de 2 heures ou davantage, lorsque les dents de la lime sont assez profondes, laver la lime dans l'eau avec une brosse. Cette opération doit être renouvelée pour chaque côté de la lime qu'on laisse toujours bien à plat après avoir débarrassé les autres faces de leur acide en les essuyant avec un linge mou et spongieux.





## Le Dessin et la Peinture pour tous

### EN QUOI CONSISTE PRATIQUE- MENT LA PERSPECTIVE

Je suis assis, dans la campagne, au bord d'une route. Un homme passe devant moi. Il continue à marcher, pendant que je demeure à ma place, à le regarder, et je remarque qu'il diminue rapidement de hauteur à mesure qu'il gagne du terrain et s'éloigne de moi. Il se rapetisse encore; et, après être descendu peu à peu jusqu'à la taille d'un tout petit enfant, ce n'est bientôt plus à l'horizon qu'un point à peine perceptible. Que s'est-il passé?

Cet homme a-t-il réellement perdu quelque chose de sa taille à chacun des pas qu'il a faits pour s'éloigner? Non, et en voici la preuve: Il rebrousse chemin, et, par un phénomène inverse, à chacun des pas qu'il fait pour se rapprocher, il m'apparaît plus grand qu'il n'était l'instant d'auparavant.

Il grandit, grandit, jusqu'au moment où, repassant devant moi, il est redevenu exactement aussi grand qu'il était en partant. Autre exemple:

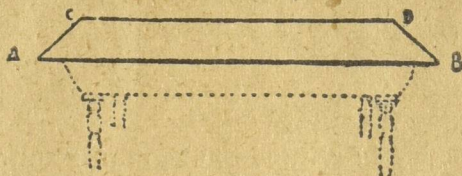
Je me place au coin de cette longue

rue toute droite. Je contemple l'enfilade des maisons qui la bordent. Chose singulière!

Les fenêtres qui sont placées tout près de moi sont plus grandes que celles qui suivent et chaque fenêtre devient de plus en plus petite au fur et à mesure qu'elle est plus loin de moi.

Qu'est-ce que cela signifie?

Suis-je réellement en présence de maisons d'inégale hauteur?



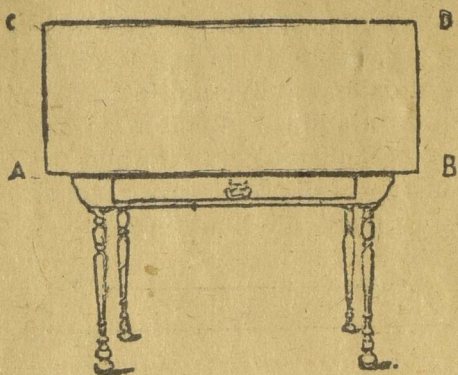
Nullement, et, pour m'en convaincre, il me suffira de parcourir la rue. J'avance, les maisons grandissent. Et, en me retournant, je constate que les rôles sont intervertis.

Dans ces deux cas, la distance a fait paraître les objets différents de ce qu'ils étaient en réalité, en modifiant leurs dimensions. D'autres fois, nous verrons que la distance peut faire paraître les objets autres qu'ils ne sont, en les déformant.

Voici une table. Mesurez-la, vous trouverez que le dessus de cette table



est un parallélogramme rectangle, c'est-à-dire formé de quatre angles droits. Maintenant, éloignez-vous de quelques pas et regardez-la (fig. 1). Vous verrez que cette table est devenue pour vos yeux un parallélogramme formé de deux angles obtus et de deux angles aigus. Les lignes A B et C D, tout à l'heure égales entre elles, sont inégales, A B, la plus rapprochée de vous, étant la plus longue, et C D, la plus éloignée, étant la plus courte. En outre, les deux lignes A C et B D, tout à l'heure perpendiculaires à A B et à C D, se sont obliquées inversement. Et pourtant votre table est restée la même; son apparence seule a changé.



Le dessin ci-après nous montre une table dont un fanatique d'exactitude aurait voulu quand même indiquer les angles droits (fig. 2).

La conclusion à tirer de ces différents exemples est celle-ci: les formes, comme les dimensions des objets, subissent des modifications plus ou moins grandes, d'après la distance et le point où nous sommes placés pour les voir.

Seuls les objets sphériques ne se déforment pas: qu'une boule soit suspendue, placée sur un meuble ou posée à terre, elle semblera grossir ou rapetisser, selon qu'on s'en rappro-

chera ou qu'on s'en éloignera; mais elle se présentera toujours sous le même aspect.

La perspective est cette partie de l'optique qui enseigne les règles d'après lesquelles doivent être représentés les objets, non avec leurs dimensions et leurs formes réelles, mais tels qu'ils paraissent être dans la nature, avec les déformations qu'ils subissent en raison du degré d'éloignement et de la position du spectateur. Cette science est le fondement des proportions que le peintre doit donner à ses figures, eu égard à la place où il les met.

En d'autres termes, la perspective est l'art de nous faire voir les objets, non tels qu'ils sont en réalité, mais tels qu'ils nous paraissent. On dit d'une figure qu'elle est en perspective, lorsqu'elle se retrouve sur la toile conformément à l'impression qu'elle nous ferait si nous l'apercevions dans la nature à la même place et au même point de vue.

— 0 —

### 300,000 ENFANTS VAGABONDS EN RUSSIE

Impossible, ainsi que nous le disons dans un autre article du présent numéro, de savoir à quoi nous en tenir sur la Russie soviétique. Nous rapportons les propos tenus par le Commissaire de l'Instruction publique qui dit excellente la situation de son pays, parle longuement de la création d'écoles industrielles pour tous les enfants nécessiteux. D'un autre côté, les journaux de Paris nous apprennent que, d'après les statistiques officielles, le nombre des enfants vagabonds dans les grandes villes de la Russie s'élève à 300,000.





# LIVRES ET REVUES

PAR  
JULES JOLICOEUR

## LA LITTÉRATURE ANGLO-CANADIENNE EST PROFONDEMENT NATIONALE

M. Jean Catel, qui tient au "Mercure de France" la chronique des Lettres Américaines, écrivait, le mois passé, que les oeuvres en prose occupent aujourd'hui le premier plan en Amérique, la poésie leur ayant cédé sa place. M. William Arthur Deacon notait les mêmes tendances en littérature anglo-canadienne, dans un récent article du "New-York Times Book Review". Il y observe en outre le caractère profondément national de cette littérature, identique en cela à la nôtre.

### LETTRE DE FRANÇOIS COPPEE AU POETE CANADIEN A. W. CHAPMAN

Nous trouvons dans l'"Opinion Publique" de février 1877 la lettre suivante que Coppée avait écrite à Chapman qui lui avait adressé un exemplaire de ses poésies "Les Québécoises":

Paris, 28 décembre 1876.

"Voici, Monsieur et cher poète, une petite feuille de papier qui va essayer

de traverser l'Atlantique pour vous dire la sincère sympathie que m'a inspirée pour vous la lecture de vos charmantes poésies. Elève de notre Lamartine, vous avez su exprimer, en des vers harmonieux et magnifiques comme les siens, votre inspiration personnelle et vous nous avez dit les spectacles de la nature et les scènes de l'histoire de votre beau et noble pays, qui se souvient toujours d'avoir été français. Comme votre confrère et comme votre quasi-compatriote, je vous en remercie doublement, et je vous envoie, par dessus les vagues de l'Océan, ma plus cordiale poignée de main."

**François Coppée.**

### LAMARTINE ET LA DOUANE CANADIENNE

Quel est l'imbécile, au ministère des Douanes, qui vient de commettre l'énorme bévue que raconte, ainsi que suit, avec un sourire amusé, un journal parisien, sous le titre: "On ne badine pas avec l'amour".

"Un jeune écrivain suisse, M. Foumet, vient de faire paraître un livre charmant, "L'évolution amoureuse de Lamartine". L'éditeur, sachant l'ad-



miration fervente que le Canada a toujours vouée à la mémoire du grand romantique français, s'empresse d'expédier à Montréal un colis de cinquante exemplaires.

Mais ce colis vient d'être renvoyé à Genève avec la mention suivante:

"Le gouvernement canadien s'oppose à l'entrée sur son territoire de toutes les oeuvres d'un caractère pornographique."

Le titre du livre avait scandalisé les douaniers canadiens. Cette évolution amoureuse ne leur disait rien de bon."

Sans doute, le lecteur français s'est contenté de voir, dans l'incident, une bourde de fonctionnaire ignare et stupide. Par contre, le lecteur canadien en ressentira, lui, un certain mécontentement de voir son pays en si ridicule posture. Et non sans raison. Un pays, surtout s'il est bilingue, se doit de ne pas commettre de telles âneries. Prions que ce fonctionnaire, étant unilingue, portait des lunettes d'écaille et venait de Toronto.

**VARIATIONS**, par Georgette Gilbert,  
(Le Bien Public, Trois-Rivières.)

Recueil de chroniques, parues dans le "Bien Public" des Trois-Rivières, sous le pseudonyme de Fleurette de Givre, recueil dont les journaux ont fait de grands éloges.

**AU CREUX DES SILLONS**, par Joseph Raiche (éditions Edouard Garand, Montréal.)

Recueil de contes et nouvelles dont nous donnerons compte-rendu le mois prochain.

## **REVUE D'OTTAWA**

### **Nouvelle publication mensuelle**

Nous accusons réception du premier numéro d'une publication nouvelle, "Revue d'Ottawa", éditée par

M. R. Lafontaine, libraire, 118 rue Rideau, Ottawa, et dont Mlle Elizabeth Gascon est secrétaire de la rédaction.

Cette revue s'intitule tribune indépendante pour la discussion des idées et des faits. Elle se dit encore "publication impartiale et vouée à la défense de tous les intérêts moraux et matériels de la nationalité canadienne-française."

Quelle que soit sa destinée, que nous lui souhaitons heureuse, le premier numéro de la "Revue d'Ottawa" est plein de belles promesses. Tel est le sommaire de cette première livraison:

Entre nous, Wilfrid Gascon.

L'habitant est-il le type véritable du peuple canadien-français? Omer Chaput.

Les mutilés tragiques de l'aviation.

L'oeuvre poétique de Mlle Marie-Paule Salonne, E. G.

Pourquoi les garçons se refusent au mariage?

Les griefs des provinces maritimes.

La réforme des règlements parlementaires.

Questions technologiques.

A travers les livres, anciens et nouveaux.

## **LES VIEILLES EGLISES DE LA PROVINCE DE QUEBEC, 1647-1800**

Nous extrayons de l'"Intermédiaire des Chercheurs et Curieux" la note suivante sur le remarquable ouvrage publié par la Commission des Mouvements historiques de la province:

"Il s'est constitué à Québec, au Canada, une commission historique qui s'est donné pour mission de sauvegarder les grands souvenirs du passé canadien. Elle s'est occupée, en dernier lieu, des églises, des temples catholiques et protestants élevés dans la pro-



vince de Québec avant 1800. Elle en a retracé un peu moins de quarante. La plupart des plus anciens ont disparu ou ont été transformés au point d'être devenus méconnaissables. Les matériaux dont ils étaient formés étaient sans doute périssables, mais ils ont surtout eu contre eux l'insouciance inconcevable de ceux qui les avaient reçus. Il en sera autrement désormais grâce à ces vigilants qui se sont groupés ayant pris pour devises : "Je me souviens".

Ces premières églises, qui sont à l'intérieur si riches, car la foi ardente des habitants les a ornées au cours du temps, à l'extérieur sont modestes. Les architectes qui les ont construites étaient des colons qui se rappelaient celles de leur pays. Avec les moyens dont ils disposaient, ils s'efforçaient de les imiter de mémoire.

Souvent, le ciseau de ces artisans, qui ne savaient peut-être pas lire, a accompli, dans le décor intérieur du moins, des merveilles.

C'est ce que raconte ce beau livre, élevé comme un monument qui durera, à nos vieilles églises de la nouvelle France. Chacune a sa monographie. L'église est la cellule vitale de ces groupements de colons qui portaient notre civilisation sur les rives du Saint-Laurent. Son histoire est celles de la conquête des terres et des âmes. Elle est évocatrice au plus haut point. Tous les noms de la noblesse et ceux humbles, et si chers, des premiers pionniers qui, associés aux missionnaires, plantent notre drapeau avec la croix, en cette contrée bénie, se lèvent, à chaque instant, dans cette oeuvre historique et nationale.

Ce bel ouvrage ne sera jamais assez connu et notre regret est de ne pouvoir, dans l'espace trop restreint,

dont nous disposons, que le signaler avec émotion."

## "MES MONOLOGUES"

par Paul Coutlée

Recueil de monologues à l'usage de la jeunesse. (Editions Ed. Garand.)

Le troisième recueil de monologues de notre aimable confrère, M. Paul Coutlée, a paru, ces temps derniers, aux éditions Edouard Garand. Il nous fut impossible d'en accuser plus tôt réception et de dire tout le bien que nous en pensons.

M. Paul Coutlée est le seul monologueur canadien, connu déjà par deux précédents recueils qui valurent à leur auteur maints éloges dans la presse et un énorme succès de vente. Aussi bien, les monologues de M. Coutlée répondent à un besoin. En outre, l'auteur, qui est un homme de théâtre comme nous en avons très peu, tourne le monologue avec une rare habileté et un sens profond de l'humour et du comique. Sa langue est simple, mais bonne. D'ailleurs, il ne se pique d'aucune prétention littéraire, encore qu'il écrive mieux qu'une foule de gaillards et de femmes de lettres qui ne peuvent gribouiller deux lignes sans ressentir la démanaison de les soumettre à quelque prix David. Son but est d'amuser le lecteur et de fournir aux monologueurs, qu'ils soient gens de théâtre ou simples amateurs, de quoi remplir le programme d'une bonne soirée. Et ce but, M. Coutlée l'atteint parfaitement.

On remarquera que, cette fois, le recueil "Mes Monologues" renferme plus de pièces pour jeunes filles que les deux premiers. On remarquera



aussi que les pièces de folklore y sont moins nombreuses que dans "Craches-en-un" et "Que nous dis-tu?" Evidemment, à la lecture, ces monologues de folklore dits par des habitants qui, on a beau dire, emploient une langue encore plus rude que celle des paysans du théâtre de Molière, rebutent un peu au goût de quelques-uns. Ceux-là, on aime mieux les entendre que les lire. Mais si l'on veut qu'ils soient récités, il faut bien qu'on les écrive.

Quant à la préface du volume, elle est d'un tour très amusant, très alerte et bien faite pour engager le lecteur à poursuivre plus avant la lecture de tout le recueil.

Tous ces monologues ont paru dans "Le Samedi" qui est certainement aujourd'hui le magazine canadien le plus luxueux et le plus complet.

La présentation matérielle de "Mes Monologues" est excellente. C'est un fort beau volume de 200 pages, abondamment illustré de vignettes humoristiques, et composé sur papier de luxe. Et M. Coutlée, comme toujours, offre son volume à un prix qui le met à la portée de toutes les bourses.

### LES DANGERS DE LA POIGNEE DE MAIN

Il se pourrait très bien que dans ses futures audiences au public le pape portât des gants. Chaque jour, comme on sait, le Saint-Père reçoit au Vatican des centaines de pèlerins à qui il donne la main et l'anneau à baiser. Cette coutume offre de grands dangers, et l'on nous apprend que les médecins de Sa Sainteté s'efforcent de le convaincre de porter des gants à l'avenir, pendant toutes les audiences publiques au moins.

### QUELQUES RECORDS DE LONGEVITE

En 1705, meurt à une lieue de la ville de Saint-Claude, en Franche-Comté, un ermite âgé de 145 ans. Il avait conservé la santé au moyen d'un simple dont il ignorait le nom, car il avait oublié jusqu'au sien.

Politiman, chirurgien, né en 1685, mort en Lorraine, en 1825, à l'âge de 140 ans.

Jean Causeur, France, 137 ans. Celui-là — son nom l'indique — a tenu longtemps le crachoir... si l'on peut dire!

Le 15 décembre 1766, Jean Lafite, cultivateur à Rouillac, France, meurt à l'âge de 136 ans.

Mais le record de la longévité en France appartient à Marie Priou, morte à 158 ans. A sa mort, son corps ne pesait plus que 42 livres.

### OMNIBUS

Ils datent de cent ans: 1825. Ils ont commencé à Nantes, en Bretagne. Un riche minotier avait eu l'idée d'utiliser pour des bains publics son excédent de vapeur. Et pour amener les clients à son établissement, M. Beaudry avait créé des voitures, munies de deux banquettes, qui allaient chercher les Nantais, et pour un prix modique les transportait à Richebourg, devant la boutique d'un épicier nommé Omnès. Celui-ci, qui avait sans doute des lettres et, peut-être de l'esprit, fit peindre au-dessus de sa porte l'enseigne suivante: Omnès Omnibus, en sorte que les Nantais finirent par désigner sous le nom d'omnibus les voitures qui les emmenaient au bain.





## CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

### LA MODE A PARIS

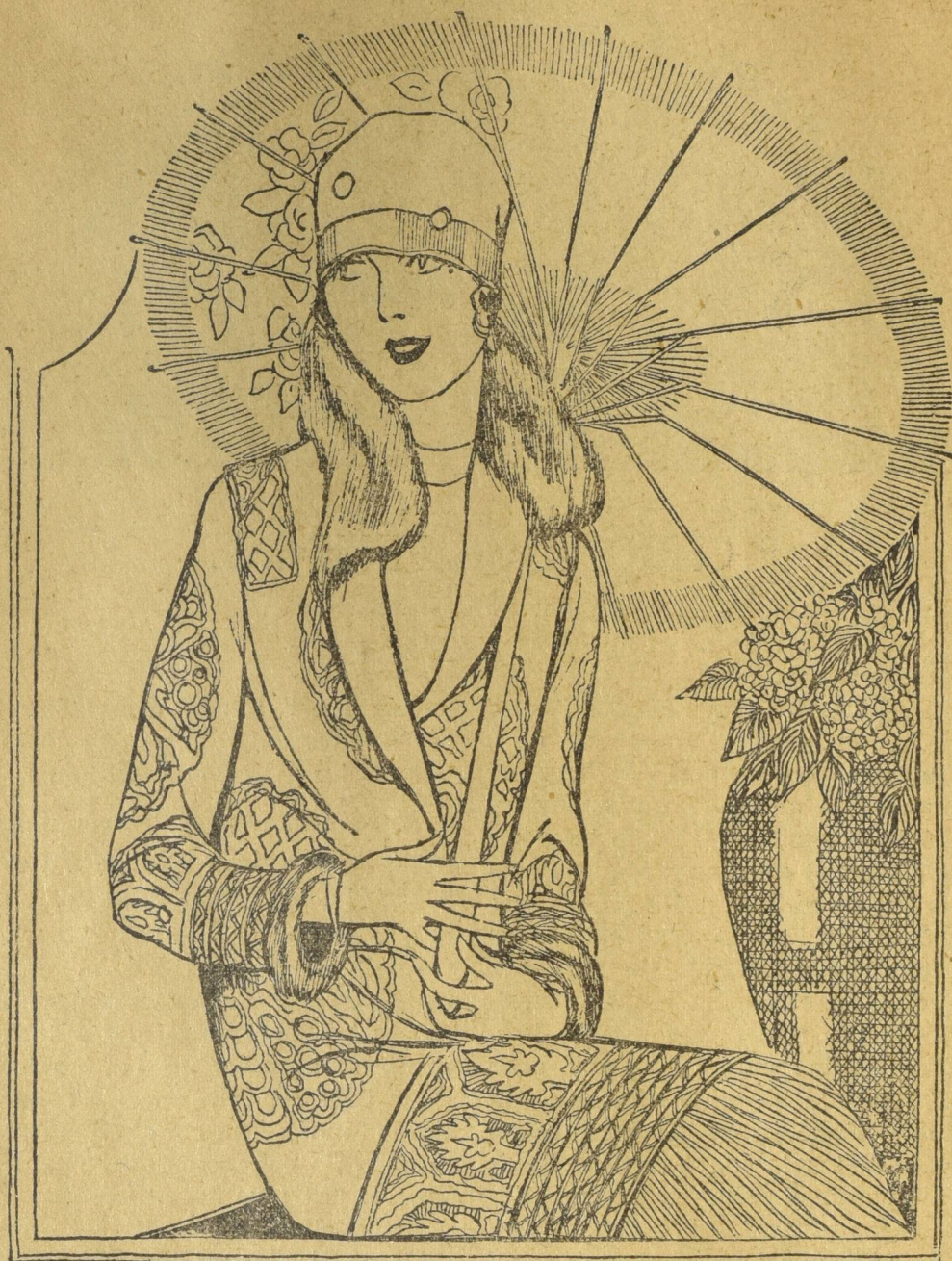
Qu'est-ce qui se porte à Paris ce printemps et qu'est-ce qu'on portera cet été? Il semble bien que la petite robe simple et courte qui règne depuis deux ans ne soit pas prête à se laisser détrôner. On lui ajoute un col et des manchettes d'organdi, on remplace les godets par des plis, la petite manche courte devient une manche longue, la taille remonte un peu, mais c'est toujours la silhouette qui fait jeune. Faire jeune c'est ce que la femme de trente ans, comme celle de ... cinquante et même de soixante demande maintenant à la mode.

Pour la rue les couleurs portés sont le bleu marine, le noir et tous les tons de vert. Le brun et le beige n'ont pas la vogue des dernières années. Le manteau et la robe du même tissu ou de la même couleur restent très élégants. On voit quelques capes. Mais la cape pour être chic ne doit être

portée que par des personnes élancées, celles qui sont petites ou fortes doivent les éviter, elle fait lourd.

L'après-midi pour les réunions on porte la robe de crêpe de chine, de georgette, de shantung, de foulard uni, imprimé ou à carreaux écossais. On voit quelques robes de taffetas mais très peu car la parisienne n'aime pas le taffetas qui se prête difficilement aux lignes souples et gracieuses. Pour l'été on rehausse les robes de tissus foncés d'un col d'organdi ou de crêpe, cela est moins dur pour le visage et fait plus frais. Les jupes très courtes, elles sont de 12 à 14 pouces de terre, si elles ne sont pas à plis seront à pétales, à deux ou trois volants ou de panneaux plissés. Les couleurs les plus en vogue sont le bleu marine, le vert, dans tous les tons, le rouge, et pour les robes pour la campagne le blanc, le vert, le rose et le jaune.



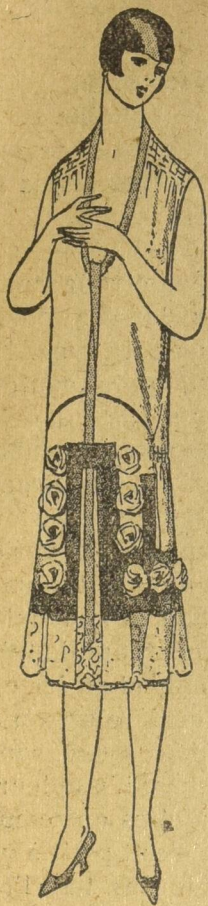


*Très élégant manteau de satin noir brodé de couleur voyantes et garni d'écureuil au col et aux manchettes.*

Le soir on voit surtout la robe de mousseline de soie noire, les effets de mousseline noire et rose restent très élégants de même que les robes de dentelle d'une seule couleur ou de

plusieurs tons se mariant les uns avec les autres. Pour les réunions d'été, il semble bien que ces robes d'aspect flou et léger soient beaucoup plus jolies que la robe brodée de perles, de





*Robe pour jeune fille: mousseline rose garnie de rubans de velours et de fleurs également en mousseline.*



*Charmante robe de sport en Kasha naturel garnie de broderie de laines multicolores. Petit chapeau de ton assorti.*

séguins de satin ou de brocart que l'on a porté durant l'hiver.

On a beaucoup parlé dernièrement du "smoking" de laine avec petite jupe plissée, lancé par quelques couturiers. On a protesté avec raison contre ce vêtement à l'aspect par trop masculin et disons tout de suite à l'honneur du bon goût de la parisienne qu'il n'a pas sa faveur. On le voit dans les collections de couturiers mais certainement pas dans les salons élégants.

Les chapeaux restent petits à calottes hautes. Ils sont de la couleur de la robe, ou de la couleur des gants et des bas.

SAURIEZ-VOUS INDIQUER A VOTRE MARI CE QU'IL DOIT PORTER CET ETE ?

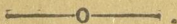
La mode n'est pas aussi frivole et changeante que certains veulent bien l'affirmer. Elle est, en effet, soumise à l'esthétique et, dans l'esthétique, la



grande règle est de plaire. Elle doit correspondre à cet instinct très sûr qui s'appelle le bon goût. Elle doit également ne pas négliger "l'utile". Sa grande règle est de ne présenter que ce qui convient. Ainsi, la tenue de soirée est, pour ainsi dire immuable : elle ne permet guère la fantaisie que dans les accessoires. Pour la ville, la mode masculine est, cette année encore, aux nuances claires; les étoffes s'ornent de dessins fort agréables. Mais ceci est pour les jeunes ou pour ceux que Claudel plaçait entre le printemps et l'été de la vie. Ces vêtements, pour avoir vraiment "du chic", doivent être portés par des personnes parfaitement proportionnées; les personnes un peu fortes se tournent de préférence vers le genre plus classique qui leur sied fort bien.

A notre époque, le sport est en grande faveur et ce, à juste titre. Bien pratiqué, il est pour la santé un adjuvant puissant. Il faut donc une tenue de sport, surtout pour les sports mondains: tennis et golf. Les champions, cette année, et les arbitres de l'élégance, délaissent plus ou moins le "pull over", qui eut un instant tant de vogue: culottes à larges carreaux ou pantalons biscuit, chemises légères et blanches; pour le golf, cravates en trioot à larges rayures; tel est l'équipement du sportsman élégant.

Un mot résume les qualités essentielles que doit avoir la mode durable: la distinction très sobre. Tout ce qui est excentrique et tapageur meurt bien vite; seule survit l'élégance innée.



Beaucoup de personnes font trop de bruit au sujet d'une bagatelle, se tourmentant elles-mêmes et rendant la vie des autres amère par leur mécontentement perpétuel.

## LES CARACTERISTIQUES DE LA MODE DE 1926

**Les jupes restent courtes et élargissent.—La taille est plus haute.—Le taffetas est en faveur.—L'ensemble reste.—Les tissus imprimés.— Le boléro.**

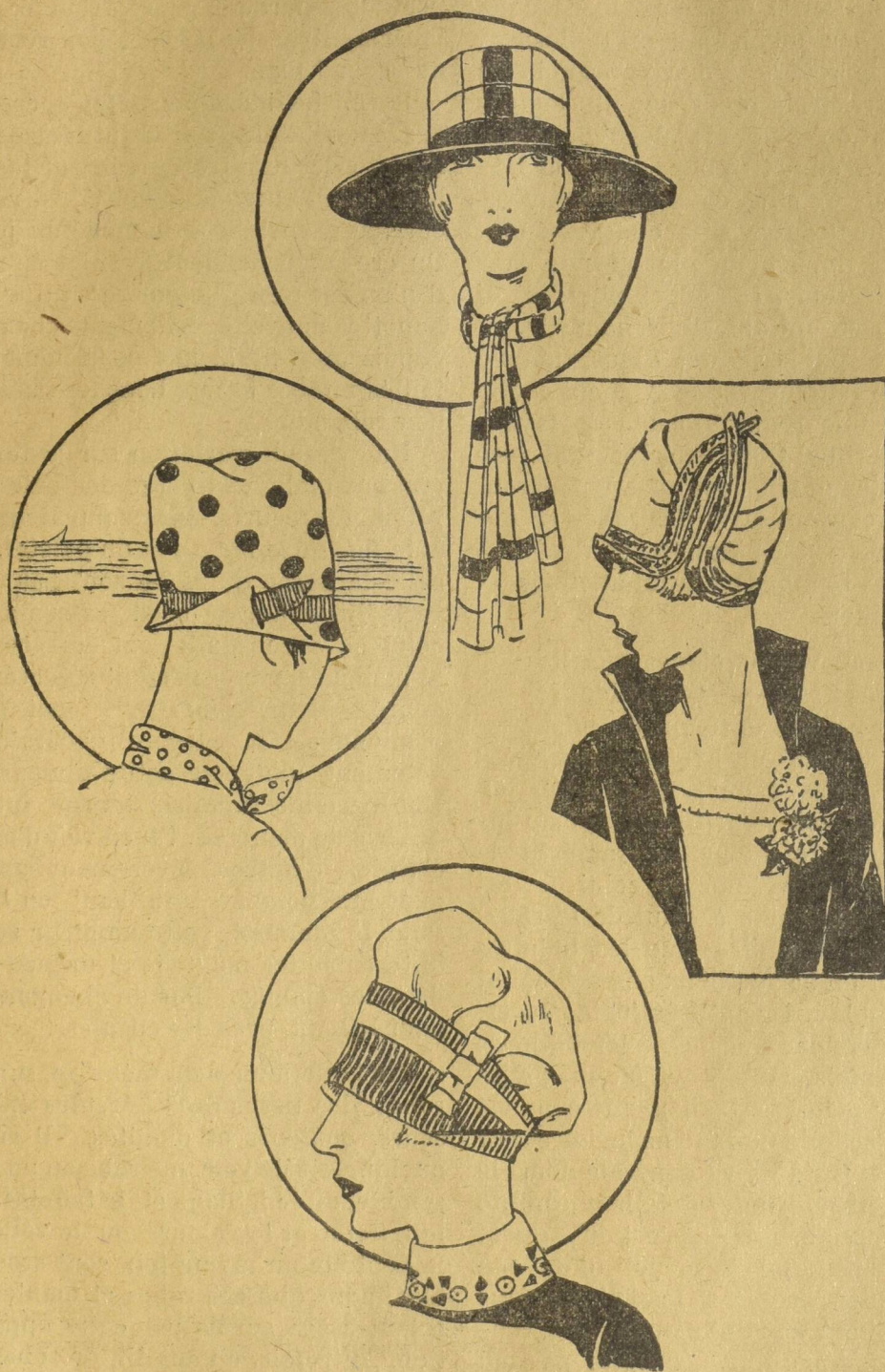
Cette nouvelle annonçant que les femmes lassées de la jupe courte adoptaient les jupes longues, n'a ému personne, ni les couturiers qui avaient déjà tous, conçus et exécutés leurs modèles avec des jupes courtes, ni les femmes qui ne firent que sourire. Donc, les jupes restent courtes, leur longueur n'a pas varié. Tous les couturiers nous ont annoncé un changement dans la silhouette. Il est évident qu'en regardant de très près les modèles récents et en les comparant à ceux de la dernière saison d'été, il y a une différence assez sensible pour être remarquée. L'ampleur, contre laquelle les coquettes ont commencé par s'insurger, s'est, petit à petit, fait accepter par toutes, tant l'habileté des couturiers, a trouvé de moyens élégants de leur dissimuler, de leur distribuer élégamment.

Une remarque à faire, c'est que le mouvement assez accentué de taille dessinée, amincie entre le buste et les hanches a fait son chemin, c'est ce que les couturiers appellent "remettre la taille à sa place", alors que le fait de poser la ceinture très bas sur le corps n'avait pas eu le don de la déplacer, mais seulement de l'impréciser.

Les modèles de la nouvelle saison se ressentent sûrement tous de l'extrême souplesse des tissus. Qu'il s'agisse des tissus tailleurs, ou des autres, depuis le plus épais jusqu'au plus impondé-



QUATRE JOLIS CHAPEAUX D'ETE





nable des voiles ou des crêpes, les tissus, sans que pour cela leur parfaite qualité en ait le moins du monde souffert, sont aussi moëlleux, aussi doux au toucher, qu'on puisse le désirer, même le rêver. Voilà pourquoi les créateurs de la mode ont pu, malgré l'opposition évidente des coquettes, leur faire admettre des jupes plus larges, sans qu'elles en soient effrayées. La vogue des plis a, de ce fait encore, pris une importance plus grande dans les collections. Les jupes plissées, si gracieuses, ont une allure nouvelle.

Cette souplesse des tissus a gagné aussi le taffetas, lequel a, pour cette saison, une recrudescence de faveur bien méritée. C'est certainement avec le taffetas que les couturiers pourront le plus souvent avoir des robes et des manteaux assez amples, contre lesquels les femmes n'auront aucun grief à exprimer.

On peut voir quelques modèles de manteaux en taffetas sillonnés de grosses piqûres formant de jolis dessins, il devient un exquis matelassé ; souvent, ces piqûres sont d'un ton différent, clair pour tissu foncé ou inversement, et auquel on assortit la doublure du vêtement, celui-ci est parfois semblable à celui de la robe ; cela revient à dire que les toilettes formant un harmonieux ensemble, ont toujours le même et très juste succès.

Les manteaux et même les tailleurs sont parfois amplifiés d'une petite cape ou pèlerine. La nouvelle cape est gracieuse, elle flotte dans le dos et sur les bras, mais laisse généralement le devant libre. Un des détails qui milite le plus en leur faveur, c'est qu'on peut les doubler d'un tissu joli, d'un ton différent et, comme je l'ai dit plus haut, assorti à celui de la robe, toujours et encore, pour cette passion

très louable des ensembles harmonieux.

Les tissus brochés, imprimés à dispositions, gardent leur faveur et jalousement ne se laissent pas reculer au second plan.

Parmi les idées nouvelles aperçues sur les créations pour la future saison, il faut citer les divers essais sur le boléro. Bien entendu, celui-ci est revu, corrigé et installé à la mode du jour. On croyait cependant le sujet épuisé, il n'en est rien. Le boléro suit la silhouette nouvelle tellement changée depuis qu'il fit la joie des femmes à tailles minces et aux hanches quelque peu rebondies.

Une grande variation sur la forme plus ou moins classique des paletots, vêtements courts. Beaucoup tiennent à la fois de la blouse et du paletot. De celle-là parce qu'ils ne sont pas ouverts jusqu'à leur bord extrême, de celui-ci, parce qu'ils ont col, revers et manches, généralement réservés au genre tailleur, cols, revers, sont proportionnés à la mesure générale du vêtement, plutôt de petite dimension. Une certaine fantaisie tourne autour des bas de manches. On en voit d'assez élargies, d'autres sévèrement appliqués aux poignets, du haut en bas. Pour le moment, cette ampleur se limite entre les poignets et un peu au-delà des coudes. Pas de changement pour le haut, près des épaules.

Plus que jamais on mélange, sur les robes, des tissus de différentes épaisseurs, couleurs et qualités. Il suffit quelquefois de voir une robe ou un ensemble, où le lainage et le taffetas, ou le taffetas et le velours, ou le voile et la dentelle du même ton, sont assemblés, pour que ces robes et manteaux soient assez garnis par cette opposition. Autrefois, on eût dit, de robes et





Le voile fleuri fait de jolies robes d'été pour fillettes. La robe de gauche est en voile bleu et blanc et garnie au bas d'une bande en voile bleu. Celle de droite, ouvre sur un fourreau de voile blanc et est retenue au col et à la taille par deux noeuds de ruban.



de vêtements aussi combinés, que cela "sentait le raccommodage"; aujourd'hui, on admet l'idée, parce que les couturiers les plus fameux l'ont exploitée et en tirent encore des effets très particuliers.

On ne constate pas de grands changements dans la forme et la garniture des chapeaux. Les fonds seuls semblent prendre quelques mouvements. Ils se plissent, se drapent, pour redevenir invariablement boules lorsqu'on leur a imprimé le mouvement voulu. Les formes de paille, celles-ci aussi souples que du tissu, ont les mêmes drapés, souvent plus élevés d'un côté que de l'autre, assez sensibles même. Et encore la même sobriété, mais la même variété dans les garnitures.

Les gants sont brodés, incrustés, garnis d'oppositions de couleur ou de nature de peaux, ils affichent autant de fantaisies que les pochettes, je ne dis pas sacs à main, car ceux-ci, malgré leur évidente commodité, sont absolument démodés.

Les bas ne peuvent plus augmenter leur transparence, "à l'impossible, les bas même ne sont pas tenus". Les chaussures sont toujours travaillées de découpures parfois plus savantes que jolies. Les chaussures, comme les bas noirs, sont relégués dans le carton insondable de l'oubli.

### LE CARDINAL MERCIER ET LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE

Si le thomisme, la philosophie de saint Thomas, est aujourd'hui étudié dans toutes les grandes universités, dans tous les collèges catholiques, c'est grâce, pour une large part, à l'action du cardinal Mercier, mort au mois de février dernier.

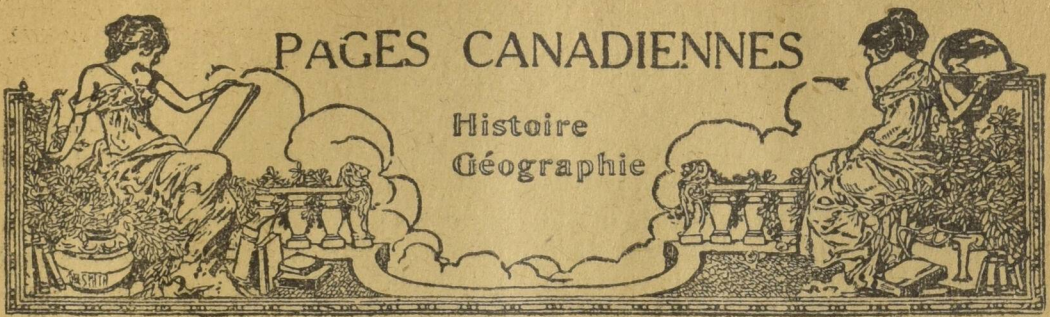
Il fut le premier à l'enseigner, en 1882, du haut de la chaire de philosophie de l'Université de Louvain, après que le pape l'eût remis en faveur.

Il y aura bientôt un demi-siècle que Léon XIII engageait le monde catholique à revenir à la philosophie de saint Thomas laquelle, après Galilée, dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle, avait sombré dans le mépris. Il s'agissait de ressusciter une doctrine morte et de l'adapter à la pensée moderne. C'est ce que fit Léon XIII, par son encyclique du 4 août 1879, et le feu cardinal Mercier, par son enseignement.

### RAVITAILLEMENT DES AVIONS EN PLEIN VOL

On cherche, pour gagner du temps et aussi pour éviter les accidents, la plupart de ces derniers provenant de mauvais atterrissages, à ravitailler les avions en plein vol. On utilise pour cela des machines pourvues de l'essence, de l'eau, de l'huile nécessaires et munies de tuyaux flexibles, qui viennent à la rencontre des avions porteurs de courrier, à des endroits déterminés. Ceux-ci font de la sorte leur plein d'essence en l'air, sans être obligés d'atterrir. Le continent américain peut être traversé sans escale, et, par conséquent, sans perte de temps. Les tuyaux flexibles en forme de spirale des machines approvisionnantes ont 70 pieds de longueur. L'avion à ravitailler est survolé par l'avion-magasin qui descend ses tuyaux. Ceux-ci sont, paraît-il, très facilement saisis à bord du premier.





### MONTREAL EN 1749

Voici l'intéressante description de notre métropole, que nous a laissée Pierre Kalm, savant naturaliste suédois, qui visita Montréal, en 1749, sous l'administration du comte de la Galissonnière, gouverneur, et de M. Hocquart, intendant:

Montréal est la seconde ville du Canada, par rapport à la grandeur et à la richesse, et la première par rapport à son site, qui est très beau, et à son climat, qui est doux. Un peu au-dessus de la ville, la rivière St-Laurent se divise en deux branches, et forme plusieurs îles, dont la plus considérable, celle de Montréal, a dix lieues de longueur sur quatre de largeur. La ville de Montréal est bâtie sur le côté oriental de l'île, et sur le bord d'une des branches les plus considérables du St-Laurent, occupant ainsi un site à la fois agréable et avantageux. Elle est de forme quadrangulaire, ou plutôt c'est un parallélogramme rectangulaire, dont la ligne la plus longue court à l'est, sur le bord de la plus grande branche de la rivière. De l'autre côté, elle est entourée de champs fertiles, de belles prairies, et de bois enchanteurs. Elle tient son nom de Montréal d'une grande montagne, qui s'élève à la distance d'un mille et demi à l'ouest de la ville, et domine le pays environnant.

Monsieur Cartier, l'un des premiers Français qui ont exploré le Canada avec le plus de soin, a donné à cette montagne le nom de Montréal, à son arrivée dans l'île, en l'année 1535, quand il en fit la visite, ainsi que de la bourgade indienne d'Hochelaga. Les prêtres, qui, suivant l'usage catholique romain, donnent un nom de saint à chaque localité dans le pays, ont appelé Montréal Ville-Marie; mais en général le nom n'a pas pris, et la ville a gardé son nom primitif. Elle est passablement bien fortifiée, et entourée d'un mur élevé et épais. À l'est, elle est protégée par la rivière St-Laurent, et sur tous les autres points par un fossé profond, rempli d'eau, qui défend les habitants contre tout danger d'une incursion soudaine des troupes de l'ennemi. Cependant elle ne pourrait soutenir un long siège, parce qu'elle requiert une forte garnison, à cause de son étendue, et parce qu'elle renferme principalement des maisons de bois. Elle a plusieurs églises, dont je ne mentionnerai que celles des religieux de l'ordre de St-Sulpice, des Jésuites, des moines Franciscains, du couvent et de l'hôpital. La première, par la richesse de ses ornements, tant intérieurs qu'extérieurs, est de beaucoup la plus belle église, non-seulement de la ville, mais de tout le Canada. Les prêtres du sé-



minaire de St-Sulpice ont une superbe maison, où ils vivent ensemble. Le collège des moines Franciscains est spacieux aussi, et ses murs sont solides; cependant il ne peut être comparé au séminaire. Le collège des Jésuites est petit, mais bien bâti. Atteints à chacun de ces édifices, il y a de beaux jardins où les membres de la communauté peuvent faire provision de santé, tout en se donnant le plaisir de la promenade. Quelques maisons dans la ville sont bâties en pierre; la plupart le sont en bois de charpente, mais très élégamment construites. Les maisons de première classe ont une porte donnant sur la rue, avec un siège de chaque côté de la porte, où l'on vient s'asseoir pour causer et se récréer, matin et soir.

Les rues principales sont droites, larges et coupées à angles droits par les petites rues. Il y en a qui sont pavées, mais c'est l'exception. La ville a de nombreuses portes: à l'est, du côté de la rivière, on en compte cinq, deux grandes et trois petites; et sur l'autre côté il y en a pareillement plusieurs. Le gouverneur-général du Canada, quand il est à Montréal, réside au château que le gouvernement loue de la famille de Vaudreuil; mais le gouverneur de Montréal est obligé d'acheter ou louer une maison en ville; on me dit cependant que le gouvernement contribue au paiement du loyer.

Il y a un couvent dans la ville, et un "demi-couvent hors les murs, c'est-à-dire qu'il est complet, moins la confirmation du Pape qui lui manque encore. Dans le premier on ne reçoit pas la première fille venue, car les parents doivent payer pour l'admission une dot d'environ cinq cents écus, en couronnes. A la vérité, il y en a qui sont

admises moyennant trois cents écus, mais elles sont obligées de servir celles qui paient davantage. On n'y prend pas de filles pauvres.

Le roi a érigé ici un hôpital pour ses soldats malades. Le patient y est pourvu de tout ce dont il a besoin, et le trésor paie douze sous par jour pour pension, soins, etc. Les médecins sont rétribués par le roi. Un officier tombe-t-il malade au service de la couronne, on le conduit à cet hôpital, où il reçoit les vivres et les soins gratuits; mais s'il a contracté son mal dans la poursuite de ses affaires privées, et y vient pour se faire soigner, il paie de sa propre bourse. Quand il y a de la place, on y reçoit aussi les habitants malades de la ville et de la campagne. Les remèdes et les soins des médecins leur sont fournis gratuits, mais ils paient douze sous par jour pour leur nourriture.

Chaque vendredi est jour de marché, et les paysans viennent en ville avec des provisions, qui sont bientôt écoulées, car c'est le seul jour de marché de la semaine. Le vendredi aussi, nombre d'Indiens s'y rendre pour vendre leurs produits et en acheter d'autres.

#### M. CHAMPAGNE, COMPOSITEUR CANADIEN

Nous relevons dans un journal français l'appréciation suivante d'une oeuvre canadienne, dont la première audition eut récemment lieu à Paris:

"Le concert qu'a donné M. Juan Manen, le 31 mars, avec le concours de l'orchestre du Conservatoire, comportait un poème symphonique: "Hercule et Omphale", du jeune compositeur canadien Claude Champagne. Cette oeuvre est très ample et très vi-



vante. Elle a été écoutée avec beaucoup d'intérêt par le public de la salle du Conservatoire. Il y a un mouvement remarquable et des trouvailles dans cette symphonie. Les critiques s'accordent pour la trouver bien écrite. M. Champagne a dépassé, d'ailleurs, cette création, et ses compositions actuelles diffèrent déjà de l'inspiration d'"Hercule et Omphale", ce qui indique chez cet artiste une puissance de renouvellement. Mais "Hercule et Omphale", fort bien joué par l'orchestre du Conservatoire dirigé par Juan Manen, qui est un chef d'orchestre habile, est un beau début parisien pour le jeune compositeur canadien. Ses admirateurs ont le droit d'attendre beaucoup de son talent qui vient de s'affirmer brillamment."

### NOTRE NICKEL

La production annuelle du nickel au Canada est maintenant de beaucoup supérieure à celle d'avant la guerre. Antérieurement à cette époque, la quantité la plus considérable fut extraite en 1913; elle s'élevait à 49 millions 656,772 livres. En 1924 la production atteignait 69,536,350 livres et elle était de 35,756,640 livres durant la première moitié de 1925. Les progrès réalisés dans l'industrie du nickel sont dus en grande partie à l'initiative des compagnies d'exploitation qui se sont appliquées à trouver de nouvelles utilisations de ce métal et de ses alliages dans l'industrie.

### NOTRE PRODUCTION INDUSTRIELLE

Il n'est pas sans intérêt de connaître un peu les grandes industries de notre pays. Notre production industrielle grandit de jour en jour : elle

atteint maintenant le fort joli chiffre de \$2,438,834,766. Voici comment ce montant se répartit parmi les principales industries:

|                                                      |             |
|------------------------------------------------------|-------------|
| Farine et dérivés .....                              | 166,881,455 |
| Papier et pâtes à papier .....                       | 158,950,956 |
| Abattoirs, salaisons, etc.....                       | 142,998,949 |
| Scieries .....                                       | 114,324,580 |
| Beurre et fromage .....                              | 95,470,701  |
| Eclairage et force motrice électrique..              | 82,328,866  |
| Automobiles .....                                    | 81,956,429  |
| Filature et tissage du coton .....                   | 72,174,728  |
| Raffinage du sucre .....                             | 70,822,782  |
| Raffinage du pétrole .....                           | 56,495,821  |
| Imprimerie et édition .....                          | 50,993,039  |
| Production boulangère .....                          | 47,845,811  |
| Tabac, cigares et cigarettes .....                   | 46,066,697  |
| Chaussures, cuir .....                               | 45,503,858  |
| Bonneterie et tricot .....                           | 44,963,254  |
| Biscuits et confiserie .....                         | 42,416,311  |
| Vêtements de femmes .....                            | 41,643,514  |
| Appareils électriques et accessoires....             | 41,208,368  |
| Fac. du bois, fab. de portes et fen.....             | 37,426,667  |
| Fonderies et ateliers de montage et d'ajustage ..... | 36,507,734  |
| Vêtements d'hommes .....                             | 35,135,395  |
| Articles en caoutchouc .....                         | 31,777,497  |
| Imprimerie et reliure .....                          | 30,565,620  |
| Tôlerie .....                                        | 30,209,584  |
| Wagons de ch. de fer et accessoires....              | 26,310,776  |
| Brasseries .....                                     | 25,875,730  |
| Acieries et laminoirs .....                          | 25,798,723  |
| Poisson, prép. et mise en conserve .....             | 25,565,489  |
| Tanneries .....                                      | 25,398,238  |
| Accessoires du costume masculin.....                 | 23,292,716  |
| Meubles et tapisserie .....                          | 22,238,742  |
| Peintures et vernis .....                            | 20,230,545  |
| Gaz d'éclairage et de chauffage .....                | 19,089,170  |
| Accessoires d'automobiles .....                      | 19,007,824  |
| Machines agricoles .....                             | 18,240,381  |
| Conserves de fruits et légumes .....                 | 18,036,419  |
| Appareils de chauff. et de ventil.....               | 17,910,528  |
| Fil métallique .....                                 | 15,616,454  |
| Machin. industrielle et ascenseurs.....              | 15,418,364  |
| Tissus de laine .....                                | 15,410,537  |

—0—

### RENSEIGNEMENTS SUR LES TIMBRES

L'Académie de Baltimore vient de créer une section de philatélie.

Le professeur C. Lat. Wilhelm est chargé de donner aux amateurs tous les renseignements sur les timbres qu'il faut particulièrement rechercher et sur la manière de les collectionner.

Que dirions-nous si l'on installait une semblable chaire dans nos universités?



## LA COURTOISIE DES JAPONAIS

**Le peuple japonais est le plus poli et le plus gal du monde.—“C'est un pays de sourires et de révérences”, dit Loti.—L'article que nous donnons ci-dessous est tiré du remarquable ouvrage de l'écrivain espagnol Gomez-Carrillo, intitulé l'“Âme japonaise”.**

Le peuple japonais est le peuple de la courtoisie et de l'étiquette. Dès le débarquement nous sommes surpris d'une façon charmante. Pour nous fournir un renseignement, pour répondre à une question toute simple, pour nous offrir un prospectus, pour nous indiquer un prix, pour tout, partout et toujours, un sourire, une révérence. Et si nous passons aux dialogues, nous comptons un mot galant pour chaque phrase, et une inclinaison de tête à chaque mot. Cette langue qui ne contient ni insultes, ni grossièretés, est pleine, par contre, de paroles flatteuses; et ce peuple qui cultive l'orgueil comme une religion, connaît les plus humbles façons de se prosterner. Et ce que le voyageur artiste note de prime abord dans la rue, celui qui essaie de pénétrer l'âme nationale, le retrouve agrandi, sous mille formes d'articles, au fond de toute la vie japonaise. La courtoisie est, ici, l'alpha et l'oméga.—Aussitôt arrivé à l'hôtel, nous apprenons à dire: “Monsieur le garçon” et “Monsieur le cocher”.—Puis, dans les circonstances, plus difficiles, quand les nerfs se crispent, nous trouvons à chaque pas la leçon du sourire, la le-

çon de la galanterie, la leçon de la douceur.

Les formules pour demander un service sont extraordinaires. A chaque instant dans les lettres anciennes on relève des phrases dans le goût de celle-ci: “J'ai l'honneur de vous prier humblement et respectueusement de daigner avoir la bonté imméritée de venir souper ce soir avec moi.” Mais ce qui peut le mieux donner une idée de la courtoisie épistolaire, c'est le texte que, dans son mémoire sur les Lettres Japonaises, le professeur Rosny a traduit ainsi:

“Daignez m'obtempérer l'inappréciable privilège de vous abaisser assez bas pour m'accorder avec votre haute bienveillance l'insigne honneur de gratifier votre stupide servent de la gracieuse et excellente permission de m'obtenir de votre haute bonté la faveur de me rendre digne d'élever humblement jusqu'à vous le modeste hommage de mon profond et ineffaçable respect en me courbant timidement dans la poussière du sol que foule les nobles pieds de votre auguste personne.”

Le même écrivain dit dans un de ses livres sur le Japon, en ce qui concerne le vocabulaire du style de la correspondance, qu'il présente une foule de mots dont on ne saurait faire usage dans la conversation. On emploiera, par exemple, pour l'impératif “venez” que les exigences de la politesse ont transformé en “surgissez impérialement” dans la langue parlée, l'expression “accomplissez votre im-





Un mariage en Extrême-Orient

périale venue en voiture'', parce qu'il serait grossier, quand on écrit à quelqu'un, de lui demander de venir à pied comme un misérable valet.

Les paysans, eux-mêmes, sont courtois et fleuris autant que les Précieuses de Molière. La courtoisie est une religion nationale que tous les japonais, depuis le Mikado jusqu'au der-

nier coolie, observent de scrupuleuse façon. Les simples travailleurs s'adressent la parole en termes courtois et en employant les diminutifs que leur vocabulaire comporte. On dit au Japon, d'un homme poli "qu'il sait la courtoisie" ce qui prouve que l'urbanité est une science. On apprend à être courtois comme on apprend à



être cavalier ou chimiste. Les Japonais sourient toujours même aux moments graves. Le personnage de Lefcadio Harn qui disait en souriant: "Ma mère est morte hier; mais j'ai cru ne pas devoir vous l'annoncer pour ne pas attirer votre précieuse attention sur mes misérables affaires de famille". Et ne croyez pas que cela indique un manque de tendresse. En souriant, ils obéissent à une règle stricte qui ordonne de ne jamais parler de choses pénibles sans un sourire aux lèvres. Quand un homme du peuple est surpris à pleurer, il sèche immédiatement ses yeux et dit: "Pardonnez mon manque de courtoisie!" En plus de cette raison morale, il y a une raison esthétique basée sur le même principe qui, dans l'art grec, tempérait toujours les gestes de douleur. Et cette règle est si scrupuleusement observée que même dans les tableaux de harakirie le protagoniste sourit toujours. Ni les tortures, ni l'agonie ne peuvent crispier les lèvres du chevalier. Dans le récit du suicide solennel du Zengaburo, Witford fait remarquer que, tandis que tous les assistants étaient graves, la victime souriait. "Lentement, ajoute-t-il, très lentement, Zengaburo s'avance en souriant; il salue par de profondes révérences les divers groupes d'assistants; puis il s'incline au pied de l'autel, et s'assied enfin, sur le tapis rouge où il doit s'ouvrir le ventre!"

Alors, un ami lui remet le sabre traditionnel, court et coupant comme un rasoir. "Je suis le seul coupable!" s'exclame-t-il. Et la tragique expiation commence. "Il prend l'arme, dit Mitford, la considère un moment avec intérêt, puis s'ouvre le ventre de gauche à droite, sans hâte, et à la fin, il fait une profonde inclinaison de tête."

En aucune circonstance l'homme de Yamato ne change de manières. Comme il salut, il tue; comme il tue, il meurt.

Dès qu'il a l'âge de raison, il s'exerce à toujours être maître de soi. Sa maxime préférée est celle du Damikasuta: "Du général victorieux en cent combats, et de l'homme qui remporta une victoire sur lui-même, ce dernier est le plus grand triomphateur". Et je vous assure qu'il n'est pas un japonais, de si humble condition qu'il soit, qui n'ait pas le ferme désir d'être, dans ce sens, un grand triomphateur...

—o—

### LES GISEMENTS PRECIEUX DU CONGO

—

Le Congo possède des gisements précieux. On y exploite l'or, le radium et le diamant.

Le diamant était jadis un monopole des Indes et du Brésil; après vint le Cap. Depuis 1913, on l'exploite au Congo. Sa production totale fut de 550,000 carats en 1924 (le carat vaut un cinquième de gramme); elle se compare avec 2,000,000 de carats donnés par l'Afrique du Sud. Mais celle-ci produit des diamants de plus gros diamètre, leur valeur est donc plus grande.

L'extraction du diamant au Congo occupe environ 18,000 indigènes et 200 Européens. Pour les ravitailler, on cultive plus de 1,000 hectares (culture vivrière) et l'on nourrit plus de 4,000 têtes de bétail.

Le diamant du Congo est tiré du gravier de certaines rivières; il comprend le diamant de joaillerie et le diamant industriel.



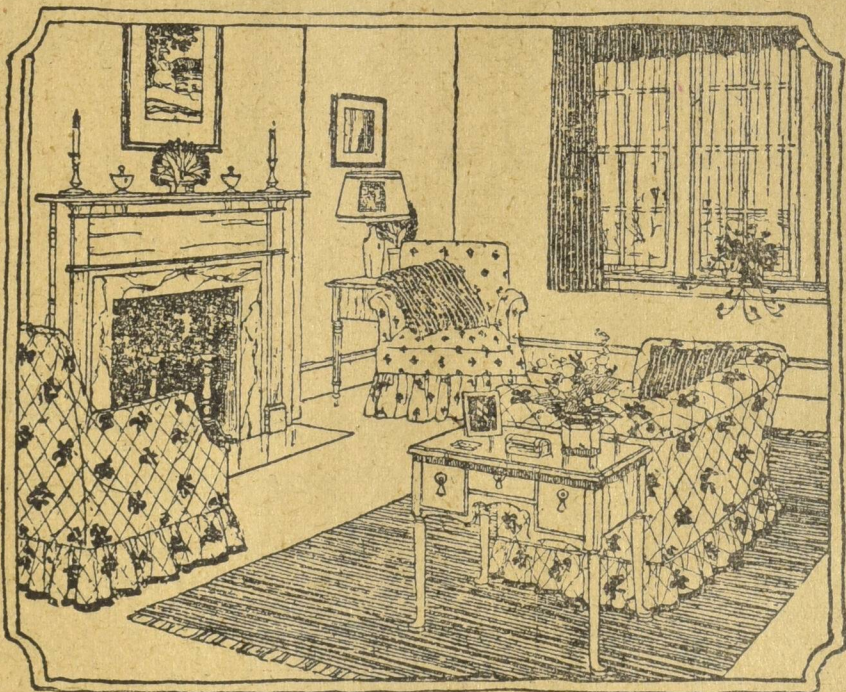


## *L'Embellissement du Foyer*

### LE SALON

Le salon de réception classique est à proscrire autant qu'on le peut. Qu'il s'agisse d'un canapé, de deux fauteuils et de deux chaises installés au-

Le salut est dans les intermédiaires, dans les salons qui s'échelonnent entre le living-room et le salon de réception, pièces personnelles, commandées par les besoins réciproques, par le lien d'amitié des habitants et



tour d'une table dans une petite pièce, ou d'une grande machine imposante, l'ennui et le déjà vu sont là qui guettent...

de leurs visiteurs. C'est ce qu'il y a de charmant dans la disposition moderne des logis.

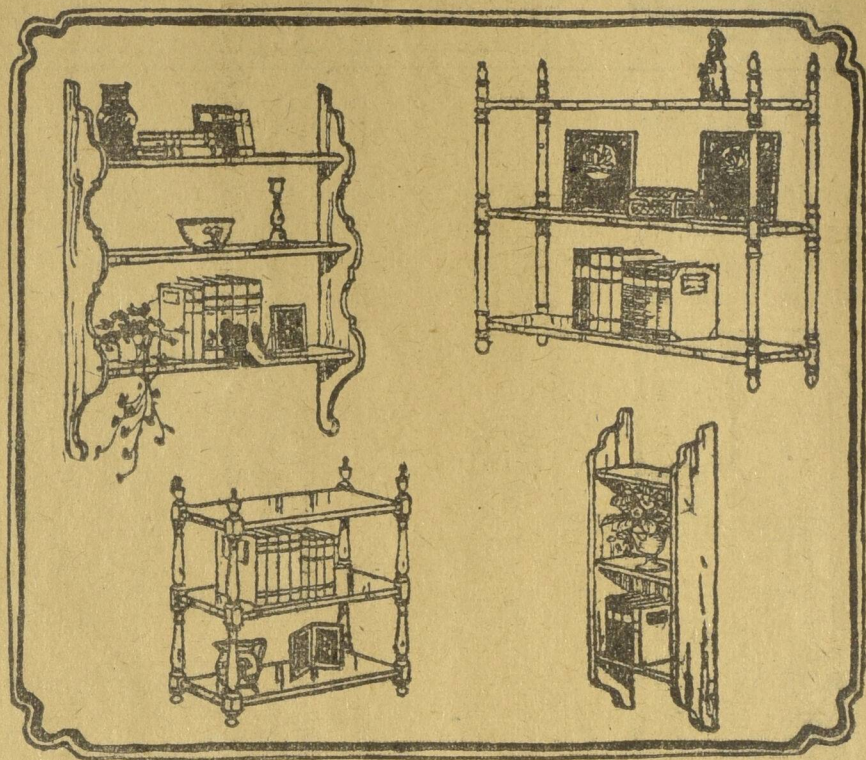
Le salon sera alors une pièce desti-



née à recevoir des amis, et bien disposée pour remplir cet office, mais où la personnalité des hôtes se manifestera par un agencement tout à fait personnel.

Des grincheux disent qu'à tout le moins, il faut réserver chez soi une pièce qui ne "choque" pas le visiteur, une pièce qui ressemble à celle qu'on retrouve chez les autres... Non, ceci est faux, la politesse ne consiste pas à

L'éclairage contribue largement à créer l'atmosphère d'une pièce. Le salon peut être le temple de la lumière, soit qu'un lustre éblouissant y passe comme un soleil, soit que nous choissions entre les mille inventions que la fée électricité inspire tous les jours. En tous cas, on évitera de se servir à la fois de la fausse bougie et de la lampe électrique, de l'applique Louis XV et de l'ampoule.



recevoir dans un décor de salon d'hôtel, mais au contraire à livrer à chacun l'expression la plus aimable de ses sentiments.

Que d'inventions peuvent être réalisées dans l'ameublement de ce salon intime, à condition de bien vouloir s'écarter de ces meubles classiques qui ont si longtemps porté des housses et dont on ne voyait la couleur que dans les "grandes occasions".

### SALON ET LIVING-ROOM

L'usage se répand de plus en plus, de réserver dans les logements modestes, ainsi que dans les appartements riches où les demeures somptueuses, une pièce commune destinée essentiellement à la vie de famille et, par accident, aux réceptions.

On trouvera dans l'une de nos vignettes une façon agréable de meu-



bler un living-room de ce genre. Qu'y trouve-t-on?

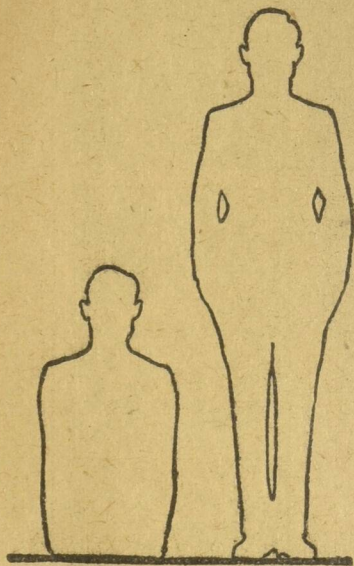
Un sofa "Chesterfield" en velours ou en tapisserie, sur lequel vous disposerez un ou deux coussins, deux fauteils du même tissu, un placé près de la fenêtre, l'autre dans un coin de la pièce, des petites tables sur lesquelles vous rangerez de jolis objets, vases à fleurs, une lampe, des livres, et sur la cheminée, s'il s'en trouve, une pendule, deux candélabres, un cadre en argent ou en cuir, des plantes.

Vous aurez aussi un living-room tout à fait intime et au goût du jour.

—o—

### AMPUTE 53 FOIS PAR LES CHIRURGIENS

Empoisonné par un éclat de bambou, Albert Froidevaux subit 53 opé-



*Croquis représentant Albert Froidevaux avant et après ses 53 opérations. On remarque que sa taille est réduite de moitié.*

rations chirurgicales qui le réduisirent de 5 pieds 7 pouces qu'il était à 2 pieds 6 pouces.

C'est au cours d'une expédition en Indo-Chine contre une tribu d'indigènes révoltés que Froidevaux, alors soldat à la Légion Etrangère, se blessa à la main d'un éclat de bambou empoisonnée.

C'était en 1913. Admis à l'hôpital, le blessé subit de 1913 à 1920 cinquante-trois opérations. Au cours de chacune, on lui amputait une partie de membre, sans qu'on parvint à arrêter la marche de l'empoisonnement. Le pauvre homme, à qui il ne reste plus que la partie supérieure du corps est-il sauvé après tant de souffrances. Il est probable que non. Chose curieuse, mais fort compréhensible, les anesthésiques, éther, chloroforme et autres, n'ont presque plus d'effet sur son organisme. Il faut lui en donner des doses assez fortes pour tuer un cheval...

Le mal qui le ronge est si mal connu qu'on ne peut lui donner un nom.

—o—

### LA GOURMANDISE DU CURE

Court fragment de dialogue, pris dans la "Suzette" de Brioux:

Monique est en train de croquer des bonbons; Mme Chambert regarde sa fille en souriant, puis:

Mme Chambert.—Monique?

Monique.—Mère?

Mme Chambert.—Est-ce que ce n'est pas un péché, la gourmandise?

Monique.—M. le curé a dit que c'était celui des péchés capitaux que Dieu pardonnait le plus aisément.

Mme Chambert.—M. le curé a dit cela? et où donc? pas en chaire, je suppose.

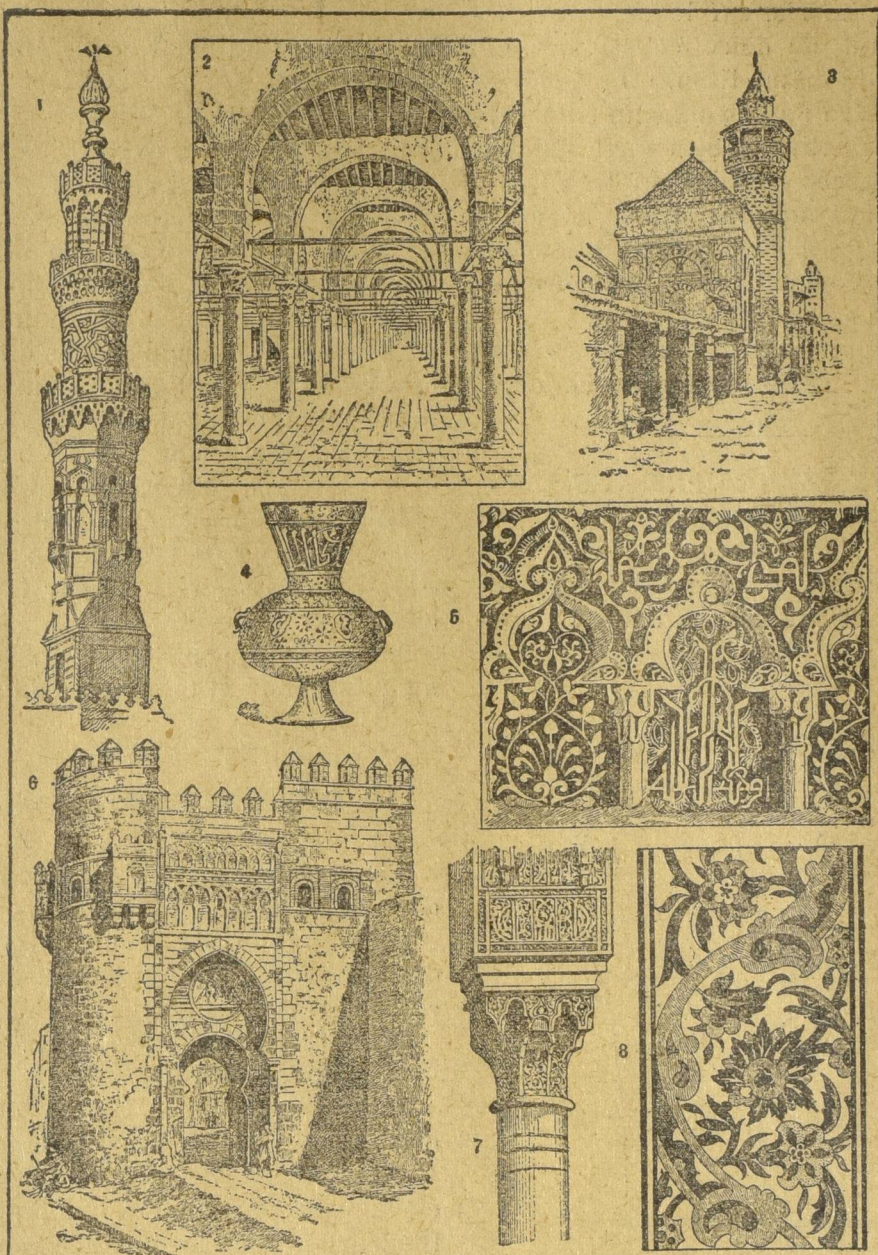
Monique.—Non, à diner.

Mme Chambert, souriant.—Ah! je comprends...



## L'ART ET LES ARTISTES

## III.—STYLE ARABE



1. Minaret de la Mosquée de Kait-Bey au Caire, XV<sup>e</sup> siècle. — 2. Intérieur de la Mosquée d'Amrou au Caire, VII<sup>e</sup> siècle. — 3. Mosquée des cordonniers à Tunis. — 4. Lampe de Mosquée en verre coloré et émaillé, XVI<sup>e</sup> siècle. — 5. Frise sculptée, Alhambra de Grenade, XIII<sup>e</sup> siècle. — 6. Puerta del-sol à Tolède (architecture militaire). — 7. Chapiteau de l'Alhambra de Grenade, XIII<sup>e</sup> siècle. — 8. Frise peinte au Caire, XV<sup>e</sup> siècle.

COLLECTION DES GRANDS STYLES, EN 17 PLANCHES. — Voir la première planche dans la Revue Populaire du mois de mai.





UN ROMAN COMPLET

## TUTEUR

Par CHARLES FOLEY

## I

“Comment, Francine d’Albiac, ma pupille, c’est vous ?

—Moi-même, monsieur mon tuteur !”

Prosper Judel, le petit vieux doyen de la Faculté des Sciences Abstraites, avait levé le nez, lâché la grinçante plume d’oie qui égratignait sa pape-rasse, passé sa main sur les rides de son front et rejeté en arrière les mèches broussailleuses de sa tignasse blanche. Les coudes sur ses dossiers, le menton sur ses mains jointes et les yeux clignotant sous les verres de ses lunettes, il contemplait la jeune fille dans un candide ahurissement, comme si, de naine, elle fût soudain devenue géante.

Au milieu de cette pièce sombre, encombrée de cartonnières poussiéreux, envahie par des piles de livres, inondée d’une marée de papiers qui poussait ses vagues de feuilles froissées jusqu’aux pieds de la table, l’entrée de Francine était pareille à l’apparition d’une jeune fée, d’une exquise fée toute lumineuse de jeunesse, toute parfumée de printemps, toute blanche et rose,—rose par ses lèvres roses sous un chapeau de roses et dans un chatolement froufrouant de légè-

res soies roses; et blanche par son teint de lis, par son cou et ses bras de neige sous un boa de plumes blanches, dans des ruches et des volants vapoureux de mousselines blanches.

Enveloppée de ce nuage de brumes mousseuses et de fleurs épanouies, la jeune fée, dans une hâte de reprendre son vol, semblait s’impatier de ce regard malveillant du savant.

Le vieux doyen cherchait vainement à l’observer. Elle lui échappait; elle l’éblouissait tour à tour du reflet de ses cheveux d’or onduleux et de l’éclat de ses yeux noirs, — des yeux splendides sous leurs longues paupières abaissées puis relevées en double jeu de malice et de candeur.

Prosper Judel, doyen des Sciences Abstraites, homme d’ombre et de travail occulte, croyait rêver. Frappé d’une sorte d’insolation, il ôta ses lunettes, en essuya les verres, puis se frotta les yeux afin de se les nettoyer de toutes ces blutes d’aurore.

A cet accueil déconcertant, le joli sourire de Francine se fondit en une moue piquante. Ses yeux, pareils à de beaux diamants noirs, s’irisèrent de petites lueurs de colère, puis se mouillèrent de deux petites larmes qui, fières, discrètes et timides, se recachèrent aussitôt sous les cils. Et la



jeune fille, dans ce recoin étouffant et ténébreux de caserne universitaire, eut soudain l'impression d'être une libellule étourdie attirée dans le trou d'une méchante araignée, une elfe folle happée par l'aile en plein essor et traînée dans l'ancre souterrain de quelque gnome aux mains griffues. Il lui sembla enfin que son nuage de soie rose, de plumes et de gaze blanches, s'évaporait, se dissipait et la laissait toute terne et fanée sous le regard sévère et méfiant de ce mauvais génie.

Contre elle sans défense, ingénue et craintive, à quel mystérieux maléfice allait se livrer ce redoutable enchanteur?

Cette impression fantastique fut de courte durée. Ni Prosper Judel, doyen expert à scruter l'ignorance des potaches à travers leur aplomb ou leur timidité, ni Francine d'Albiac, orpheline habituée depuis l'enfance à se débrouiller seule dans un pensionnat d'éducation moderne, n'étaient gens à se laisser troubler l'esprit par des visions féeriques. Pratiques et bien de leur temps, tous deux, maîtrisant leur premier émoi, en vinrent rapidement au motif qui les mettait en présence.

—Quand avez-vous quitté la pension, Francine?

—Cet après-midi même, monsieur mon tuteur. Accompagnée d'une sous-maîtresse, j'ai pris une voiture à l'heure et, mon petit bagage déposé dans votre appartement, je suis venue directement ici. L'huissier m'a avoué que vous étiez dans votre cabinet. J'ai laissé ma compagne dans le couloir et, au risque de vous déranger, j'ai forcé la consigne qui condamnait votre porte. Il faut me pardonner : je suis si pressée de savoir ce que vous allez faire de moi!

—Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, mon enfant, nous parlerons de cela plus tard. La session des examens, est, certes, terminée; mais je veux, avant de partir en vacances,—et je pars dans quelques jours,—laisser en ordre parfait tout ce qui est de mon ressort. Je n'ai donc pas une minute à perdre. D'ailleurs, je ne vous attendais que ce soir, et non pas dans mon cabinet, mais dans mon appartement. Retournez-y... Je vous y retrouverai pour dîner et j'aurai tout le loisir de vous dire alors la façon dont je réglerai votre sort...

—Je n'aurai jamais la patience d'attendre jusqu'à ce soir, monsieur mon tuteur. Veuillez considérer que, dans dix mois, je serai majeure, et que depuis bientôt quinze ans j'attends — quasi cloîtrée, et Dieu sait avec quelle fièvre! — le jour et l'heure où, sortie de cage, les ailes frémissantes, je pourrai enfin m'élancer dans la vie! Or, je n'ai pas pu voir et causer avec vous jusqu'à présent. Ne vous en excusez pas! Je sais que vous êtes un homme fort occupé. Vous avez certainement bien d'autres garnements à morigéner qu'un petit brin de gamine comme moi. Puis ma pension se trouvait à l'autre bout de Paris et mes heures de parloir n'étaient peut-être pas vos heures de loisir. Oh! je comprends tout cela; mais, quand même, vous devez bien comprendre que je meurs d'envie d'apprendre ce que j'ignore encore de mon père, de ma mère, de moi-même, c'est-à-dire tout ou presque tout! Vous seul pouvez répondre aux questions qui me brûlent les lèvres depuis l'enfance! Que faisait papa? Quelle femme était maman? Suis-je riche ou pauvre? Me faudra-t-il, vieille fille, gagner péniblement ma vie ou puis-je, bien do-



tée, me choisir un fiancé? A cet avenir humble ou brillant personne ne m'a préparée. Avouez qu'il est temps que je sache quelle sera ma vie, afin de m'y préparer moi-même!"

Repris d'effarement, le doyen eut un geste de protestation pour arrêter cette grêle de points d'interrogation; mais Francine d'Albiac, sans se laisser intimider, poursuivit avec la même volubilité:

"Ne m'interrompez pas: il faut que je parle! Voici trop longtemps qu'on me condamne au silence et ce silence m'étouffe. N'avez-vous pas imaginé, Monsieur Judel, que, dans mon isolement et dans mon abandon de pauvre petite que jamais on n'appelait au parloir, je pensais à ces choses et que j'en souffrais? Vous seul au monde pouviez répondre... et je ne vous voyais qu'une fois par an, le 1er janvier, à peine quelques minutes, entre deux de vos innombrables visites officielles! Ce jour-là, directrice, maîtresses, surveillantes et parents s'entassaient dans le salon. Cela m'intimidait. Bien que je me fusse préparée douze mois à l'avance à vous interroger, le moment venu, sous ces regards sévères, à portée de tant d'oreilles indiscreètes, j'hésitais, je me troublais, je prenais peur à parler de choses intimes et familiales.. Et, quand le courage me revenait en même temps que la voix, vous étiez déjà loin, Monsieur Judel, souvent dans le vestibule, parfois même dans la rue! Ce temps-là est heureusement passé. En ces dernières années, à force de souffrir de mes timidités, je pris de l'assurance et mon âge acheva de parfaire mon aplomb. Aussi, la porte du pensionnat à peine entrebâillée, à peine libérée d'une étroite surveillance, j'ai planté là mon chaperon, pris votre retraite

d'assaut, et seule à seul, face à face, je vous demande carrément: "Apprenez-moi ce que vous savez de mon passé et ce que vous présumez de mon avenir!"

Décidée à ne pas reculer d'un pas avant d'avoir obtenu ce qu'elle voulait, cette belle petite personne prit délibérément la chaise que le doyen ne lui offrait pas. Elle débarrassa cette chaise, l'enleva, la planta hardiment devant la table débordée de papiers, et s'assit sans façon. Installée à l'aise, pour longtemps, en la même attitude que Prosper Judel lui-même, elle enfonça ses deux coudes dans les dossiers, posa le menton sur ses petits doigts joints et, plongeant le regard franc de ses yeux noirs tout droit dans le regard du doyen, elle s'exclama bravement:

"Allez, je vous écoute!"

M. Prosper Judel était autoritaire. Habitué aux déférences soumises des professeurs, au respect des étudiants, aux frayeurs des potaches, aux plates courbettes de ses appariteurs et de ses huissiers, il avait insensiblement pris plaisir à jouer son personnage à la manière farouche. Nez à nez avec cette intruse, qui, toute floue, semblait remuer de la lumière, et qui, pour être sa pupille, n'en parlait ni moins clair ni moins net, le vieil homme, à telle désinvolture, se sentit estomaqué et crut qu'il allait être repris d'insolation.

Quoique dérouté par l'imprévu de cette visite, quoique effaré de ces grands yeux noirs illuminés de malice, quoique confondu par ce sourire retroussé de fine et furtive moquerie, Judel voulut, en effort énergique, reprendre pied, s'armer d'autorité, se masquer de sévérité, se cuirasser d'importance et faire baisser le ton,—aus-



si bien que le nez,—à cette pensionnaire mutine, peut-être révoltée, qui se permettait de prendre la parole la première et de la garder afin de lui demander un compte détaillé de sa conduite. Avait-on jamais vu pareil scandale à la Faculté des Sciences Abstraites?

Malheureusement, cet élève mutin et révolté n'était ni un potache imberbe, ni un étudiant hirsute, ni un appariteur mal rasé, ni même un professeur à moustache ou barbiche. C'était une délicieuse jeune fille. Et, ma foi, si insensible que fût depuis longtemps notre doyen aux séductions féminines, il éprouvait un curieux petit malaise devant cet "impétrant" d'un aspect tout nouveau. Aussi, son effort énergique rata piteusement. Son importance universitaire fit la sourde oreille, sa sévérité coutumière ne voulut rien savoir, et son autorité, prise de frousse, lâcha pied, tourna les talons et s'escampa sans demander son reste, laissant son âme en telle débâcle et tout son être en si visible désarroi que la pupille ne sut retenir un frais éclat de rire.

"Voyons, ne vous troublez pas, mon cher doyen, reprit la jeune fille d'un ton d'aménité condescendante qui acheva de suffoquer le vieil universitaire. Je ne viens pas en ennemie. Peut-être serais-je en droit de vous reprocher ces quinze années d'oubli. Mais je n'en ressens nulle rancune foncière contre vous. J'admets ingénument que vous n'ayez jamais eu le temps de réfléchir à vos devoirs de tuteur, ni de prendre conscience du long supplice qui me fut infligé. Seulement, à présent que j'ai remis les choses au point, je vous considérerais comme un très méchant homme et ne vous pardonnerais plus si vous me cau-

siez le gros cœur de retarder, ne fût-ce que d'une heure, la confession générale que vous me devez!"

Prosper Judel eut tout d'abord l'idée de sonner l'huissier et de le prier de ramener la jeune demoiselle à la sous-maîtresse qui l'attendait dans le couloir. Mais, soit qu'il craignît les commentaires, soit que les reproches de Francine eussent éveillé en lui quelque semblant de remords, soit enfin qu'il désespérât de se débarrasser pacifiquement d'elle par tout autre moyen, il s'adoucit visiblement, et, n'imaginant aucune échappatoire, il se résigna à répondre dans un soupir de louable conciliation.

"Avant tout, mon enfant, procédons avec ordre. En justification de mon apparent abandon, j'alléguerai, outre mon travail absorbant, que je n'avais jamais ni exprimé, ni même éprouvé le désir de devenir votre tuteur. En souvenir de votre père, dont j'avais été le précepteur et qui plaçait sa confiance en moi, je me crus tenu d'accepter. Célibataire, n'ayant à mon service qu'une façon de Maître Jacques, ne rentrant que pour dîner et dormir, il m'était impossible de vous garder chez moi. Qui se serait occupé de vous ? Qui vous aurait éduquée, instruite, dirigée ? Je choisis donc, à Passy, en bon air, une pension d'excellente renommée, et je vous confiai aux soins éclairés de Mme Formiquet. Vous avez trouvé là, parmi les sous-maîtresses et les élèves, les grandes mamans et les petites soeurs que vous n'auriez jamais eues en mon logis de garçon. De plus, un très grand jardin...

—Entouré de murs, Monsieur Judel!

—Naturellement, mon enfant. Les vrais jardins sont tous entourés de murs très hauts: c'est convenable et



logique. Là, en sécurité, vous avez pu jouer, courir, vous ébattre en plein soleil...

—Il n'y avait pas assez de soleil pour me donner de la joie!

—Vous aviez de vastes études, l'été bien aérées et bien chauffées l'hiver.

—Une nostalgie m'étouffait, et c'était dans le coeur que j'avais froid!

—Une nourriture abondante et saine...

—Je manquais d'appétit.

—Je ne vous conseille pas de critiquer le régime de votre pension, reprit M. Judel sévèrement. Vous ne ferez croire à personne que vous avez pâti; votre mine superbe en est le plus éclatant éloge!

—Oh! ce qui me donne l'air heureux et la mine épanouie, ce n'est pas d'être allée en pension, mon cher tuteur, c'est d'en être sortie! Je ne vis que depuis que je me sens libre!

—Libre! fit M. Judel offusqué. Vous figurez-vous que je vais vous laisser libre?

—Relativement, tout au moins.

—Je couperai court à votre illusion. Il m'a suffi de causer trois minutes avec vous pour tout redouter de l'usage que vous feriez de votre liberté. J'ajouterai que vous me devez d'avoir quitté la pension ces vacances-ci qu'à une circonstance fortuite et, ma foi, regrettable.

—Je ne la regrette pas!

—Vous le regretterez peut-être!"

Ceci, articulé d'une voix intimidante, n'intimida cependant pas Francine.

"Oh! non. Si vous saviez combien ces mois d'août et de septembre me semblaient longs dans cette grande maison silencieuse et déserte où je restais en tête à tête avec Mme Formiquet! Elèves, sous-maîtresses, servantes, toutes avaient pris leur volée

vers les belles campagnes..., et moi seule demeurais prisonnière! Vous ne pouvez pas savoir, Monsieur Judel, quel serrement de coeur c'était pour moi de voir les autres s'en aller une à une... Ah! le bruit de la grille refermée sur la dernière, quelle tristesse! Aussi, la rentrée, si morose pour mes compagnes, était une joie pour moi!

—Compensation! Vous voyez que mon système avait du bon. En tout cas vous n'auriez dû sortir de la pension qu'à votre majorité.

—Miséricorde!

—Malheureusement, Mme Formiquet vient de trouver à vendre avec avantage sa demeure et ses jardins à un gros entrepreneur qui projette d'y construire, sans retard, plusieurs maisons de rapport.

—Que ce gros entrepreneur soit béni!

—Que le diable l'emporte! Une maîtresse de pension devrait-elle se mêler de spéculations? Je me trouvais, moi Judel, avec une grande fille sur les bras, dans le plus cruel embarras où soit jamais tombé un vieux célibataire. Qu'allais-je faire de vous?

—Oh! ne me remettez pas en pension, mon tuteur! Gardez-moi chez vous, dans n'importe quel coin. Je ne serai pas gênante: je me ferai toute petite!

—Impossible! Je ne reste pas à Paris cet été. Je suis, en Allemagne, puis en Suisse, convoqué à plusieurs congrès d'enseignement.

—Voyager? C'est mon rêve! Em-menez-moi!

—Impraticable.

—Mais, alors, qu'est-ce que je vais devenir?

—Je n'en sais rien du tout."

Et Mlle d'Albiac sursautant d'impatience, Judel reprit vivement et prudemment:



— "Je n'en sais rien encore, mais nous le saurons demain. Cela sera discuté et décidé en conseil de famille.

— Y paraîtra-t-il au moins ? Me sera-t-il permis d'y émettre mon avis ?

— Ce serait contraire à l'usage.

— Ainsi, l'on va fixer mon sort sans que j'aie voix au chapitre ?

— Cela va de soi.

— Cela est inique, Monsieur !

— Je vous abandonne à vos préventions, ma chère enfant. Maintenant que, avec une condescendance exceptionnelle, j'ai répondu à vos questions les plus pressantes, je vous saurai gré de me laisser travailler.

— Quoi ! Sans m'avoir dit rien de mon père, rien de ma mère !

— Il fallait me parler d'eux au lieu de me parler de vous !

— Puisque je n'ai que moi dans la vie, de qui voulez-vous que je vous parle ? De vous ?... Désirez-vous savoir comment j'apprécie la façon dont vous avez rempli vos devoirs de tutelle ?

— Merci, ma chère, je n'y tiens pas. Et d'ailleurs, il importe assez peu, fit le doyen d'un ton sec et vexé. Rentrez chez moi avec votre sous-maîtresse. Vous trouverez sur la table de la chambre qui vous est réservée tout ce que je possède de lettres venant de vos parents. Vous vous mettrez au courant de vos antécédents par vous-même, et ce sera mieux que par moi dont les jugements pourraient vous être suspects."

Francine d'Albiac ne s'affecta pas du profond détachement que dissimulait cette proposition. Elle ne comprit qu'une chose : elle allait pouvoir lire des lettres de son père, des lettres de sa mère, causer avec eux... presque ! Et, pour saluer Judel et gagner la porte au plus vite, elle recula vivement et

brusquement sa chaise, au risque de culbuter la table avec ses dossiers, ses livres... et son doyen !

## II

Le conseil de famille — un tas de messieurs inconnus — s'était réuni dans le salon.

Francine attendait dans la salle à manger, assise devant la fenêtre, tenant encore sur ses genoux les lettres de ses parents.

Tout avait été lu et relu ardemment. Ces feuilles devenues jaunes, ces lignes d'encre pâlie, venaient enfin de lui révéler, quoique sommairement, un peu de ce qu'elle souhaitait savoir.

François d'Albiac, capitaine de vaisseau, avait dû partir pour le Tonkin quelques semaines avant la naissance de Francine. Mme d'Albiac, déjà souffrante, de plus inconsolable d'une brusque séparation et fort inquiète du séjour de son mari dans une contrée réputée malsaine, mourut en mettant sa petite fille au monde. Les appréhensions de la jeune femme n'étaient pas vaines. Huit mois après, l'officier de marine mourut à son tour des fièvres paludéennes sans avoir pu revenir en France. Et Francine d'Albiac, orpheline, n'avait jamais connu ni son père ni sa mère.

Du peu qu'elle pouvait conjecturer de ces quelques lettres, baisées secrètement et pieusement, elle s'imaginait avoir le physique de sa mère, sentimentale, mélancolique, rêveuse, et le moral de son père, entreprenant, gai, vif et résolu. A tous deux, elle devait cette honnêteté foncière, cette droiture d'esprit, cette franchise spontanée qui lui avaient permis de demeurer "elle-même" sous l'influence d'enseignements divers.



Voici ce que dans ces missives, d'ailleurs pleines de confiance et d'amitié pour Judel, apprit Francine.

Mais sur la situation de fortune de ses parents, aucun détail. Judel, soit scrupule de la décevoir trop jeune en lui annonçant sa misère, soit crainte de la rendre orgueilleuse en lui déclarant quelque aisance, se montrait si fermé à toute explication que Mlle d'Albiac désespérait de rien savoir de plus.

"Somme toute, concluait-elle, tout ce passé est triste et... le présent n'est pas gai!"

En cet entresol sombre et silencieux de célibataire, en ce ménage immuable et démodé, Francine se sentait effectivement gênante, isolée, étrangère.

"Certainement, se répétait-elle, ce cher doyen devait jadis être d'humeur moins âpre et d'abord plus affable pour qu'à mon pauvre papa vînt l'étrange pensée de nommer cet excellent précepteur de grand garçon tuteur de petite fille. L'indiscutable honnêteté de Judel a dû décider mon père à son heure dernière. D'ailleurs, nous n'avions plus de parents. Vingt ans de travaux universitaires ont rendu ce cher doyen inconsciemment égoïste et maniaque. Le certain, c'est que le bonhomme est fermement résolu à ne pas déranger sa vie pour moi.

Et, soucieuse, elle ne cessait de se demander:

"Où vais-je passer mes vacances et que va-t-on faire de moi jusqu'à ma majorité?"

Puis elle songeait encore:

"Je me fais l'effet d'un pauvre oiseau qui, lâché dans l'espace, les ailes vigoureuses et jeunes, se désolera et s'effraierait de voler sur une mer in-

connue, immense, n'offrant à perte de vue aucun mât de navire, aucun écueil, aucune épave où se poser."

Mlle d'Albiac n'était pas trop encline à ces comparaisons poétiques; mais, dans ce logis, elle se sentait enveloppée, pénétrée de mélancolie. Ainsi que tout ce qui l'entourait, elle se croyait soudain vieillie, fanée. Et elle soupirait:

"Il me faudrait le grand air, la pleine lumière, pour redevenir jeune, fraîche et jolie..."

Tout à coup Francine tressaillit. La porte du salon venait de s'ouvrir. Le conseil de famille n'avait pas duré dix minutes. Six ou sept messieurs, en redingote noire, parurent, passèrent, saluèrent et disparurent.

"Lugubre défilé d'enterrement,— constata la jeune fille. On croirait des maîtres de cérémonie rendant un hommage funèbre, officiellement et conventionnellement apitoyé, à la jeune orpheline."

Et, pour secouer ces idées mornes, sans attendre l'appel du doyen, Francine s'élança en coup de vent dans le salon.

"Eh bien, qu'ont décidé ces Messieurs?"

—Tout ce que je désirais, et à l'unanimité!

—Quoi encore?

—Je ne suis plus votre tuteur."

Judel se frottait inconsciemment les mains et ne pouvait dissimuler sa mine radieuse.

"Je savais notre doyen peu galant, pensa Francine, mais je le croyais poli. De ne l'avoir plus pour Mentor, me voici consolée!"

Et elle ajouta tout haut, avec une politesse de contraste narquois:

—Agréez mes regrets très respectueux, Monsieur Judel. M'est-il per-



mis de savoir à quel tuteur je vais être désormais livrée?

—Votre tuteur se nomme Clari d'Harvey.

—Le nom sonne assez gentiment, observa la jeune fille ; cela chante quelque chose à l'oreille..., mais n'éveille absolument rien ni dans mes souvenirs, ni dans mon imagination. Je ne vous fais pas l'injure de supposer que vous allez m'expédier, légalement libottée, à quelque malfaisant geôlier ni vu ni connu d'aucun de vous. Pourtant, innocente pupille qu'on se passe et qu'on se repasse de main en main avec une désinvolture réellement impudente, n'est-ce pas le moins qu'on me donne quelque bref signalement dudit Clari d'Harvey?

—Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs années.

—Cela me promet des surprises.

—D'Harvey fut mon meilleur camarade de collège et demeure mon ami le meilleur!

—Aïe! Je conclus de l'aveu que mon nouveau tuteur n'est plus de prime jeunesse.

—C'est un homme de pleine expérience et de saine maturité. Nous avons le même âge.

—Sa profession?

—Savant. Naturaliste.

—Cela devient effrayant! Son caractère, ses goûts?

—Les miens, à peu de chose près.

—C'en est fait de moi!"

Si drôle que fût Francine en sa mimique de pâmoison tragique, Prosper Judel jugea la plaisanterie de mauvais goût et ne se dérida pas.

La jeune fille reprit avec une gravité non moins piquante:

"J'implore votre pardon, Monsieur Judel, et vous prie de traduire mon exclamation par ces trois mots: "Dieu

soit loué!" Je me passe la fantaisie de vous demander encore si ce M. Clari d'Harvey, mon vénéré tuteur, est de fait aussi célibataire que vous.

—D'Harvey est veuf, Mademoiselle.

—J'aime tout de même mieux ça, soupira la jeune fille. Et pour peu qu'il ait des filles, voire même une seule fille, je bénirai l'auguste décision de mon conseil de famille.

—Clari d'Harvey n'a pas d'enfant. Cela n'en sera que meilleur pour vous. Rien ne le distraira de la surveillance qu'il vous doit. Pour le surplus, je sais qu'il eut toujours quelque penchant à développer les facultés intellectuelles et morales des jeunes âmes. Il y trouve l'application toute naturelle de principes très arrêtés,— plus arrêtés que les miens.

—Vous me donnez le frisson, Monsieur Judel!

—Autoritaire, tenace, inébranlable en ses résolutions, il aura l'énergie nécessaire, non seulement pour vous maintenir dans la bonne voie, mais, si peu que vous vous en écartiez, pour vous y ramener d'une main de fer!

—Je me sens la chair de poule, Monsieur Judel!

—Que de fois il m'a reproché ma douceur et ma faiblesse: "Tu es trop bon, me disait-il, tu finiras victime de ton indulgence excessive." J'ai suivi ses conseils de mon mieux, sans jamais le satisfaire. Près de cet ours superbe, je ne suis qu'une brebis attendrie.

—Grâce, Monsieur Judel. Vous me glacez d'épouvante!"

Mlle d'Albiac souriait sans effort et ripostait en très libre ironie, car elle imaginait, non sans vraisemblance, que le doyen, par rancune ou faquinerie, poussait le portrait au noir. Mais tout de même, au fond, bien au fond, Francine était inquiète.



—“Tomberai-je donc fatalement de Charybde en Scylla ?” se demandait-elle avec un découragement que, très fière, elle dissimulait de son mieux. “De l'ancre du loup, va-t-on me traîner à la caverne du tigre? Me voici dans de jolies pattes!”

Toutefois, comme le doyen, le masque farouche, la scrutait de ses mauvais petits yeux clairs, elle ne voulut pas lui donner la satisfaction de constater qu'elle était effrayée ou même seulement émue de ces histoires d'ogre.

—“Allons, cher tuteur, je vois que je n'aurai rien à perdre au change! Et cette condamnation est-elle définitive? Mes juges ne me laissent-ils aucun moyen d'appel, aucun recours en grâce ?

—Aucun. J'ai écrit à d'Harvey pour lui proposer de se charger de vous. Il n'a pas répondu, ce qui est sa façon de consentir. Nommé à l'unanimité, votre nouveau Mentor a trois jours pour refuser la tutelle. Tel que je le connais, il acceptera. C'est sa vocation.

—Puis-je savoir où habite M. d'Harvey?

—Il a fait un séjour de plusieurs années en Allemagne, pour des recherches documentaires en diverses universités. Ni lui ni moi n'avons jamais eu le temps de beaucoup nous écrire. Cependant la dernière lettre que je reçus de lui venait de Dresde. Elle date de dix-huit mois. Il m'annonçait son retour et son installation définitive à Saint-Joran, où il possède une maison qui lui vient de famille. C'est certainement là qu'il réside maintenant et c'est également là que je lui ai adressé sa nomination de tuteur. Par précaution j'ai également écrit à Firmin, son homme de confiance, afin de lui annoncer votre prochaine arrivée.

—La maison est-elle gaie? Y a-t-il une rivière, des bois dans le voisinage ?

—Je n'en sais absolument rien, ma chère, pour cette bonne raison que je n'y suis jamais allé.

—M. d'Harvey a-t-il quelque fortune?

—Je ne m'en suis jamais inquiété. Ces préoccupations, toutes matérielles, n'avaient aucune sorte d'intérêt pour un ami.

—Je le veux bien, Monsieur Judel, mais ces questions-là ont quelque importance pour une pupille.

—Croyez-vous? fit le doyen avec ce sourire ferme où s'affirmait, prudent ou discret, taquin ou rancunier, son parti pris de silence en face de Francine.

—Mon conseil de famille, reprit la jeune fille, ne s'est-il pas informé de tout ce dont je m'informe?

—Ces messieurs étaient un peu pressés, ayant, ainsi que moi, de très absorbantes occupations. Je dois aussi vous dire que je leur inspire la plus grande confiance: ils signent les yeux fermés tous les papiers que je leur présente.

—C'est rassurant!

—Pour que mon choix fût immédiatement ratifié par tous, il m'a suffi de dire que Clari d'Harvey était un de mes amis.

—Il me reste à vous remercier de ne leur avoir pas proposé le Grand Mogol.

—Ils l'auraient nommé, soyez-en sûre.

—Et je ne serais peut-être pas plus mal tombée!

—J'ai un portrait de Clari d'Harvey, fit Judel froissé, mais feignant de n'avoir pas entendu. Désirez-vous le voir ?

—Je vous en prie.”



Le doyen apporta, dans un vilain petit cadre, une photographie à demi effacée et jaunie. A force de regarder, Francine distingua un nez épaté, des yeux durs, des lèvres minces et rentrées dans un menton volontaire, toute une physionomie d'examineur féroce.

La seule impression qu'elle eut le courage de formuler fut celle-ci :

— Il n'est pas horrible, Monsieur Judel !

— Il a dû beaucoup vieillir et changer, dit le doyen. Ce portrait-là date de notre jeunesse. »

Jamais Francine n'aurait supposé qu'il y eût jamais eu de jeunesse pour Judel et d'Harvey. Elle rendit la photographie.

— Vous l'avez assez vu ?

— Oh ! oui, cela me suffit. Merci. Maintenant, veuillez mettre le comble à vos bontés en daignant m'apprendre quand je quitterai votre maison pour ma nouvelle destination ?

— Dans trois jours, je partirai pour Cologne. Saint-Joran se trouve précisément sur mon parcours et l'express s'y arrête quelques secondes. C'est plus que suffisant. Sans retarder mon voyage d'une heure, sans même être obligé de descendre du train, je pourrai vous remettre entre les mains de votre nouveau tuteur ou de toute autre personne de confiance envoyée à la gare.

— C'est vraiment admirable ! Tout s'arrange pour votre plus grande commodité : il y a une Providence, Monsieur Judel ! Mais si M. d'Harvey, qui n'aime pas à écrire, ne vous répond pas ?

— S'il ne m'écrit pas lui-même, il me fera répondre par Firmin, son vieil homme de confiance. Et ce sera tout comme.

— Comment reconnaîtrai-je M. d'Harvey ?

— Il sera sur le quai : je vous le présenterai.

— Et s'il ne peut venir en personne ?

— Firmin, son vieux serviteur, viendra. D'ailleurs, pour plus de sûreté, il est convenu que vous porterez au cou un foulard...

— Je ne porte jamais de foulard, Monsieur Judel : c'est bien trop laid !

— Vous voudrez bien, pour la circonstance, en porter un... un violet !

— Violet, quelle horreur !

— Admirez ma prévoyance et avouez que tout cela est fort ingénieusement combiné.

— J'avoue, mais sans la moindre admiration. La remise d'une pupille, sans être solennelle, me semble nécessiter quelque formalité de plus. La livraison d'un colis postal et d'un ballot quelconque exige tout au moins échange de signatures.

— Mon notaire se chargera, ultérieurement, d'expliquer à d'Harvey ce qu'il aura besoin de savoir vous concernant.

— Et moi, quand donc saurai-je ?...

— Quand vous serez majeure. Jusque-là vos affaires ne vous regardent pas !

— Par exemple !

— C'est comme ça.

— Il n'y a pas que les questions d'intérêt, il y a tout le reste !

— Eh bien, pour tout le reste, comme vous avez l'élocution plutôt facile, vous saurez bien demander à d'Harvey le nécessaire et même le superflu. »

Profitant du silence méditatif et à demi résigné de Francine, le doyen, esquivant toute autre question, quitta le salon et gagna son cabinet de travail...



Deux jours passèrent, deux jours de long et morne ennui.

Francine était obsédée de cette idée qu'elle n'échappait à ce tuteur égoïste, sévère et vieux, que pour se heurter à un tuteur vieux, égoïste et sévère. Quel malheur que M. d'Harvey fût veuf ! Mlle d'Albiac se sentait un tel besoin d'affection ! La femme de son tuteur l'aurait peut-être aimée, sinon comme aime une maman, au moins comme aime une tante ou une marraine. Et si cette dame avait eu des enfants, Francine aurait tant fait qu'ils seraient devenus pour elle, sinon des frères et des soeurs, au moins des camarades et des amies. Or, déçue, attristée en dépit de sa gaieté naturelle, elle croyait voir encore défiler devant elle ces messieurs noirs, indifférents, pressés, qui l'avaient saluée de leurs muettes courbettes de condoléance sans même la regarder.

Réellement son père n'aurait-il pu choisir d'autres gens que ceux-là ?

A la réflexion, Francine jugea le reproche injuste. La mort avait surpris l'officier de marine. Qui savait si le premier conseil de famille n'avait pas été composé de vrais et dévoués amis ? Depuis quinze ans, beaucoup avaient dû se retirer ou se faire remplacer ainsi que Prosper Judel ; peut-être plusieurs étaient-ils morts. Et, d'élimination en élimination, de substitution en substitution, le conseil en était arrivé à n'être plus qu'une réunion d'étrangers qui, ayant à peine entrevu Francine, s'asseyaient, hochaient la tête et levaient la main à tout ce que, sans autre explication, proposait l'honorable doyen. Cela fait, tous se levaient, prenaient leurs chapeaux et, la corvée achevée, gagnaient la porte en jetant un dernier regard inquiet vers la pendule.

Livrée à elle-même, Francine tuait le temps à rêvasser.

M. Judel, absorbé par des paperasses à mettre en ordre et par des malles à faire, ne paraissait qu'aux repas.

La jeune fille n'eut même pas la ressource d'aller se promener. Qui l'eût accompagnée ? M. Judel était trop occupé, et se faire suivre par le valet, même un valet à tout faire, n'eût pas été convenable. N'ayant pas vidé sa malle, Mlle d'Albiac n'avait même pas à prendre la peine de la remplir. Lire ? Il y avait beaucoup de livres chez M. Judel, mais des livres de science. Pas de piano ! Désœuvrée et mécontente de son désœuvrement, Francine levait le rideau de la fenêtre, regardait dans l'étroite et sombre rue. Personne n'y passait. Et les vitres des maisons d'en face, voilées de doubles rideaux, ne trahissaient la présence d'aucun être vivant.

"Et dire que Saint-Joran est une petite ville de province encore moins animée que ce quartier ! songeait Mlle d'Albiac. Et dire que la maison de mon nouveau tuteur prendra jour sur une rue peut-être encore plus étroite, plus sombre et plus déserte que celle-ci ! Et peut-être qu'aussi égoïste et maniaque, M. d'Harvey sera d'humeur encore plus austère que notre cher doyen ! Réellement, ce serait de quoi devenir enragée ! Aussi suis-je résolue, si la maison n'a pas de jardin, s'il n'y a pas là-bas une cuisinière, un chien, un chat, un perroquet, une tortue, n'importe quoi qu'on puisse aimer, à désertier et à me jeter au couvent ! Au moins j'y entendrai chanter... ne seraient-ce qu'Angélus et Matines !"

La seule distraction, en même temps que l'unique et anodine vengeance de Francine, était, à chaque repas, cette question taquine :



—“M. Clari d'Harvey, cher doyen, vous a-t-il enfin répondu?”

—Il ne m'a pas encore écrit et je n'ai aucun motif de m'en étonner. Ne vous ai-je pas répété à maintes reprises que mon vieil ami ne prenait la plume que dans les occasions de grande importance?

—Et l'arrivée d'une pupille en sa maison est sans doute, pour lui, un incident futile et de minime intérêt?

—Je ne dis pas cela. Il est néanmoins évident que, comparée aux graves études qui l'occupent, votre arrivée...”

Francine, pressentant une réplique désagréable, interrompt:

—“A défaut du maître, Firmin, ce fameux homme de confiance, ne vous a-t-il rien télégraphié?”

—Rien encore... Ça viendra.

—Mais nous sommes à la veille de notre départ, Monsieur Judel! Si vous ne recevez aucune nouvelle de Saint-Joran, m'emmèneriez-vous tout de même?

—Je vous emmènerai certainement; d'ailleurs la réponse m'arrivera à temps.

—Si par hasard...

—Il n'y a pas de hasard pour qui sait prévoir.

Justifiant le ton péremptoire de M. Judel, le domestique entra, tenant un télégramme.

—“C'est de Firmin, dit le doyen, après avoir pris connaissance de la dépêche. Sa réponse est telle que je l'espérais: “M. d'Harvey, à Paris pour affaires, “arrivera après-demain matin. Me “trouverai demain, heure dite, gare “Saint-Joran.”

—C'est un peu vague.

—Rien de plus précis, au contraire.

—Vous n'êtes pas difficile, Monsieur Judel! Aucun mot n'indique

l'impression ressentie par M. d'Harvey, aucun mot ne me fait espérer un bienveillant accueil.

—Le mot coûte cinq centimes, mon enfant, et Firmin est un serviteur économe. D'ailleurs, mon vieil ami a pour habitude de ne faire ses confidences à personne. Vous pouvez être sûre, dès maintenant, que votre tuteur sera à la hauteur de sa tâche; il ne reculera devant aucun des devoirs que sa tutelle lui impose.”

—“Tâche, devoir, impose,” tous ces mots-là déplaisaient à Francine. Elle eut une petite moue qui, sous sa main fluette, dégénéra vite en bâillement. M. Judel en profita pour lui conseiller:

—“Allez vous reposer. Il faut que vous soyez prête de très bonne heure demain matin. Et surtout pas de retard. Je suis l'exactitude même. Je ne vous pardonnerais pas de me faire manquer mon train!”

—Pas de danger! se disait Francine en se retirant. Le voyage c'est du nouveau, de l'imprévu, et je préfère tout à ce vieux logement obscur qui m'étouffe et m'opresse.”

Dans la chambre, promenant son regard sur ces quatre murs où elle n'avait le droit de rien déranger, de rien toucher, elle soupira:

—“Quand donc aurai-je une chambrette à moi? Oh! dans les combles, sans cheminée, mansardée, carrelée, à lucarne, n'importe où et n'importe comment,... mais une chambrette à moi!”

### III

Habitée à se débrouiller toute seule, Francine fut prête bien avant le vieux petit M. Judel. La malle, les deux paniers d'osier, le petit sac en cuir fauve à coins nickelés de la jeune fille furent bouclés dès l'aube. Et elle



apparut au premier déjeuner matinal en costume d'élégance sobre et mate : veste et jupe de drap gris, toque de plume et boa de même teinte, gantée sur mesure et chaussée de fines bottines vernies. Partout ailleurs que chez le doyen, cette jeune et jolie Parisienne eût fait sensation. Mais l'entresol était sombre et les grimoires avaient, à tout jamais, brouillé la vue de M. Judel aux belles choses de ce monde.

Francine, fort avisée en ses économies, avait toujours trouvé moyen, malgré sa modique pension, de s'habiller avec goût et de ne jamais manquer d'argent de poche. Aussi, le déjeuner achevé, put-elle se payer le luxe de mettre une piécette d'or dans la main du Maître Jacques de son ex-tuteur. Le brave garçon, stupéfié de l'aubaine inespérée, voulut refuser, mais Francine lui dit :

“Je vous en prie... Vous me feriez beaucoup de peine en n'acceptant pas!”

Et elle lui dit cela si gentiment qu'il glissa les dix francs dans sa poche et, plein de respect, empressé, n'eut plus de soins que pour “Mademoiselle”.

A la stupeur du petit doyen, la malle, le sac et les paniers de Francine furent descendue de l'appartement les premiers et placés les derniers sur le fiacre, par-dessus la vieille malle à poils de chèvre de Prosper Judel.

L'antique sac de tapisserie, que le vieil universitaire tenait à la main, attira vite les regards; mais le pis, c'était le fiacre lui-même, — une de ces vieilles pataches à galerie qu'on ne découvrait plus qu'en ce quartier réfractaire au taximètre.

Francine, amusée, prit place dans le fiacre de velours ponceau et Judel s'assit auprès d'elle, tandis que le do-

mestique, nu-tête et en tablier bleu, sautait sur le siège. Tout s'ébranla péniblement et, vitres vibrant, ferrailles sonnantes, roues grinçantes, on atteignit la gare cahin-caha.

Mlle d'Albiac n'eut à s'occuper de rien. Le Maître Jacques du doyen lui enregistra tout de suite ses malles pour Saint-Joran, puis lui apporta son sac fauve, son billet et son bulletin de bagages en lui souhaitant un bon voyage. Elle répondit par un merci souligné de ce bon sourire qui déridait tout le monde excepté l'ex-tuteur.

Paisible, Francine, son sac à la main, alla au buffet où elle fit ses petites provisions. Elle revint ensuite flâner autour du kiosque aux journaux, tandis qu'effaré, coudoyé, bousculé, essoufflé, morigénant les autres et de tous morigéné, M. Judel s'entêtait à présider lui-même à l'enregistrement de son bagage.

Il rejoignit enfin Mlle d'Albiac :

“Qu'est-ce que vous faites là, petite malheureuse? Voulez-vous bien filer tout de suite au train! Les places vont être prises... Vous auriez dû vous y installer d'avance et me garder mon coin.

—Nous avons bien le temps d'être enfermés dans le compartiment, Monsieur Judel. Votre peur d'être en retard nous a mis de trois quarts d'heure en avance!

—Ce n'est pas trop!... Ce n'est pas trop!”

Coins retenus dans un compartiment vide, ils eurent le loisir de faire et refaire les cent pas le long des wagons avant l'émotionnant : “En voiture, messieurs-dames, en voiture!”

Portières claquées, coup de sifflet donné, le train en marche, Judel déclara :



—“Je vous demande pardon, Francine, mais j'ai l'habitude de lire mes journaux dès le matin. Je ne saurais m'en passer. J'espère que vous ne vous ennuierez pas trop pendant ce temps-là.

—Oh! je ne m'ennuierai pas, car j'aime beaucoup à lire, moi aussi!”

Et, posément, tranquillement, Francine sortit de son sac un livre tout neuf.

Le vieux garçon la regardait avec stupeur.

Le sac resté entr'ouvert laissa voir cinq ou six volumes à fraîches couvertures jaunes ou bleues.

La jeune fille expliqua, malicieuse et gaie :

—“Vous voyez, mon cher doyen, que, de mon côté, j'ai pris mes précautions.

—Comment, vous avez acheté tout cela toute seule, sans personne pour guider votre choix? Vous ne comptez pas, j'imagine, lire un de ces volumes avant qu'on ne l'ait lu, avant qu'on n'ait jugé si c'est convenable? Passez-moi tout de suite ces bouquins-là; je les confisque.”

En pion autoritaire, il avançait déjà le bras. Mais il n'eut que le temps de retirer ses doigts pour ne pas se les faire pincer; Francine refermait son sac. La serrure eut un bruit sec et, sous la main agacée et fureteuse de M. Judel, cette serrure garda son secret et ne se rouvrit pas.

Amusée, Mlle d'Albiac s'engonça commodément dans son coin et commença de lire en tout repos son petit roman.

—“Donnez-moi le livre que vous tenez! Je veux y jeter les yeux, je veux le parcourir afin de voir si c'est bien une lecture pour vous!

—Je suis une jeune fille bien élevée et je connais mes auteurs, Monsieur Judel, répliqua Francine avec aplomb en tenant le roman de ses doigts fluets mais fermes. Je suis sûre de mon choix. Que cela vous suffise. Allez vous rasseoir dans votre coin, dévorez vos journaux et ne vous occupez plus de moi!

—Francine, fit le petit homme ébouffé de cette riposte hardie, est-ce ainsi que vous osez parler à votre tuteur? J'ai parfaitement le droit...

—Vous n'êtes plus mon tuteur, Monsieur Judel. Vous n'avez plus aucune sorte de droit sur moi. Je soumettrai mes lecteurs à M. Clari d'Harvey pour peu qu'il le désire; mais, de par votre volonté même, cela ne vous regarde plus!”

Sans se fâcher et toujours le sourire aux lèvres, elle détourna son regard du vieux petit homme rageur et le reporta sur les pages du roman. Elle se mit à lire, coupant et tournant ses feuilles avec une aisance placide.

Cette assurance en imposa au doyen. Grommelant entre ses dents sans que Mlle d'Albiac s'en inquiétât le moins du monde, il se rejeta dans son coin et disparut derrière un triple rempart de feuilles imprimées.

L'armistice dura plusieurs heures.

Francine rouvrit son sac sans que l'ennemi bronchât. Elle prit un sandwich, des brioches, en offrit sans rancune au doyen.

Ce fut la paix.

—“J'accepte, car ce train n'a pas de wagon-restaurant et je ne sais ni où ni quand je déjeunerai.

—C'est bien pour cela que j'ai fait provisions doubles, dit Francine. Partageons.”

La dinette achevée, les miettes secouées par la fenêtre, M. Judel, ré-



conforté, tira sa montre, consulta son indicateur et annonça :

— « Ma chère enfant, faites vos préparatifs. Dans cinq minutes nous serons en gare de Saint-Joran. »

— « Je suis toute prête », dit la jeune fille en défripant les plis de ses jupes et renfilant prestement ses gants.

Elle jeta son livre clair dans l'ombre du sac de cuir, avec les autres romans.

Prosper Judel ferma les yeux et ne les rouvrit que pour les adieux.

Il articula alors deux ou trois phrases pouvant passer pour l'expression d'un regret au sujet de son indifférence passée. Francine crut devoir à son tour s'excuser de ses vivacités. La scène de séparation se serait achevée en bons termes d'aménité diplomatique si M. Judel n'eût tiré de sa poche le foulard violet :

— « Mettez ceci autour de votre cou, Francine. »

La jeune fille eut un soubresaut de répugnance :

— « Ah ! le vilain foulard ! Quel violet criard ! Je ne mettrai pas ce chiffon à mon cou. Le tenir à la main, mon cher doyen, c'est tout ce que je peux vous concéder. »

— « Pas d'entêtement enfantin ! Il faut mettre ce foulard, puisque c'est à cela que Firmin vous reconnaîtra ! »

Le débat fut interrompu par un coup de sifflet. Le train ralentit et s'arrêta.

Plus émue qu'elle ne le laissait paraître, Mlle d'Albiac ouvrit la portière et sauta sur le quai, puis elle prit le sac fauve à coins nickelés que lui tendait Judel. Celui-ci avait une telle peur de ne pas continuer son voyage qu'il ne descendit pas.

Tandis que la jeune fille cherchait des yeux l'homme de confiance de M. d'Harvey, Judel, accoudé à la fenêtre du compartiment, fouillait aussi la pe-

tite gare de son regard inquiet. Personne n'attendait Francine. Le chef de gare et deux employés, derrière quelques rares voyageurs montés dans le train, refermaient déjà les portières et une seule dame, descendue en même temps que Francine, s'acheminait vers la sortie.

Pour le surplus, pas de Firmin !

Le vieux garçon, sans cependant manifester la moindre velléité de sauter sur le quai, constatait avec effarement :

— « Je ne vois nul visage de connaissance... Je ne comprends vraiment pas comment cela peut se faire ! »

— « Peut-être ce bon Firmin n'a-t-il pu pénétrer sur le quai et m'attend-il à l'intérieur de la gare ? imagine Francine. Je vais voir ! »

— « Oui, c'est cela, voyez vite et revenez plus vite encore. Le train va repartir et je désire être sûr qu'on est venu au-devant de vous. »

Francine, laissant son sac sur le quai, courut lestement à la porte vitrée, regarda dans les salles d'attente ; toutes étaient vides.

A ce moment, le chef de gare, en strident coup de sifflet, donna le signal du départ.

La jeune fille se retourna vers la voie : déjà le train s'ébranlait. Et, toujours accoudé à la portière, contrarié mais immuable, le doyen n'eut que le temps de crier en style télégraphique :

— « Désolé, comprends rien... Firmin arrivera... aucun risque... D'Harvey sûrement connu... Questionner chef de gare... indiquera adresse... Et surtout mettez foulard violet !... foulard violet !!! »

Cette dernière recommandation ne parvint pas à l'oreille de Francine. Le train était trop loin. M. Prosper Judel eut un dernier petit geste comme pour dire :



"Pas de ma faute!... Avais tout combiné... tout prévu!"

Puis il retira sa tête et releva la glace par crainte des escarbilles.

Francine, croyant rêver, se trouva debout devant son sac, seule sur le quai.

Là-bas, sur les rails qui semblaient se rejoindre, le train se faisait petit, petit, petit, et puis disparaissait...

Tout cela s'était passé si vite que la jeune fille en restait étourdie.

"Ça, par exemple, c'est fort!" s'exclama-t-elle dans une sorte de stupeur.

Sa gaieté naturelle reprenant aussitôt le dessus, elle éclata de rire:

"En voilà une aventure! Est-il rien de plus romanesquement imprévu? Quelle pupille bien gardée! Etait-ce vraiment la peine de me cloîtrer tant d'années et si sévèrement, de me donner deux tuteurs implacables, pour me lâcher seule soudain, sur le quai d'une gare inconnue, dans une ville où je ne connais âme qui vive?"

Un instant de réflexion lui rendit son aplomb:

"Bah! Je ne risque rien... Et d'ailleurs moi qui, depuis vingt ans, rêve la liberté, me voici libre! 'Libre enfin!' Ah! si je n'étais pas une fille très sage, de quelle belle escapade je me régèlerais! Mais soyons raisonnable..."

Elle enleva son boa léger et mit, en dépit de sa répulsion, le gros foulard violet.

Un employé passa, poussant sa malle et ses paniers d'osier sur le camion. Francine lui tendit son billet et le pria, laissant ses bagages là, de vouloir bien lui porter son sac jusqu'à la sortie.

Peut-être le vieux serviteur de M. Clari d'Harvey était-il venu la cher-

cher en voiture? L'obligation de rester près du cheval avait pu le retenir hors de la gare.

Cette idée simple et naturelle lui fit hâter le pas.

"J'ai perdu temps! pensait-elle. Pourvu, ne voyant plus personne sortir, que ce Firmin ne soit pas reparti! Espérons qu'il a de la patience."

Arrivée à la barrière, elle vit que la petite place, entourée de tilleuls, était déjà déserte. Toujours suivie de l'employé portant son sac, elle fit quelques pas en avant, regarda.

Aucune voiture ne stationnait devant la façade extérieure de la gare!

Personne n'attendait aux abords.

L'express passé, tout était redevenu tranquille, silencieux et désert.

Une avenue de peupliers, entre de vertes prairies ou de hautes futaies, s'enfonçait dans la campagne à perte de vue, sans qu'en perspective on aperçût aucune ville.

"Saint-Joran est donc loin de la gare?" demanda Mlle d'Albiac à l'employé.

—Oui, assez loin: deux kilomètres, je crois.

—Au bout de cette avenue de peupliers?

—Tout au bout."

Et l'homme, jetant un regard sur le sac de cuir fauve, sembla dire:

"Est-ce que vous allez me tenir encore longtemps avec ça à la main?"

Prenant parti, Francine décida:

"Je vais laisser ce sac à la consigne avec le reste. On viendra chercher le tout avant ce soir."

Et, après être rentrée dans la gare pour accomplir cette petite formalité, elle demanda à l'employé, au moment où il lui tendait le bulletin de dépôt:

"Je suis attendue chez M. Clari d'Harvey. Il habite Saint-Joran depuis



longtemps, longtemps. Vous devez certainement le connaître. Pouvez-vous me dire où se trouve sa demeure ?

—J'en serais bien en peine, avoua l'employé. Je ne suis ici que depuis deux jours, en remplacement d'un collègue malade. Je ne connais personne. Mais à Saint-Joran, si ce monsieur habite la ville depuis si longtemps, on vous renseignera sûrement.

—J'aimerais mieux être renseignée tout de suite. Puis-je parler au chef de gare ?

—Oui, seulement il est remonté chez lui pour déjeuner. Je peux le prévenir que vous désirez lui parler ?

—S'il déjeune, ne le dérangez pas. Je ne risque guère de me tromper, puisqu'il n'y a qu'à suivre l'avenue tout droit. Aux premières maisons j'aurai le renseignement souhaité. Merci, monsieur.

—De rien.

—Merci tout de même !”

#### IV

Mlle d'Albiac enfila l'avenue d'un pas vif et léger.

Par cette douce et tiède journée d'été, sur une route ombragée, sans boue ni poussière, deux kilomètres n'étaient pas pour effrayer Francine.

“Cela commence à devenir de plus en plus mystérieux, constatait-elle. L'aventure est charmante ! Aurais-je jamais prévu qu'entre deux rigoureuses tutelles je jouirais, ne fût-ce qu'une heure, d'une si complète liberté ? Hélas ! l'illusion sera courte. A peine aurai-je donné deux ou trois petits coups d'ailes dans l'espace qu'il me faudra réintégrer la cage. Au bout de cette ombreuse et large avenue, au delà de ces prairies si riantes et de ces bois si frais, quel ténébreux logis

m'attend ? A quel visage dur et renfrogné va se heurter mon sourire ? Quel froid accueil va glacer toute ma joie ? Bah ! La tristesse et l'ennui ne viendront que trop tôt au-devant de moi ! Ne nous pressons pas. Savourons sans souci cette heure de hasardeuse et délicieuse promenade, quitte à bâiller ou même verser des pleurs ce soir !”

La jeune fille allait doucement le long des peupliers. De chaque côté de la route s'étendaient d'immenses herbages où, pareils à des îlots de verdure sur une mer verte, s'élevaient, de plus en plus rapprochée et touffus, des bouquets de grands arbres. Bientôt ce furent les méandres d'une petite rivière dont les flots clairs semblaient jouer à cache-cache avec les saules de la rive.

Déjà enivrée de plein air et de vivifiantes senteurs, Francine ne sut pas résister à l'envie d'aller jusqu'à ces eaux courantes et limpides.

Quelle joie de marcher dans l'herbe haute et drue, au milieu de sauts de grenouilles qui vous font tressaillir d'une peur si drôle !

Il fait chaud, Francine enlève son gros foulard violet, l'enfouit au fond de sa poche, n'y pense plus. Puis elle ôte aussi sa toque de plumes grises et elle s'assoit d'abord, puis s'étend sur la mousse et le gazon.

De l'eau, des bois, du ciel, c'est le paradis !

Elle se détend et s'abandonne toute à cette langueur de bien-être.

Là-bas, sur la route, le roulement d'une voiture qui passe à fond de train la tire à peine de sa somnolence songeuse. Elle lève un peu la tête ; une idée traverse sa petite cervelle déjà éparse, déjà toute éblouie de soleil et de miroitements d'onde.

“Si c'était la voiture amenant M. d'Harvey ou Firmin à la gare ?”



Dans un effort pour secouer sa nonchalance et sa rêverie, Francine se redresse, jette un coup d'oeil inquiet vers l'avenue, puis se laisse retomber presque aussitôt dans l'herbe.

Non! Cette jolie charrette anglaise, attelée d'un bel alezan qui va comme le vent, conduite par un cocher tout roide en sa livrée, cette jolie charrette, qui vient de déboucher sur la route par un chemin de traverse, ne peut être la patache de remise envoyée au-devant d'elle.

"Cela vient de quelque château proche. Ah! si seulement le vieux d'Harvey connaissait les châtelains, on pourrait voisiner, pense Francine. Mais mon tuteur, très vraisemblablement, ne reçoit guère et ne fait visite à personne. Plus ours que cet ours de Judel, il m'offrira sans doute, en unique distraction, de lui ranger ses livres, de lui feuilleter ses dictionnaires ou de lui recopier ses notes."

Et Francine se replongea dans sa bienheureuse hébétude.

A fleur d'eau, parmi les nénuphars et les juncs, les petites grenouilles, enhardies par le silence, reparurent. Vertes comme des feuilles, elles ne se trahissaient que par leurs petits yeux d'or. Les lézards rassurés, se remirent à glisser furtivement dans les rocailles, à travers les bruyères. Les grillons chantèrent. Les libellules curieuses vinrent se percher sur les graminées en fleurs, tout près de la rêveuse. Les coccinelles, en présage de bonheur, volèrent jusque dans les cheveux de l'indolente et, comme dans la fable, une abeille, prenant la lèvre de Francine pour une rose, s'y posa en chatouille légère. Cela provoqua un éclat de rire si doux que, sans piquer, l'abeille reprit son vol doux et léger.

Francine, tout à fait heureuse, ferma les yeux pour mieux se recueillir

dans la jouissance de cette grande fête de l'été. Elle eût voulu vivre toujours là, elle eût voulu somnoler et rêver toute sa vie en ce repos d'enchantement. Un froissement de feuillage lui fit entr'ouvrir les paupières. Elle se releva, rabattit vivement les volants de ses jupes sur ses bottines vernies et regarda.

Un gamin de douze à treize ans, une sorte de petit pitre, était arrêté à distance, visiblement fasciné de la rencontre.

La jeune fille ramassa sa toque, la reposa à la diable sur ses cheveux dorés et demanda:

"Suis-je encore loin de Saint-Joran, mon petit ami?"

— Dame, non, mam'zelle, en coupant au plus court, par ce petit sentier qui traverse les bois, vous y arriverez bien vite.

— Le sentier y mène-t-il tout droit?"

— Dame oui, mam'zelle, répond l'enfant intimidé; c'est-à-dire qu'il faut tourner à droite, puis à gauche, puis encore à droite et à gauche, ensuite...

— Hum! Ce n'est pas direct. Ne pouvez-vous me guider, mon ami? Je vous rétribuerai pour votre peine.

— Oh! Dame, je peux bien. C'est justement mon chemin: je vais à Saint-Joran."

La demoiselle et le jeune paysan se mirent en marche côte à côte.

"Ces prairies sont très belles, remarqua Francine.

— Dame oui... et bonnes aussi. Elles font partie du domaine des Fresnays.

— Et cette rivière?"

— Dame aussi.

— Et ces bois?"

— Tout cela appartient au château. Aussi loin qu'on peut voir, c'est au château!



—Ce châtelain est un vrai marquis de Carabas! pensa tout haut Mlle d'Albiac. Quel sort riche, enviable!

—Oh! Dame, le monsieur du château est riche pour sûr."

Romanesque ce jour-là, Francine se paya le luxe des questions indiscretes:

"Ce haut et puissant seigneur est-il marié?

—Dame non, mam'zelle.

—Un cœur à prendre ! plaisanta Francine, divertie à cette fantaisie. Qui sait si cette noble fleur de chevalerie, me sachant captive d'un cruel enchanteur, en quelque ruelle sombre de Saint-Joran, ne s'avisera pas de venir me délivrer? Cette fin de roman, pour être assez banale, n'en serait pas moins plaisante!"

Consciente qu'il n'y avait pas grand mal, en ce premier et peut-être en ce dernier jour de liberté, à laisser un peu vagabonder son imagination trop longtemps réprimée, elle eût tôt fait de combiner l'intrigue et le plus joliment du monde.

Mais, de nature pratique, elle reprit tout de suite pied dans la réalité et elle demanda:

"Cette voiture qui, tout à l'heure, a passé si rapidement sur la route, n'était-ce pas également une voiture du château?

—Dame oui, mam'zelle, ça sort du château: je l'ai reconnue."

Au tournant du sentier, par une échappée de bois, ils aperçurent un clocher dominant les toits d'ardoises et de tuiles brunes.

"Tenez ! fit le jeune campagnard. Voici les maisons de la ville. Vous ne vous tromperez plus maintenant. En suivant ce chemin vous arriverez droit devant l'église.

—Merci. Mais vous allez certainement pouvoir me donner un renseigne-

ment plus précis. Je me rends chez M. Clari d'Harvey. Sa maison est-elle près de l'église?

—Ah! Dame non. M'sieur d'Harvey n'habite pas Saint-Joran.

—Comment? M. d'Harvey n'habite pas cette ville!

—Il ne l'a même jamais habitée, mam'zelle."

Francine eut un instant de consternation.

"Il ne manquait plus que ça!"

Puis, réfléchissant et maîtrisant ce premier émoi, elle ajouta tant soit peu moqueuse:

"Sachant où M. d'Harvey n'habite pas, vous savez peut-être aussi où il habite? Est-ce dans les environs? Pas loin ? Peut-on s'y rendre à pied ? Voulez-vous m'y conduire, enfin?

—Dame oui... J'ai ben le temps de vous y mener. C'est pas trop loin... mais pas trop près non plus! Faut revenir sur nos pas et traverser les bois.

—Que ne l'avez-vous dit plus tôt?

—Vous ne m'avez pas parlé de m'sieur d'Harvey. Je pouvais pas deviner que vous alliez chez lui.

—C'est vrai, je suis dans mon tort, avoua la jeune fille remise de son émoi et décidée à prendre la chose gaiement. Mais, tout de même, vous n'êtes ni bavard, ni curieux, mon jeune ami!"

Francine ne se sentait pas trop lasse et l'idée que la maison de son vieux tuteur pouvait se trouver en pleine campagne, peut-être en vue de beaux ombrages, peut-être même au bord de la jolie rivière, lui redonnait des jambes. Une fois dans les bois, elle demanda:

"Pouvez-vous me donner quelque idée de l'habitation de M. d'Harvey?

—Dame... c'est pas ben facile. Je sais vraiment pas comment vous ex-



pliquer. Faudrait quasiment se trouver devant pour s'en faire une idée...

—Est-elle grande?

—Oh! paraît qu'il y a plus grand!

—Petite, alors?

—Y a plus petit aussi. Patientez seulement un petit quart d'heure, mam'zelle; le sentier va tomber dans une route plus large... Vous apercevrez l'habitation de m'sieur d'Harvey, comme vous dites, et vos yeux vous renseigneront ben mieux que mes explications."

L'insuccès de tant de questions rendit Francine silencieuse. Elle hâta le pas et bientôt ils quittèrent le sentier pour suivre une avenue plus large que les futaies hautes encaissaient entre deux épaisses murailles de verdure.

Et peu après, devant elle, à courte distance, Mlle d'Albiac reconnut la petite charrette anglaise qu'elle avait vue de loin sur la grande route.

"V'là la voiture du château qui revient! constata le jeune garçon. Domage qu'on n'ait pas débouché du sentier au moment qu'elle passait! Comme y a personne dedans, vous auriez peut-être pu demander à monter et ça nous aurait gagné un bon bout de chemin."

Francine s'arrêta tout à coup, saisie d'un nouvel étonnement. Sur cette charrette anglaise qui les devançait, elle croyait reconnaître, quoique à distance, sa malle, ses paniers d'osier et son sac de cuir jaune à coins nickelés.

—Mes bagages! s'exclama-t-elle. Je ne me trompe pas, ce sont bien mes bagages qui se trouvent dans cette voiture! Comment cela se fait-il? Comment a-t-on pu les livrer à ce cocher? Où les emporte-t-il?"

"Y a pas de danger, affirma son jeune guide, on ne vous les a pas volés! Ce cocher est un brave homme. Le

chef de gare lui aura demandé de se charger de vos colis et il vous les apporte.

—Où ça?

—Dame, ousque vous allez, chez M. Clari d'Harvey!

—N'est-ce pas, pourtant, la voiture du château?

—Sûr que oui.

—Ce cocher est donc assez obligeant pour se charger des commissions de M. d'Harvey?

—Dame, c'est bien le moins: il est payé pour ça!

—Payé?... Je ne comprends pas... Ne m'avez-vous pas dit que cet homme était au service du châtelain?

—Ben oui, Firmin est cocher aux Fresnays.

—Firmin! Vous avez dit Firmin?

—Oui, Firmin, répéta le jeune paysan que l'ahurissement de la jeune fille achevait d'ahurir.

—Mais alors, s'exclama Mlle d'Albiac stupéfaite, M. Clari d'Harvey est donc le propriétaire du château?

—Où voulez-vous qu'il habite? Il n'y a pas d'autre maison bourgeoise que les Fresnays dans la forêt!

—C'était cela qu'il fallait me dire tout de suite!

—Est-ce que je vous ai dit une seule fois le contraire?" fit le jeune paysan tout rouge et tout confus du reproche.

Cette fois, Francine éclata de rire.

"Mon tuteur est châtelain! Réellement, ça devient de plus en plus romanesque!"

Puis, sérieuse, elle reprit:

"Mon ami, je vous en prie, courez, rattrapez cette voiture! Criez, appelez M. Firmin. Il ne nous a pas vus. S'il savait que, derrière lui, déjà lasse, j'achève ma route à pied, il en serait désolé. Eh bien, allez... allez!... Remuez-vous un peu!"



Ainsi houspillé, le jeune garçon, secouant son ahurissement, se mit à courir et à appeler :

“Ohé! là-bas... m'sieur Firmin... arrêtez... Y a une demoiselle qu'a quelque chose à vous dire... Elle s'en va au château...”

Firmin tourna la tête. A ce moment Francine se souvint à propos de la dernière recommandation de M. Judel. Elle tira le gros foulard violet de sa poche, le déploya et l'agita à tour de bras.

Ce fut décisif.

A ce signal, les explications du jeune paysan devenant superflues, Firmin tourna la voiture et revint au grand trot s'arrêter devant Francine.

La physionomie du vieux serviteur plut instantanément à Mlle d'Albiac. Assez contente, après cette escapade en plein bois et au moment où sa surprise devenait une inquiétude, de retrouver un guide sûr, elle répondit au salut du brave homme en vieille connaissance.

“Bonjour, monsieur Firmin. Ah! ce n'est pas sans mal que nous nous rejoignons. Je désespérais de la rencontre!”

—Que mademoiselle me pardonne!” balbutia le vieux serviteur, la casquette à la main et quelque peu troublé de se trouver à l'improviste devant cette fine et jolie demoiselle. “Je ne m'excuserai jamais assez. Selon la recommandation de M. Judel, j'étais parti avec la calèche, de façon à me trouver à la gare avant le passage du train. Mais je n'avais pas fait huit cents mètres dans l'avenue que le trait, dans un écart du cheval, a cassé. Il m'a fallu retourner aux Fresnayses et atteler la charrette anglaise. J'eus beau me dépêcher, je n'ai pu rattraper le temps perdu. Je pensais vous croiser en route, mais je n'ai rencontré

que des gens du pays. Personne ne vous avait aperçue. Concevez si je me faisais de la bile! A la gare, le chef, qui me connaît, a bien voulu me livrer vos bagages et j'ai appris de l'employé votre arrivée et votre départ, toute seule, sur la grande route! J'en ai été bien plus inquiet encore. Après avoir parcouru trois ou quatre des avenues conduisant au château, je me suis dit que vous aviez dû vous informer et trouver quelqu'un pour vous guider. Je suis donc revenu aux Fresnayses, décidé à repartir immédiatement à votre recherche si vous n'étiez pas encore arrivée. Je vous assure qu'à vous voir devant moi, saine et sauve, j'ai un fameux poids de moins sur la poitrine!”

Mlle d'Albiac se sentait réconfortée à cette bonne voix franche. Puis la certitude qu'elle n'habiterait pas une vieille maison de ténèbres, tassée contre d'autres maisons en quelque bas quartier de Saint-Joran, mais une demeure aérée, spacieuse, en pleine forêt, l'enchantait!

Elle était bien près de croire que le roman devenait un conte de fées.

Francine paya généreusement le jeune nigaud qui l'avait accompagnée. Elle sauta ensuite dans la voiture et, fatiguée, elle éprouva un véritable plaisir à être emportée, enlevée, sur une avenue au sol ferme, dans une course vertigineuse.

Le cheval, fougueux et vif, réclamait toute l'attention de Firmin. La jeune fille n'adressa pas la parole au cocher de peur de le distraire. Que de questions, cependant, elle aurait voulu faire!

Mlle d'Albiac constatait, à mesure que la voiture s'enfonçait dans le bois :

“Illimitées, ces futaies! Très éloigné, ce château! Nous ne vivons plus au temps des Belles-au-Bois-dormant



et des princes charmants. Aussi quel fiancé s'avisera jamais de me venir chercher aux profondeurs de ces forêts?"

Au débouché de l'avenue apparut enfin, dans l'immense éclaircie des pelouses et enserré dans les gracieuses sinuosités de la petite rivière, le château à belle et majestueuse façade de style Louis XVI.

Après un roulement plus sonore sur l'ancien pont de pierre qui enjambait cette rivière, la Frenette, la voiture après un large circuit, s'arrêta devant le grand perron.

Et Francine apprécia.

"Très chic, les Fresnayses ! Réellement très chic !"

Une jeune servante, à défaut de valet de pied, se précipita pour ouvrir la portière. Mlle d'Albiac, fort lestement, sauta à terre. Et aussitôt Firmin, sans descendre de son siège, conduisit la voiture aux communs, masqués par un grand massif d'arbres.

Francine en eut une déception. Firmin avait la mine d'un si brave homme qu'elle n'eût pas hésité à lui demander force détails sur le caractère et les façons de vivre de M. d'Harvey. Restait la jeune servante qui, extrêmement intimidée en présence d'une demoiselle si élégante, suivait silencieusement à travers le grand vestibule et le large escalier de pierre à rampe de fer forgé.

Au premier étage, par un vaste couloir, Mlle d'Albiac atteignit l'appartement qu'on lui avait préparé.

C'étaient deux grandes pièces aux meubles anciens, aux vieilles boiserie grises joliment sculptées, aux portes surmontées de gracieux trumeaux et aux fenêtres très hautes ouvrant sur des balcons où l'on jouissait d'une vue ravissante embrassant le parc, les eaux et la forêt.

"Voici de quoi me consoler de bien des chagrins, se dit Francine, ne pouvant détacher ses regards de cette perspective d'enchantement.

— Firmin a pensé que ces deux pièces plairaient à Mademoiselle, — balbutia la jeune servante. Un cabinet de toilette est là, tout à côté.

— Firmin ne s'est pas trompé."

La jeune soubrette, encore étonnée, se rassurait peu à peu aux façons avenantes de Mlle d'Albiac. Celle-ci, bien qu'habituee à faire sa toilette toute seule, accepta d'être aidée, espérant que, apprivoisée, la jeune camériste bavarderait et satisferait ses légitimes curiosités.

"Quel est votre nom ?

— Annette, pour vous servir, Mademoiselle.

— Eh bien, Annette, dites-moi, si M. Clari d'Harvey est au château ?

— Non, Mademoiselle. Il est retenu à Paris, pour affaires jusqu'à demain.

— Vous connaissez M. d'Harvey, Annette ?

— Non, Mademoiselle. Je ne l'ai jamais vu.

— Comment cela ?

— Je ne suis pas de Saint-Joran. Aussitôt prévenu de l'arrivée de Mademoiselle, M. Firmin chercha une femme de chambre, car il n'y en avait pas aux Fresnayses. Il télégraphia à mon bureau de placement. Je ne suis ici que depuis hier.

— Vous n'avez aucune idée du caractère de mon tuteur ?

— Aucune, Mademoiselle. Je n'ai pas osé questionner M. Firmin, ni sa femme qui est la cuisinière. C'eût été indiscret.

— Décidément, il y a sortilège, se répétait Francine tout en faisant sa toilette pour le dîner. Il est dit que je ne saurai rien de mon invisible tuteur avant de me trouver brusquement,



tremblante et bouleversée, en face de cet ogre redoutable. Pour un peu je croirais que Clari d'Harvey n'existe pas, n'a jamais existé, que c'est un mythe!"

Au demeurant, ce mystère amusait extraordinairement la jeune fille.

Elle se disait encore:

"Je n'aurais jamais cru que, dans un temps aussi prosaïque que le nôtre, il pourrait m'arriver une aventure aussi singulière que celle-ci! Au milieu de ces bois, en cette belle et somptueuse demeure, je puis me croire à cinq cents lieues de Paris, je puis même me figurer que je vis il y a cent cinquante ans! Et c'est une impression tout à fait savoureuse!"

Prête à descendre dans la salle à manger, elle demanda:

"A part M. d'Harvey, qui habite le château?"

—Personne... Si j'en excepte les domestiques.

—Etes-vous nombreux?

—Il n'y a que Firmin, sa femme Françoise, un jeune valet et moi.

—Mais les fermiers?...

—Ils vivent dans leurs fermes et les gardes dans leurs maisonnettes. Quatre personnes en ce grand château... ce n'est pas trop rassurant, surtout la nuit! Heureusement que Mademoiselle nous est venue et que Monsieur rentre demain.

—Ainsi, jusqu'à l'arrivée de mon tuteur, je suis seule maîtresse en ce domaine! observa Francine. Quel rêve! C'est à souhaiter que M. Clari d'Harvey ne reparaisse jamais!

—Mademoiselle doit avoir faim, dit Annette lorsqu'elle eut achevé de débarrasser sac, malles, panier, et de tout ranger dans les deux pièces. Il sera bientôt l'heure du dîner... Dois-je dire à Françoise de servir?

—Volontiers... J'avoue que la marche et le grand air m'ont mise en appétit."

Peu après, Francine descendit, gagna la salle à manger où son couvert se trouvait mis tout seul sur la grande table de chêne.

La pièce était immense, carrelée de noir et de blanc, tapissée de verdure où se détachaient, en trophées de chasse, des armes anciennes autour de têtes de loups, cerfs, sangliers, chevreuils, aigles, vautours, chouettes, toutes bêtes tuées jadis ou récemment dans la forêt.

Francine, avide de renseignements, avait espéré que Firmin remplirait au dîner son office de maître d'hôtel et qu'elle pourrait le questionner. Mais ce fut Annette qui prit le service et, sur la remarque de Mlle d'Albiac, la jeune servante répondit:

"Firmin serait venu si je ne lui avais assuré que la présence d'une femme serait plus agréable à Mademoiselle. Après réflexion, il s'est dit qu'effectivement, Monsieur absent, Mademoiselle serait probablement plus à l'aise avec moi. Mais si Mademoiselle préfère..."

Francine ne voulut pas chagriner cette bonne fille. Elle lui assura que tout était pour le mieux.

"D'ailleurs, reprit Annette, Firmin a bien à faire. Cocher, maître d'hôtel, intendant et gérant de tout le domaine, il n'arrête pas. C'est bien le moins qu'on le décharge un peu de tant de besogne. Puis, je l'avoue à Mademoiselle, je m'ennuyais tellement que j'ai saisi l'occasion de me distraire un peu. La présence de Mademoiselle est un plaisir pour nous. Il semble que tout renaisse, que tout s'anime et se réveille.



—M. Clari d'Harvey ne demeure-t-il pas volontiers en cette belle résidence?

—Firmin prétend que Monsieur s'y déplaît, s'y ennuie et qu'il y reste le moins possible. On ne sait quelles affaires le retiennent à Paris. Il est toujours absent. Cela désole Firmin qui, né dans cette propriété, craint beaucoup de la voir abandonnée. On dit tout bas que M. Clari d'Harvey cherche à vendre les Fresnayses d'un bloc, à n'importe quel marchand de biens, sans souci de voir ensuite ce trafiquant morceler parc, fermes et forêts dans le but de réaliser un plus gros bénéfice. Les gens d'ici en sont inquiets et s'en désolent.

—Quel dommage, en effet! soupira Francine attristée. M. d'Harvey n'est-il pas assez riche pour suffire au train d'une telle maison?

—Je ne sais pas au juste, Mademoiselle. On dit pourtant que Monsieur a une belle fortune. D'ailleurs, si j'en crois François, la forêt est d'un très grand rapport. De plus, il y a cinq fermes, toutes louées. Le revenu de ces fermes suffirait amplement à l'entretien de la demeure et même à faire vivre deux ou trois familles sur un bon pied. Le malheur est que M. d'Harvey n'aime pas la campagne. Ses amis de Paris lui conseillent de vendre afin de le lancer, avec eux, dans une grande entreprise...

—Quelque expérience scientifique, probablement.

—Cela se peut.

Mlle d'Albiac, à cet endroit de l'entretien, ne put s'empêcher de constater malicieusement:

—Pour une nouvelle venue, si pénétrée de la crainte d'être indiscrete, vous savez déjà pas mal de choses, Annette!

La nuit venue et repas achevé, Francine voulut visiter le château. Annette prit un flambeau sur la table et suivit sa jeune maîtresse à travers les immenses pièces du rez-de-chaussée. Elles s'égarèrent dans les couloirs. Une porte, en se fermant, éteignit les bougies et la jeune servante poussa des cris affreux tandis que Mlle d'Albiac, riant d'abord de cette frayeur, puis peu à peu effrayée à son tour, tâtonnait nerveusement les murs humides pour trouver une issue.

Françoise, attirée par le bruit, accourut, rassura Francine, se moqua d'Annette, et, heureuse du prétexte, se targua du service rendu pour reconduire la demoiselle à son appartement.

—Qu'est devenu votre mari, madame Françoise? demanda la jeune fille une fois dans sa chambre et se laissant tomber dans une bergère.

—Excusez son absence au dîner, Mademoiselle; mais Monsieur revient demain: il faut que tout soit en ordre, et cette grande maison est encombrée de meubles. On n'a pas le temps de flâner. Pour ma part, je n'en peux plus. Mais le pis, c'est que nous ne savons pas s'il ne nous faudra pas quitter ces belles Fresnayses du jour au lendemain. M. d'Harvey, à son retour de Paris, va peut-être nous annoncer la mise en vente...

—Et cela vous chagrine?

—A notre âge, mademoiselle, recommencer une autre vie, c'est dur.

—Je crains de n'avoir jamais aucune sorte d'influence sur votre maître; sans quoi j'intercédera...

—Oh! si mademoiselle pouvait!... Et Mademoiselle pourra! Elle paraît si bonne et elle est si jolie!...

—Je ne suppose pas M. d'Harvey sensible à ces qualités-là.



—On ne connaît guère Monsieur : on le voit si peu! Mais tout de même il nous semble que Mademoiselle, nous tirant de notre solitude et de notre abandon, nous apporte la joie et la sécurité.”

Francine fut touchée. Elle n'avait pas l'oreille habituée aux paroles affectueuses.

“Vendre une si belle résidence, renvoyer tant de braves gens, défaire tant de bonheurs paisibles... Oh! que ce serait mal! Je me ferai votre avocat, Françoise, et, si j'ai le bonheur de plaire à M. d'Harvey, j'en userai pour plaider votre cause de tout mon cœur. Car moi aussi, déjà, j'adore ce beau vieux château, j'adore ces bois profonds et cette rivière paisible...”

—Si mademoiselle consent à parler pour nous, j'ai bon espoir: on serait persuadé rien qu'à la regarder!

—Ce n'était pas trop l'avis de M. Judel. Ma seule vue l'agaçait prodigieusement. Je crains bien que M. d'Harvey n'ait pour moi les yeux de ce bon doyen. Ils ont tant de ressemblance!

—Je ne peux pas dire... Je n'ai jamais vu M. Judel!”

Et comme la brave femme dissimulait un bâillement, pleine de pitié pour cette fatigue, Francine lui commanda d'aller dormir.

Seule, lassée de tant d'incidents imprévus et troublants, la jeune fille elle-même ne pensa plus qu'au repos.

## V

Les contrevents ouverts par Annette, Mlle d'Albiac eut un joyeux réveil de plein soleil. Vivement habillée, elle ouvrit sa fenêtre, et la brise matinale pénétra dans la grande chambre en bouffées de gazouillements et de senteurs. Francine ne pouvait se lasser

d'admirer ces arbres géants versant leurs belles nappes d'ombres sur les pelouses, sur les eaux de la Frenette qui serpentait dans l'herbe drue et profonde en large ruban d'azur.

Après le petit déjeuner dans la salle à manger, Annette proposa :

“Mademoiselle désire-t-elle aller au salon, lire les journaux?”

—Je réserve la lecture pour les journées de pluie. Mais, par ce beau temps, je vais faire un grand voyage d'exploration dans le parc.

—Monsieur arrivera probablement pour déjeuner. Peut-être ramènera-t-il un ou deux amis, car il craint la solitude et s'ennuie beaucoup ici.

—Firmin ira-t-il au-devant de M. d'Harvey? Peut-être serait-il plus aimable que j'allasse aussi jusqu'à la gare?

—Firmin n'attellera pas. Monsieur, n'étant pas sûr de pouvoir prendre le train, a télégraphié qu'on ne l'attende ni à la gare ni pour le déjeuner.

—Oh! je serai de retour pour déjeuner. La politesse l'exige.”

Mlle d'Albiac sortit de la salle, mit un grand chapeau de paille et pria Annette d'aller lui chercher son ombrelle dans sa chambre. En attendant, elle entra au salon. Elle avait mal vu, la veille, à la lumière, les peintures, les meubles, les bibelots qui faisaient de cette pièce un vrai musée et prouvaient le culte du tuteur pour le passé. Francine examina tout avec recueillement et, au-dessus du canapé, elle reconnut, d'après la photographie exposée par Judel, le portrait du maître de céans: nez épaté, oeil dur et mine autoritaire.

“Aucun doute. C'est bien mon même vieux bonhomme à l'air grognon, constata Francine désagréablement



impressionnée. Il n'a pas l'air d'humeur amène, le seigneur châtelain, et cela ne va pas aller tout seul, nous deux, je prévois ça!"

Elle tourna prestement les talons au vilain vieux monsieur si renfrogné, pour aller à la grande porte vitrée qui s'ouvrait sur le perron. Au passage, elle frôla un petit guéridon de bois des files encombré de paperasses et elle fit tomber une pile de journaux et de lettres entassés là.

La jeune fille se baissa pour les ramasser et les remettre sur la table. Elle remarqua, sans y prêter d'abord grande attention, que les lettres n'étaient pas ouvertes et que les journaux, encore sous bande, dataient de huit ou dix jours.

"M. d'Harvey aura donné l'ordre de garder son courrier aux Fresnays jusqu'à son retour, pensa-t-elle. Pour un homme maniaque et soucieux de ses affaires, quelle drôle d'idée de ne pas faire suivre ses lettres! Peut-être ne croyait-il pas être absent si longtemps. Peut-être même, en ses voyages, n'a-t-il pas de domicile fixe. Mais cette apparente négligence, étant donné ce que je sais de son caractère, m'apparaît bien étrange!"

Elle reposait les lettres sur la table quand la suscription d'une des enveloppes attira son attention. Elle connaissait cette écriture-là: c'était celle du doyen!

"Une lettre de mon ancien tuteur à mon nouveau tuteur, murmura-t-elle; voici qui devient de plus en plus bizarre! M. Judel, depuis la décision du conseil de famille, n'a pas, que je sache, récrit à son vieil ami. Mon Dieu! Si c'était la fameuse lettre où M. Judel propose la tutelle?"

Effarée, d'un mouvement instinctif, Francine reprit l'enveloppe, examina

de près le timbre de la poste. Il était de Paris, le 21 juillet, troisième levée. Déjà cinq jours de cela! Il n'y avait plus à douter: ce devait être la lettre où le doyen annonçait à son vieux camarade qu'on le nommait tuteur. Et cette lettre, toujours cachetée, attendait là!

La pupille était arrivée avant l'avertissement de la tutelle!

Francine, à cette idée, laissa retomber l'enveloppe sur la table.

"Ainsi, s'exclama-t-elle, me voici installée dans la demeure d'un homme qui ne sait pas que je dois venir chez lui, qui peut-être n'a jamais entendu prononcer mon nom et qui, sans doute, ignore que j'existe! Quelle situation, mon Dieu, quelle situation!"

Et Francine demeurait perplexe:

"Quoique je sois ici de droit, malgré moi, presque de force, n'ai-je pas l'air d'une véritable intruse en cette maison? Qui sait, en dépit des affirmations plus ou moins rassurantes du doyen, comment M. Clari d'Harvey va prendre la chose? Qui sait enfin si Judel ne m'a pas certifié la bonne volonté de son ami à seule fin de vaincre mes scrupules et simplement pour se débarrasser plus vite et plus complètement de moi? Avec quel sans-gêne et quelle désinvolture opèrent ces tuteurs! On n'a pas idée de cela! Que M. d'Harvey refuse de me recevoir, où irai-je? Que deviendrai-je? L'un se démet, l'autre se désiste et, de deux tuteurs, il ne m'en reste plus un seul... Si seulement cela s'achevait en émancipation!"

Francine demeura consternée. A la réflexion, elle reprit courage. En admettant que cette lettre du doyen fût vraiment la lettre annonçant officiellement la décision du conseil de fa-



mille, M. Clari d'Harvey avait dû être prévenu par Firmin.

“En tout cas, se dit-elle, cherchant à se rassurer, il est impossible qu'un galant homme, même s'il ramène quelques amis, me refuse l'hospitalité jusqu'à nouvelle destination. Me renvoyer serait de la dernière brutalité! Mais, tout de même, quelle gêne et quel ennui pour moi qu'une telle incertitude!”

Une ombre parut sur le perron. Annette apportait l'ombrelle demandée.

Mlle d'Albiac leva la tête. Un regard sur les pelouses coupées d'ombre et de soleil, puis sur les mystérieuses profondeurs des avenues, adoucit sa préoccupation.

“Il sera bien temps de me tourmenter devant mon vieux tuteur rébarbatif, pensa-t-elle. Qui sait si, comme Judel, il ne va pas s'en prendre à moi, toute innocente que je suis! Pour affronter sa colère et ses reproches, ou, — ce que je puis espérer de mieux, — sa simple mauvaise humeur, il me faudra un courage et une présence d'esprit que je n'aurai plus au moment voulu si je demeure ici à déplorer mes malheurs. Mieux vaut jouir de ce ciel radieux.”

Francine gagna le perron et prit l'ombrelle que lui tendait la jeune servante.

“Annette, dit-elle, savez-vous si M. d'Harvey a donné l'ordre de garder ses lettres ici?”

—Oui, Mademoiselle. Monsieur défend qu'on lui adresse quoi que ce soit poste restante, et, comme Firmin ne sait pas son adresse à Paris, le courrier attend ici.

—Savez-vous enfin si Firmin a prévenu M. d'Harvey de mon arrivée?

—Comment Firmin aurait-il prévenu M. d'Harvey, puisqu'il ignore l'adresse de son maître? Lorsque Fir-

min reçut la lettre de M. Judel annonçant votre venue, lui et sa femme se doutèrent bien que l'ancien tuteur avait dû se mettre d'accord avec le nouveau.

—Merci, Annette. C'est tout ce que je désirais savoir.”

Et, soucieuse, la jeune fille descendit les marches du perron, s'enfonça dans le parc en soupirant:

“Cela y est! M. d'Harvey ne sait rien! Tout ce que j'ai prévu de fâcheux se réalise! Ah! je me souviendrai de la prévoyance de M. Judel. Elle est fameuse, sa prévoyance!”

L'obsession céda au beau spectacle qui s'offrait aux yeux de Francine. Cette promenade dans le parc, aux confins de la forêt, était un enchantement. Mlle d'Albiac respirait avec délices l'âcre fraîcheur des sous-bois, l'arome amer et sain des chênes. A travers les fougères, les genêts, les bruyères, les houx, elle s'enfonçait avec ivresse sous les ombelles touffues des arbres immenses, retrouvant ici la Frenette, attardée, étalée en large étang dormeur, là quelque ravin abrupt où saillaient d'énormes roches, ailleurs de lumineuses clairières.

“Quel superbe domaine! se répétait Francine. Et qu'il est cruel le hasard qui m'ouvre aujourd'hui ce paradis pour me le fermer demain! Quelle vie délicieuse on vivrait aux Fresnayses!”

La jeune fille s'arrêta et se reposa dans la maison d'un des gardes, ensuite à la ferme la plus proche du château.

Françoise avait annoncé l'arrivée d'une demoiselle de Paris, parente de M. d'Harvey.

Les bonnes gens, enhardis par la mine affable de Francine, profitèrent de sa visite pour lui confier leur peine.

“Le maître n'aimait pas les Fresnayses. Il ne s'y intéressait même pas.



Il ne faisait visite ni aux gardes ni aux fermiers. Il ne laissait entrer aucun d'eux au château. D'ailleurs il n'y résidait autant dire jamais. On ne le connaissait même pas de vue. Les ordres arrivaient par l'intermédiaire de Firmin, un brave homme, certes, mais tout de même on eût souhaité voir le maître, lui parler.

—Il trouve probablement que ce n'est pas la peine de se serrer la main entre gens qui vont se séparer, grommela le vieux fermier. Il est fier... ou peut-être un peu honteux de nous abandonner. Tout ça, c'est des suppositions; mais faut bien supposer puisqu'on ne sait rien de précis! Une seule chose paraît certaine: c'est qu'il faut vendre, faire argent des champs, des prés, des bois, même des étangs! Comme s'il avait besoin d'argent! Les Fresnays ne sont grevées d'aucune hypothèque. Rien qu'avec le revenu du domaine, s'il daignait seulement s'en occuper, le maître aurait de quoi vivre en vrai roi!

—Oh! c'est bien mon avis'', approuvait Mlle d'Albiac.

Alors, la fermière et ses filles, reprises du même espoir que Françoise et Firmin, insistaient:

—Vous avez l'air si bon, si doux, mam'zelle! Vous allez voir m'sieur d'Harvey. Parlez-lui. Intercédez pour nous. Répétez-lui nos plaintes respectueuses; tâchez de le convaincre. Nous nous sentons tellement attachés à ses terres! Nous y sommes nés et nous y avons nos morts. Quitter la ferme, ça nous déchire le coeur. Dites-lui tout ça. A une si gracieuse et si jolie demoiselle, il n'osera rien refuser!"

Emue, entraînée par l'élan de son coeur, pénétrée de leur tristesse, Francine leur promettait de persuader M. d'Harvey, ou faute de mieux, de chercher à l'attendrir,—cela sans ré-

fléchir à la façon dont elle s'y prendrait. N'avait-elle pas à plaider sa propre cause? Mais le cas de ces bonnes gens n'était-il pas plus pressant et plus intéressant que le sien?

Elle reprit le chemin du château, consciente de sa haute mission. Pour quelques mots écoutés avec complaisance, en quelques réponses encourageantes, elle se trouvait gagnée à la cause des serviteurs, des gardes, des fermiers, et moralement engagée à prendre le parti de tous ces braves tenanciers contre un maître despote, avare ou tout au moins indifférent. Quelle tâche elle avait assumée, elle qui ne savait même pas comment l'accueillerait le vieil ogre!

Songeuse, Francine ralentit le pas. S'étant beaucoup attardée, elle n'avait aucune idée exacte de l'heure. Il se pouvait que M. d'Harvey fût arrivé.

En dépit de son assurance habituelle, l'idée de sa première entrevue avec ce vieillard redoutable lui faisait battre le coeur. Elle avait tant de choses à lui demander pour elle et pour les autres! Tant de sorts, le sien propre, ceux de Firmin, de Françoise et d'Annette, ceux de tous les gardes et de tous les fermiers, dépendaient du seul caprice de l'omnipotent châtelain!

—C'est féodal, absolument féodal!" répétait Francine, ne trouvant pas d'autres mots pour peindre ses craintes et même ses indignations.

Cependant, puisque le châtelain était le plus fort, puisque son despotisme avait l'appui des lois, le plus sage n'était-il pas de se soumettre... quitte à se révolter si la soumission ne le rendait pas clément?

Prudente par nécessité, Mlle d'Albiac traversa la grande allée sablée, atteignit le perron où, la veille, la charrette anglaise s'était arrêtée.



Elle ne vit aucune trace de roues sur le sable ratissé.

“Bon, constata la jeune fille, aucune voiture n'est encore arrivée. Je suis de retour la première. Je pourrai me trouver sur le seuil pour faire ma révérence au vieux tyran et à ses amis, s'il en amène! Puisse son front sévère se déridier à mon souhait de bienvenue !”

## VI

Mlle d'Albiac, le vestibule franchi, ouvrit délibérément la porte du salon et entra à sa façon habituelle, qui était étourdie et prompte.

Une toux légère l'avertit d'une présence.

Elle tressaillit, tourna la tête et fut surprise de voir un grand jeune homme blond, mince et très élégant, assis devant le petit guéridon de bois des fies.

“Quelque ami de M. d'Harvey!” devina Francine.

Le jeune homme s'était levé. Dissimulant une surprise furtive, il salua avec beaucoup d'égards.

Mlle d'Albiac n'osa l'examiner plus attentivement. Mais elle avait de bons yeux. Dès le premier regard, elle avait jugé l'invité de son tuteur:

“Joli garçon. Blond. De bons yeux au regard loyal. La physionomie un peu naïve mais sympathique. Une belle et fine moustache. Vingt-cinq à vingt-sept ans.”

D'autre part, l'invité du châtelain demeurait visiblement charmé par l'apparition lumineuse de cette svelte et fraîche jeune fille. Il profitait de l'obligation où était Francine de baisser les yeux pour ouvrir les siens — et largement.

Au premier signalement, Francine ajoutait mentalement ces réflexions:

“Ce grand garçon-là me plaît assez. Il n'a l'air ni sot, ni fat. Sa mine est assez fière en dépit d'un petit reste de candeur. Pour peu qu'il demeure quelques jours aux Fresnays et que M. d'Harvey se montre grincheux à mon égard, qui sait si je ne trouverai pas en lui secours... ou distraction!”

Le nouveau venu enveloppait toujours Francine d'un regard admiratif et semblait faire, de son côté, des observations fort agréables.

Sachant qu'une jeune fille bien élevée ne doit pas la première, — Mme Formiquet ne transigeait pas sur ce point, — adresser la parole à un jeune homme qui ne lui a pas été présenté, Francine prit un livre sur la table, s'assit dans un fauteuil, se mit à feuilleter pour se donner contenance. Elle semblait moins embarrassée d'être là que l'invité de son tuteur. Celui-ci ressentait plus d'étonnement qu'elle-même. Si bizarre que lui parut ce tête-à-tête inattendu, il jugea le silence absurde. Passant par-dessus les convenances, sans attendre qu'un tiers autorisé les nommât l'un à l'autre, il adressa la parole à Mlle d'Albiac:

“Vous venez de vous promener dans le parc, Mademoiselle?”

Francine n'affecta aucune pruderie. Relevant ses grands yeux noirs vers le jeune homme, l'éblouissant de son regard, elle répondit de sa voix claire et franche:

“Oui, Monsieur, j'ai fait un grand tour dans le parc et je reviens ravie de mon excursion.

—Fatiguée et voyant le château si près, vous n'avez pas hésité à venir vous y reposer?”

La jeune fille, à son tour, le regarda avec surprise.

Il ajouta vivement, du ton le plus aimable:



—“Oh! vous avez très bien fait d'entrer ici! Je suis enchanté de la rencontre! Reposez-vous aussi longtemps que vous voudrez. Ma présence ne vous est pas importune, j'espère?”

Francoine crut s'expliquer la mine intriguée et les paroles singulières du jeune homme : Puisque M. d'Harvey ignorait encore l'existence de Mlle d'Albiac, comment son jeune ami pouvait-il supposer que cette jolie personne était la pupille du châtelain?

Elle sourit, découvrant ses jolies dents blanches entre ses fines lèvres roses.

—“Vous ne me gênez aucunement, monsieur, répliqua-t-elle un peu moqueuse. Merci de votre permission ; vous voyez que j'en profite... et j'en profiterai probablement plus longtemps que vous ne le supposez! N'arrivez-vous pas de la gare?”

—Oui, Mademoiselle, à l'instant.

—Je n'ai cependant vu passer aucune voiture.

—Je suis venu à pied, coupant au plus court par les herbages et les bois. J'avais besoin de me dégourdir un peu les jambes au saut du train.

—Oui, je comprends cela! J'ai fait de même.

—Vous habitez ce pays depuis longtemps, Mademoiselle?

—Non, Monsieur. Depuis peu... depuis hier!

—Ah! C'est donc cela que je ne vous connaissais pas.”

Malicieuse, elle reprit:

—“Parions que vous n'avez encore parlé ni à Firmin, ni à Françoise, ni à Annette?”

—En effet, Mademoiselle. Je suis entré au salon peu de temps avant vous et sans rencontrer personne.

—Alors ma présence a dû vous surprendre?

—Elle me charme, mademoiselle, fit-il banalement mais aimablement, elle me charme avant tout. Cependant j'avoue...

—Votre curiosité sera bientôt satisfaite et le mystère s'éclaircira dès que mon tuteur paraîtra.

—Ah! vous attendez votre tuteur?

—Oui, monsieur. Il nous présentera l'un à l'autre.

—J'allais me présenter moi-même.

—Non, attendez! fit vivement Francoine. Il faut lui laisser le soin de cette formalité. Je le crois susceptible et ne voudrais pas le froisser. A ce propos, Monsieur, je ne serais pas fâchée de savoir si mon tuteur est de bonne humeur en ce moment. J'ai tout lieu de penser, d'après certaines confidences d'un ami pourtant fort indulgent pour lui, qu'il est parfois sévère et jaloux de son autorité. Si vous pouvez me rassurer un peu, je vous en serais infiniment reconnaissante. J'ai tellement peur de ce vieux monsieur puissant et redoutable. Croyez-vous que je serai malheureuse près de lui? J'en frissonne d'avance... Je le connais si peu!

—Il est impossible que, même vieux, autoritaire et redoutable, aucun homme puisse jamais se montrer méchant avec une personne aussi charmante que vous, Mademoiselle ! Ce serait indigne. Il faudrait être aveugle ou sourd. Je crois pouvoir vous assurer cela ; mais, pour vous rassurer sur le reste, il faudrait que je connusse monsieur votre tuteur... et certainement je le connais encore bien moins que vous!

—Vous imaginez ne pas le connaître parce que vous n'êtes pas au courant de mon aventure; mais, lorsque vous serez au fait de ce qui m'est arrivé, vous me donnerez, et sans vous faire



prier, j'en suis certaine, tous les détails que je désire avoir.

—Se peut-il vraiment que je connaisse votre tuteur?"

Francine eut un joli rire amusé:

—Certainement, puisque vous êtes chez lui!

—Vous m'intriguez extraordinairement, Mademoiselle! Je vous en prie instamment, avant que ne paraisse ce fameux tuteur attendu avec fièvre et terreur, veuillez me dire son nom?

—A une condition : c'est que s'il m'accueille mal, vous prendrez ma défense!

—Oh! cela, fit le jeune homme avec ferveur, je vous le promets, et de tout coeur."

Il lui tendit la main dans un geste spontané. Elle posa ses jolis doigts dans cette main, puis les retira.

"C'est juré."

Alors Francine, se tournant et désignant le grand portait au-dessus du canapé, déclara:

"Mon tuteur, le voici, monsieur!

—Clari d'Harvey!

—Lui-même, le savant naturaliste! Vous voyez bien que vous le connaissez!

—Si je le connais! Ah! certes, je le connais! Il m'a tiré plus d'une fois les oreilles aux leçons de latin et de grec, votre tuteur!

—Etait-il votre tuteur aussi?

—Oui, Mademoiselle; mon oncle et mon tuteur.

—Vous êtes le neveu de M. d'Harvey?

—Parfaitement, Mademoiselle.

—J'en suis heureuse, Monsieur, très heureuse!"

Et, d'élan spontané, ce fut à Francine de tendre sa petite main blanche au jeune homme.

"Et moi enchanté, Mademoiselle", répliqua-t-il en serrant les doigts

fluets avec plus d'effusion encore.

Dans la minute de silence qui suivit, le jeune homme parut chercher à s'expliquer une chose qu'il ne comprenait pas bien. Ne pouvant résoudre le problème, il demeura perplexe, le sourcil froncé, la mine si préoccupée que Francine se mit à rire:

—Qu'est-ce qui vous tourmente encore? N'est-ce pas limpide, maintenant?

—Pas trop. Mon oncle ne m'avait jamais parlé de cette tutelle-là?

—Mon premier tuteur fut, pendant nombre d'années, M. Judel, ami de M. d'Harvey. Vous avez au moins entendu parler de M. Judel?

—Mon oncle me tenait à l'écart de toutes relations. L'isolement complet, c'était un des principes de son extraordinaire système d'éducation. Et d'ailleurs, il avait si peu d'amis!

—Voici mon cas. M. Judel, appelé en Allemagne pour une série de congrès d'enseignement et se trouvant fort embarrassé d'une grande fille telle que moi, jugea pratique et commode de réunir un conseil de famille et, sans me consulter, sans consulter votre oncle, de repasser sa tutelle à M. d'Harvey.

—Encore une fois, mon oncle ne m'a jamais parlé de cela. Et, à réfléchir un peu, ce n'est pas trop étonnant. Dès que je fus majeur, poussé à bout par son égoïsme et sa dureté, je n'eus rien de plus pressé que de rompre avec lui. Je n'ai plus rien su de ses affaires.

—Comment viviez-vous?

—Tant mal que bien, comme j'ai pu. A Paris, je me suis fait quelques amis.

—Et aujourd'hui?

—Aujourd'hui, fit le jeune homme en souriant, j'ai tout oublié. Mon oncle s'est, finalement, conduit avec moi



beaucoup mieux que je n'osais l'espérer. Je serais bien ingrat de lui garder rancune.

—Vous avez bien fait de pardonner. Mais une raison, bien meilleure encore, pour que M. d'Harvey ne vous ait jamais parlé de cette tutelle, c'est qu'il l'ignorait.

—Était-il tuteur sans le savoir?

—Parfaitement.

—Quelle bonne plaisanterie ! Voyons, Mademoiselle, voyons, ne nous embrouillons pas. Comment cela put-il arriver?

—La lettre du conseil de famille lui annonçant sa nomination ne lui est pas parvenue.

—Jamais?

—C'est-à-dire pas encore... Elle lui parviendra!

—Elle lui parviendra? Quand? Où ça? fit le jeune homme, effaré cette fois.

—Mais ici... tout à l'heure.

—Ici? Tout à l'heure? répétait-il dans un ahurissement de plus en plus grand. Pardon, Mademoiselle, mais êtes-vous bien sûre de ne pas rêver, ou bien est-ce moi qui deviens visionnaire? Comment voulez-vous que cette lettre arrive jamais à mon oncle? Dites qu'elle a été perdue.

—Elle n'est pas du tout perdue, Monsieur!

—Une lettre datant de dix-huit mois!

—Je ne vous parle pas d'une lettre datant de dix-huit mois, mais d'une lettre d'il y a cinq jours.

—D'il y a cinq jours ! Comment voulez-vous, alors, que mon oncle la reçoive jamais?

—Pourquoi pas?"

Et, le neveu de M. d'Harvey restant muet de saisissement, la jeune fille se leva, alla vers la petite table de bois des îles et prit la lettre dont l'a-

dresse était de la main du doyen. Elle ajouta, narquoise:

"Et la preuve que votre oncle la recevra, c'est que, dès qu'il va paraître, je la lui remettrai."

Le jeune homme, à présent suffoqué, regardait Francine avec une stupeur croissante, comme il eût regardé une folle.

Lorsqu'il eut retrouvé le souffle, il répéta d'une voix encore étranglée par la surprise:

"Mon oncle?... Paraître? C'est impossible... et vous le savez bien... et tout le monde ici le sait, puisque..."

—Puisque quoi?

—Puisqu'il est mort!

—Comment, l'ami de M. Judel, le savant naturaliste, M. Clari d'Harvey est mort?

—Depuis dix-huit mois!"

Mlle d'Albiac, prise à son tour de stupeur, se laissa tomber sur le canapé. Lâchée, la lettre glissa par terre.

"Mort depuis dix-huit mois!"

—Et trois jours, fit le jeune homme. Dans un accès de remords à mon endroit, mon oncle m'a laissé tout ce qu'il possédait. Voilà pourquoi je lui ai pardonné, voilà pourquoi, malgré l'enfance pénible qu'il m'a faite, je lui garde quand même un bon souvenir.

—C'est inouï ! répétait Francine. M. Judel ignorait donc la mort de son ami?

—Très probablement. Mon oncle est mort à Dresde, d'un accident de tramway. Prévenu très tard, je ne pus arriver que trois jours après le décès. J'ai fait enterrer mon tuteur là-bas.

—Mais vous avez envoyé des faire-part? M. Judel a dû en recevoir un?

—Il se peut que M. Judel, ainsi que bien d'autres, n'ait rien reçu. Je vous l'ai dit, mon oncle avait peu de relations. Il n'écrivait à personne et



vivait très solitaire aux Fresnays. Il ne tenait aucun livre d'adresses. Je n'ai envoyé de lettres qu'aux amis sur lesquels Firmin et sa femme ont pu me fournir quelques indications. M. Judel ne fut pas de ceux-là.

—Cela s'explique ainsi. Mais avouez Monsieur, que mon aventure est vraiment extraordinaire. Elle pourrait servir de titre à quelque feuilleton sensationnel: "la Pupille du Mort!"

—Ce ne serait pas mal, approuva le jeune homme. Mais, cette lettre que vous avez prise sur la table et que vous vouliez remettre à mon pauvre oncle, est-elle arrivée par la poste?

—Oui. Elle a précédé ma venue de quelques jours. Tenez, la voici... Je l'ai laissée tomber par terre."

Le jeune homme se baissa, ramassa l'enveloppe et rompit le cachet. Francine eut un petit cri de protestation.

"Il n'y a aucune indiscretion de ma part, dit le jeune homme en souriant; non seulement parce que mon oncle est mort, mais parce qu'on peut supposer que la lettre m'est adressée. Mon père était le frère de votre tuteur posthume: je m'appelle donc d'Harvey. Et, de plus, mon oncle étant mon parrain et m'ayant donné son prénom, je m'appelle aussi Clari. Non averti par vous, j'aurais parfaitement pu croire que ce pli m'était adressé."

Il ouvrit la lettre et la parcourut.

"C'est bien cela, dit-il. On prévient Clari d'Harvey, dans les formes légales, que le conseil de famille l'a nommé tuteur de Mlle Francine d'Albiac. L'aventure est extrêmement plaisante.

—Cela vous paraît drôle, Monsieur Clari? Moi, j'estime cela fort ennuyeux. J'étais déjà bien en peine de ma vie, n'ayant jamais eu que des tuteurs indifférents et très égoïstes. Au

moins avais-je un tuteur... et voici que je n'en ai plus! Que vois-je faire?

—Je ne suis pas bien fort en droit, avoua le jeune homme, mais je crois qu'il sera facile de faire constater l'erreur. Votre conseil de famille en sera quitte pour se réunir de nouveau et renommer M. Judel.

—Dieu m'en préserve! s'écria la jeune fille avec un geste de crainte. Il serait désolant d'échapper à votre oncle pour retomber en Judel.

—Eh bien, on en désignera un autre.

—Tout cela demandera du temps,... et en attendant la décision du conseil...?

—Oui, c'est vrai, fit le jeune homme hésitant et ressaisi de préoccupations oubliées dans cette rencontre imprévue. En attendant la nouvelle décision de votre conseil de famille, je ne vois pas trop bien ce que vous pouvez faire..."

Puis, chassant momentanément tout souci, il proposa gaiement:

"Pour le moment, Mademoiselle, vous voudrez bien me faire l'honneur et le plaisir d'accepter mon bras, de prendre place à ma table et de partager mon déjeuner?"

## VII

Assis l'un en face de l'autre, Francine et Clari déjeunèrent de bel appétit. Le jeune châtelain ne se lassait pas d'admirer, toute lumineuse de joie et de beauté, cette charmante jeune fille aux yeux si clairs, au sourire si doux.

L'aventure lui paraissait charmante. Il y prenait plaisir.

Et le soleil, comme pour être de la fête, venait, par les grandes fenêtres ouvertes, jouer sur l'argenterie et les cristaux anciens.



Firmin se multipliait. Puis, vers le dessert, sur quelques paroles encourageantes de Clari, le vieux serviteur, toute déférence gardée, mit son mot dans la conversation. Constatant l'air enjoué et la bonne entente des deux jeunes gens, il se risqua à demander :

— "M. Judel avait bien prévenu Monsieur de sa nomination de tuteur, n'est-ce pas ?

— M. Judel ne m'a nullement prévenu, dit Clari. Ce n'est que tout à l'heure, en arrivant, que j'ai trouvé la lettre adressée à mon oncle. Le conseil de famille, ignorant la mort de votre pauvre maître, l'a nommé tuteur de Mlle Francine !

— Comment, ce n'est pas Monsieur lui-même qui est tuteur de Mademoiselle !

— Hé ! non, dit Francine enjouée. L'erreur est manifeste. M. Clari est un peu bien jeune pour ce rôle sérieux. Mon conseil de famille ne m'aurait pas donné un tuteur aussi inexpérimenté. Ce n'eût pas été convenable."

Clari répliqua familièrement, mais avec sa belle humeur naturelle :

— "Pardon, Mademoiselle, pardon ! Je suis jeune, il est vrai, mais je n'en ai pas moins, à l'occasion, la mine parfaitement sérieuse. Ne croirait-on pas, à vous entendre, que j'ai l'allure d'un potache en vacances ? Dans tous les cas, Mademoiselle, vous me devez le respect, sinon à titre du tuteur, du moins comme aîné. Quel âge avez-vous donc pour vous gouailler de ma tournure jeunette ?

— J'ai vingt ans, seigneur châtelain.

— Et moi j'en ai vingt-six. Six ans de plus, c'est énorme ! Je me semble un Burgrave auprès de vous, mon enfant, et j'ai droit à votre vénération.

— Oh ! ma vénération ! protesta Francine en riant, c'est trop demander. Je vous avertis que je n'ai pas la bosse du respect ! Je suis prêt à vous accorder un peu de déférence... et encore ! Avec mes vingt ans, je me crois plus sage et plus raisonnable que vous avec votre quart de siècle !

— Par exemple ! Vous ne me connaissez pas !

— Ainsi, répétait Firmin déçu et désolé, Monsieur n'est pas le tuteur de Mademoiselle ?

— Non, Firmin. Mon oncle étant mort, la décision s'annule d'elle-même, sans la moindre objection.

— C'est dommage !

— Hé ! non, pas trop dommage ! remarqua Francine. C'eût été, somme toute, fort embarrassant pour nous deux.

— Pas pour moi ! fit le jeune homme assez étourdiment.

— Vous dites cela par pure politesse, Monsieur d'Harvey, et je vous en sais gré, car M. Judel ne me fut pas prodigue d'égards. Cela me change fort agréablement. Mais, franchement, avouez que vous auriez été bien empêtré d'une grande pupille comme moi ?

— Oui, pris à l'improviste, ainsi que ce matin, avoua le jeune homme après une nouvelle hésitation et le front traversé d'un léger pli de souci, cela m'eût peut-être embarrassé. Mais, prévenu à l'avance, j'aurais orienté ma vie différemment et me serais voué de tout coeur à ma tâche. C'est beaucoup que d'avoir un intérêt, un but et même des devoirs dans l'existence ! Sans compter la joie et le plaisir de posséder en sa demeure une si jeune et si belle demoiselle ! Cela eût certainement mieux valu pour moi que l'aventureuse entreprise où je me suis engagé."



Il parut un instant songeur, absorbé, puis reprit :

—“J’ai peut-être manqué ma vocation. Qui sait si je n’étais pas tout simplement destiné à jouer les papas en robe de chambre et en pantoufles? J’aurais vraisemblablement fait un excellent tuteur! Etant tous deux jeunes, insouciant et joyeux, ayant relativement le même âge, nous aurions eu à peu près les mêmes goûts et nous aurions vécu l’un près de l’autre en bel accord.

—Je ne le crois pas, Monsieur Clari. Pour ma part, j’aurais été une détestable pupille, sans cesse en révolte contre votre autorité. Vous ne m’auriez inspiré aucune crainte salutaire.

—Vous vous figurez cela parce que vous me voyez rieur, aimable et bon garçon. Au demeurant, je ne suis pas si commode que cela! J’aurais parfaitement su me faire obéir, oui, oui, parfaitement ! Oh ! vous avez beau rire...

—Alors, soupira Firmin hanté par son idée fixe, Mademoiselle quittera les Fresnays pour retourner chez M. Judel?

—Je quitterai certainement les Fresnays, dit Francine; mais j’espère que ce ne sera pas pour retourner chez ce tuteur morose. Mon rêve est d’obtenir mon émancipation.

—Et monsieur, lui, retournera à Paris! reprit Firmin en soupir profond.

—Oui, dans quelques jours... J’attends un ami, fit Clari légèrement embarrasé, un ami qui doit venir me rejoindre ici... Je ferai l’estimation du domaine... et nous repartirons.

—Et nous resterons au château, tout seuls, sans maître... jusqu’à ce qu’on vende! ajouta le vieux valet tristement. J’espérais mieux de la venue de Mademoiselle...”

Il y eut un silence pensif. Puis Clari, frappé d’une réflexion subite, s’écria :

—“Au fait, Firmin, comment n’avez-vous pas appris à Mlle d’Albiac que mon oncle était mort et que j’avais hérité de ses biens?

—Comment pouvais-je penser que Mademoiselle l’ignorait?

—Et comment aurai-je imaginé, moi, intervint Francine, que M. d’Harvey avait un neveu et que ce neveu s’appelait aussi Clari d’Harvey?

—C’est vrai, mais c’est drôle, avouez que c’est joliment drôle!

Puis le jeune homme, après une brève méditation, décida :

—“Nous allons sans plus tarder aller voir le notaire, à Saint-Joran. Me Garoux fera constater la nullité de l’acte. Il avisera M. Judel et le conseil de famille, afin que Mlle Francine sorte le plus tôt possible de cette situation anormale.

—Certes, Me Garoux saura bien ce qu’il y aura à faire, dit le vieux serviteur : mais il ne le dira pas volontiers. Il est bourru et d’ailleurs assez mal intentionné pour Monsieur.

—Cela n’a pas d’importance. Il ne s’agit pas de moi, qui ne suis pour rien en tout ceci, mais de Mlle d’Albiac et de mon oncle. Me Garoux ne refusera pas de s’occuper activement d’une affaire concernant mon oncle.

—Oh! non, cela... Il aimait bien défunt Monsieur et tous deux s’entendaient à merveille. Mais mon maître lui a conté ses griefs contre vous, Monsieur Clari, et c’est pourquoi le notaire est mal disposé.

—Oui, je sais. Mon oncle lui a persuadé que j’étais un prodigue, un mauvais sujet... et Me Garoux, homme rude mais probe et franc, en garde quelque prévention contre moi— sans compter que l’idée que je veux vendre



les Fresnayses lui apparaissent comme la ruine et aussi comme la pire ingratitude envers mon parent... Cela, j'imagine, ne l'empêchera pas de nous bien conseiller.

—Pourquoi vendez-vous les Fresnayses? demanda Francine, se rappelant soudain, à l'allusion de Clari, les doléances des gardes et des fermiers.

—Que voulez-vous que je fasse tout seul en cette immense demeure? J'y suis triste et je m'y ennuie."

Francine pensa qu'il y avait un moyen de ne pas être seul et de ne pas s'ennuyer dans le château, mais elle ne le dit pas.

Le déjeuner achevé, Clari se tourna vers la jeune fille et lui demanda d'un ton déjà plus indolent:

"Désirez-vous aller chez le notaire maintenant... ou plus tard?

—Oh! tout de suite, dit-elle. Je monte changer de robe et je suis à vous.

—Dans combien de temps?

—Un quart d'heure.

—Firmin, voudrez-vous faire atteler le poney au tonneau? Je vais achever de dépouiller mon courrier. Je vous attends dans le salon, Mademoiselle."

Un petit quart d'heure après, Francine et le jeune châtelain, assis côte à côte dans la voiture basse, traversaient le parc au petit trot du poney tout paré de pompons et de grelots.

La causerie fut enjouée. Clari éprouvait une sorte de griserie légère à sentir si près de lui cette élégante et svelte personne dont le teint semblait de la lumière. Chaque fois qu'il le pouvait sans que son regard embarrassât Francine, il admirait ce délicat visage, cette taille souple et svelte, ces cheveux nuancés de tous les ors des feuillages d'automne.

Un peu confuse du tour trop galant que prenait insensiblement la con-

versation, Francine, pour ramener l'esprit de son compagnon aux choses sérieuses, demanda:

"Avez-vous emporté, pour la soumettre à l'examen du notaire, la lettre du conseil de famille?

—Oui, je l'ai dans mon portefeuille, c'est notre seule pièce à conviction!"

Francine observa:

"J'aurais mieux fait de venir consulter M<sup>e</sup> Garoux toute seule. Cette tutelle, qui vise votre oncle, ne vous concerne en rien. C'est, selon votre expression, mon affaire et non la vôtre. Votre présence auprès de moi ne peut-elle prêter aux commérages?

—Bah! On ne vous connaît pas à Saint-Joran et on m'y connaît si peu! Mon devoir, d'ailleurs, est d'accompagner la pupille de mon oncle et de la présenter au notaire de la famille. Puis ne passez-vous pas sans regrets par-dessus les convenances, sachant que j'éprouve un vrai plaisir de cette promenade avec vous? Il est si triste d'être seul! Je n'ai jamais pu m'y faire. Votre visite est une chance dont je veux profiter jusqu'à la dernière minute. Déjà tout m'apparaît plus riant depuis que vous êtes là. Je ne reconnais plus mon domaine. Il me semble égayé, illuminé d'un grand coup de soleil et j'y crois vivre mon premier vrai printemps.

—C'est que, sans doute, vous vous avisez de regarder attentivement et pour la première fois votre magnifique demeure? Peut-être aussi, de coutume, n'y arrivez-vous qu'à la nuit pour en repartir avant le jour?

—Il y a du vrai dans vos reproches. Le parc est réellement superbe et le château n'a pas du tout l'aspect sombre et délabré que je lui prêtais..."

—Dans vos cauchemars! C'est une superbe propriété... et cependant vous voulez la vendre?



—Il le faut.”

Ici la ride soucieuse reparut au front de Clari. Il prit sa mine d'ennui et ce fut d'une voix mal assurée qu'il poursuivit :

—Il le faut... parce que j'ai promis... je me suis engagé... à donner de l'argent, beaucoup d'argent.

—Il vous en faudrait si peu pour vivre ici en véritable châtelain ! Le revenu de vos fermes y suffirait. Et, outre ces terres, votre oncle a dû vous laisser quelques rentes ?

—Pas très grosses. M. d'Harvey a beaucoup dépensé pour arrondir son domaine. Il avait, non seulement la passion de l'histoire naturelle, mais la passion de la terre. De mon côté, depuis cinq ou six ans, j'ai vécu sans compter, écornant le petit capital laissé par mes parents. A l'heure actuelle, en dehors de ce domaine et de ce qu'il rapporte, j'ai tout au plus trente mille francs de rentes.

—Avec le revenu des Fresnayes, cela vous en fait bien soixante mille. Ne pouvez-vous vivre ici l'été et à Paris l'hiver, avec ce revenu qui, pour un jeune homme seul, me semble énorme ?

—Cela me suffirait largement... mais je ne serai peut-être pas toujours seul... De plus, je n'ai aucunement l'intention de devenir gentilhomme-fermier.

—Serait-ce contraire à vos goûts ?

—Là n'est pas la question. J'ai pris, je vous l'ai dit, certains engagements en vue d'une entreprise où j'apporterai une commandite très supérieure à mon capital disponible. Je dois vendre les Fresnayes pour réaliser la somme.

—Je dirai comme Firmin : “ C'est dommage ! ” Ces terres sont de bon rapport. Surveillé, bien administré, le domaine produirait plus encore. En vendant hâtivement, à grosse perte,

vous ferez une très mauvaise affaire. Puis quel vandalisme qu'abattre ces ombrages séculaires, que livrer cette rivière aux scieries mécaniques, que morceler ce parc merveilleux, et détruire tant de magnificences ! Au point de vue social...

—Oh ! quel mot grave sur vos lèvres fines et légères !

—Moquez-vous ! Je n'en dirai pas moins sincèrement ce que je pense. Au point de vue social, c'est une mauvaise action. Il ne faut pas être riche seulement pour soi, il faut l'être pour les autres. Une grande fortune doit être bien conduite et bien employée. Puisque le sort vous fait châtelain, soyez et demeurez au moins “ un bon châtelain. ”

Elle s'arrêta, confuse d'en avoir tant dit et prise de la crainte d'avoir froissé son hôte. Il souriait avec indulgence,—si bien qu'elle jugea le moment très propice pour intervenir en faveur des gardes, des fermiers et des autres fidèles serviteurs. Elle plaida leur cause de tout l'élan de son cœur, dans toute l'admiration éprouvée pour les Fresnayes, dans toute la gratitude des heures de calme et de liberté qu'elle avait goûtées depuis la veille.

Lorsqu'elle se tut, rose d'émotion, elle constata que Clari lui-même était ému.

“ Je regrette cette magnifique demeure et toutes ces bonnes gens, soupira-t-il. Je sacrifie peut-être une existence de bonheur assuré et paisible à de hasardeux projets. Ce que vous me dites me donne à réfléchir et je crois que, si c'était à recommencer, je garderais les Fresnayes. Mais votre sage conseil m'arrive trop tard, et trop tard mes yeux s'ouvrent au charme et aux beautés de mon domaine. Je ne saurais définir à quelle sorte de sortilège ou de suggestion j'ai



cédé en prenant cette résolution de vendre... mais je l'ai prise!

—Vous êtes-vous engagé formellement, par écrit?

—Pas encore. L'entente n'est que verbale. Mais on a ma parole.

—Sont-ce d'intimes amis que vous commanditez?"

Il hésita de nouveau, puis répondit évasivement:

"Oui, ce sont des amis... ou plutôt... un ami. Mon argent lui permettra de monter une entreprise colossale et lui permettra aussi, je l'espère, de réaliser une immense fortune.

—Et vous?

—Je suis intéressé à cette réussite.

—Et si cela ne réussit pas?

—Oh! cela réussira..."

Puis il reprit, pensif:

"Je l'espère, du moins.

—Votre ami ne peut-il se contenter de votre capital disponible?

—Non. Il lui faut davantage.

—Ne peut-il au moins vous donner le temps de vendre le domaine à l'amiable, au lieu de vous obliger à traiter avec des trafiquants rapaces, qui vous voleront et sacageront ce site magnifique?

—Mon ami, à vrai dire, se montre impatient et pressé.

—Craint-il la concurrence? Est-il pauvre?

—Pas que je sache.

—Alors, votre ami, permettez-moi de vous le dire, est un singulier ami. Cette mise en demeure d'avoir à lui fournir des fonds tout de suite, coûte que coûte, est rien moins que délicate."

Clari ne répondait rien. Sa furtive rougeur trahit un peu de gêne et de confusion. Francine, rougissante à son tour, eut soudain conscience de son indiscretion. Elle s'excusa:

"Je vous demande pardon de m'occuper de choses qui ne me regardent pas. Mais vous avez si spontanément pris part à mes ennuis que j'ai voulu vous prouver, en toute loyauté de sympathie, que tout ce qui vous touche ne me laisse pas non plus indifférente. Je crains que mes bonnes intentions n'aient été maladroitement.

—Vous ne m'avez aucunement froissé, dit le jeune homme, et je vais répondre par une franchise entière à votre franchise. L'ami que je désire obliger n'est pas un ami,... mais une amie!

—Je comprends, dit Francine, le coeur serré tout à coup sans que, très fière, elle en voulût rien laisser paraître ni sur ses traits, ni dans sa voix. Vous allez vous marier? Peut-être êtes-vous fiancé?

—Je ne suis pas encore fiancé, fit-il après un petit effort et troublé par le regard plein de candeur de la jeune fille. Mais cela ne tardera pas. Voilà pourquoi j'ai à coeur la réalisation de ma promesse.

—Je comprends, fit Francine, faisant, elle aussi, un petit effort pour vaincre son émotion. Votre fiancée se lance-t-elle dans quelque entreprise?

—Oui, considérable.

—A sa place, ayant la chance inespérée d'épouser le châtelain des Fresnays, je n'entreprendrais rien autre que l'entretien de cette admirable résidence.

—Elle n'aime pas la campagne.

—C'est bizarre. Toutes les jeunes filles l'adorent.

—Elle n'est pas une jeune fille.

—Ah! fit Mlle d'Albiac étonnée. Elle est veuve?

—Mieux! Elle est divorcée.

—Ah!" fit de nouveau Francine, mais cette fois d'un ton plus froid, car



elle jugeait que ce n'était pas mieux, mais pis.

D'Harvey, à l'intonation nuancée, devina quelques-unes des préventions de Mlle d'Albiac. Il ajouta, comme s'il avait à se justifier :

“Cette amie est une artiste, cantatrice et tragédienne à la fois... Elle a une très belle voix. Je la connus et ne tardai pas à l'apprécier dans un petit cénacle de littérateurs et de musiciens où je fréquentai une fois majeur. Seul à Paris, sans relations, sans occupation, je trouvai là bon accueil. J'eus l'occasion d'en témoigner ma reconnaissance à mes nouveaux amis. Presque tous, étant assez bohèmes, manquaient d'argent. Je pus leur rendre service. Ce fut en ce milieu assez mêlé que j'ai connu Dinorah... Pourquoi riez-vous ?

—Je ris de ce nom-là ! Il n'est pas jeunet. Il date au moins du “Pardon de Ploërmel !”

—Peut-être, mais le talent de Dinorah Sarolt est très neuf et très original. Parmi tant d'artistes j'étais confus de ne contribuer en rien au succès de leur esthétique nouvelle. Plusieurs, touchés de mon scrupule et me voyant riche de par le testament de M. d'Harvey, me suggérèrent l'idée d'organiser une grande tournée artistique dont Dinorah Sarolt serait l'étoile.

—Et c'est là l'entreprise ?

—Précisément.

—Ce rôle d'impresario est dans vos goûts ?

—Je ne serai pas impresario. Je n'ai pas les qualités voulues.

—Auriez-vous écrit le livret ou composé la musique des oeuvres à représenter ?

—Oh ! non, fit-il modestement. Les oeuvres qu'on représentera sont dues

à de vrais littérateurs et à de vrais musiciens.

—Chantez-vous ?

—Encore moins.

—Serez-vous souffleur, enfin ?

—Pas même !

—Qu'allez-vous donc faire en tout cela ?

—Mais... je fournirai les fonds !”

Il regardait la jeune fille pour deviner ce qu'elle pensait.

Sérieuse, elle méditait.

Il demanda :

“Ne jugez-vous pas mon rôle un peu bien effacé ?

—Si vous aimez cette dame, si vous en êtes aimé, vous avez le meilleur et le plus beau rôle de toute la troupe !”

Ici, la jeune fille s'attendait, et cela lui paraissait classiquement indiqué, à ce que Clari protestât avec véhémence de son amour et s'emballât dans une description dithyrambique des attraits et des sentiments de la cantatrice.

Le jeune homme, au contraire, resta pensif, taciturne et tant soit peu mélancolique.

“Vous pourrez, au cours de cette tournée, noter des impressions curieuses et variées, écrire votre journal intime, fit Mlle d'Albiac, désireuse d'égayer son interlocuteur. Qui sait même si vous ne trouverez pas en route la matière de quelque roman sensationnel : “le Fiancé de l'Etoile”, par exemple, un titre presque aussi bon que “la Pupille du Mort ?”

—Je ne me sens aucune vocation littéraire.

—Eh bien, vous applaudirez votre fiancée. L'amour vous donnera des forces et vous serez un chef de clique exceptionnel !”

Clari sourit, mais faiblement. En saute brusque, d'un ton de déception



que la conversation ne justifiait en rien, il ajouta :

— On ne fait pas sa vie... On ne la refait même pas ! Sévèrement élevé par mon oncle, éloigné de tous camarades, privé de distractions, sermoné à la moindre dépense, je n'ai appris à connaître ni les hommes, ni la vie, ni même la valeur de l'argent. Dès que j'eus vingt et un ans, grisé de ma liberté nouvelle et de ma fortune toute faite, j'agis sans le moindre discernement. Et j'ai bien peur de n'avoir su choisir ni le milieu, ni la voie qui me convenaient...

— Pourquoi ces regrets ? dit Francine attristée des réflexions moroses du jeune homme. Je vous le répète : si vous êtes aimé, si vous aimez profondément, que pouvez-vous regretter ?

Cette fois encore, Clari garda le silence.

Mlle d'Albiac insista avec une douceur persuasive :

— Je suis sans expérience en ces questions, monsieur Clari, mais j'ai entendu dire que les fiançailles de mutuelle et vraie tendresse étaient toujours troublées d'appréhensions et d'inquiétudes. Aucune âme, réellement sentimentale, ne peut concevoir l'idée d'unir indissolublement sa vie à une autre vie sans en ressentir de l'émotion en même temps que des scrupules. Cela n'empêche pas ces fiançailles pensives d'être suivies, en mariage, de grands et longs bonheurs. Il ne faut donc ni vous étonner, ni vous effrayer de ce que vos joies de promis soient traversées de tristesses, puisque c'est là le tribut de tout sincère et profond amour.

— Merci, Mademoiselle ! murmura Clari profondément touché. Vous venez de prononcer les seules paroles

qui pouvaient me redonner confiance. Mais, si je m'étonne et m'effraie des appréhensions et des inquiétudes dont vous parlez, c'est qu'elles sont toutes nouvelles. Je n'en avais jamais ressenties avant cette heure-ci. A Paris, dans le brouhaha surexcité où se leurrent d'un semblant d'activité trépidante et futile les désœuvrés comme moi, je n'eus jamais le temps d'avoir d'autres idées, d'autres goûts, d'autres habitudes que celles de mon entourage. Je ne connais de l'existence que ce que mes amis m'en laissèrent entrevoir. Et voici que, pour avoir échappé un seul jour à cette coterie fiévreuse, voici que, pour être revenu dans une solitude si reposante, si saine, et surtout pour avoir causé quelques instants avec vous, je sens revivre en moi une foule de sentiments très doux que je croyais endormis. Je renais à mille sensations vives que j'estimais oubliées. C'est une résurrection ! Je respire mieux, j'éprouve une sorte de délivrance. Il semble que je me ressaisisse et me retrouve inopinément. Tout cela, je vous le dois. A vous regarder, à vous entendre, je vois plus clair dans ma vie. Et dire qu'on me conseille de me méfier des jeunes filles !

— Qui pouvait vous donner un si mauvais conseil ?

Clari hésitait à répondre.

Francine devina.

— Serait-ce votre fiancée ? Eh bien, elle a tort ! Si, comme je le souhaite, nous restons bons camarades, je tâcherai de vous prouver qu'elle se trompe, je vous le prouverai... à force d'amitié !

Clari était de plus en plus ému des paroles de Francine et cependant il ne trouvait rien à répondre. Peut-être songeait-il que les préventions de Di-



norah seraient durables et que l'intimité serait difficile entre deux caractères de femmes si différents?

—Ne désirez-vous pas que nous restions bons amis? demanda Mlle d'Albiac gentiment.

—Oh! si, de tout mon cœur", s'exclama-t-il enfin.

Et, lâchant les guides, il serra vivement les deux mains de la jeune fille.

"Nous approchons de Saint-Joran, remarqua-t-elle, et j'ai une grâce à vous demander avant de vous quitter. Soyez bons pour tous vos serviteurs, pour tous ces braves gens qui vous aiment sans vous connaître. Promettez-moi de ne sacrifier leurs intérêts, qui sont aussi les vôtres, qu'après mûre réflexion et pleine conscience de ne pouvoir agir autrement. Cette tournée artistique, — pardonnez-moi de revenir sur ce sujet, — si grand que puisse être le talent de votre amie, ne me semble pas présenter toute garantie de succès. Assurez-vous que le projet repose sur des bases sérieuses. Peut-être même vos amis vous relèveront-ils eux-mêmes de votre promesse, sachant que vous n'êtes pas seulement responsable de votre bonheur, mais du bonheur de ceux qui dépendent de vous. Voulez-vous me permettre cela avant de nous séparer... et de nous séparer sans doute pour longtemps?

—Je vous le promets, dit Clari. Mais pourquoi parlez-vous de séparation? Dieu merci, il n'est pas encore question de cela!

—Il en sera peut-être question dans un instant, chez le notaire. La mort de votre oncle ne me laisse aucun prétexte à demeurer davantage aux Fresnays. M<sup>e</sup> Gafoux me conseillera probablement de rejoindre au plus tôt M. Judel ou tout autre membre du conseil de famille.

—C'est possible, dit le jeune homme, et je m'en attriste plus que vous! C'était si gentil de déjeuner, de se promener et de causer tout le temps ensemble! Je ne me souviens pas d'une aussi bonne journée que celle-ci. Quelle charmante camaraderie!"

Ils se regardaient, souriants, mais les yeux voilés d'un peu de regret.

Le jeune châtelain insinua:

"En dépit de l'avis de M<sup>e</sup> Garoux, peut-être trouverons-nous, en trichant un brin, le moyen de prolonger votre séjour au château?"

—Sans tuteur, je suis en situation trop risquée et trop difficile pour ne pas suivre à la lettre les conseils de votre notaire.

—C'est ennuyeux. J'ai tant besoin de franche et de loyale amitié!

—Si je garde bonne mémoire de vos propos du déjeuner, n'attendez-vous pas quelque ami au château? Et cet ami...

—Je vous l'avoue, j'attends Dinorah. Elle a parlé de venir me rejoindre.

—Raison de plus pour que je parte. A quel titre expliqueriez-vous ma présence et me présenteriez-vous à cette dame qui n'aime pas les jeunes filles?

—Vous parliez de gagner son amitié: ce serait l'occasion de commencer tout de suite.

—Si vous le voulez bien, dit Francine avec une expression pleine de tact et de finesse, j'attendrai pour cela que vous soyez mariés."

Le jeune homme saisit ce qu'il y avait de pudeur et de discrétion dans cette réplique. Il n'insista pas, mais trahit son agacement par un petit coup de fouet au poney.

Sans vouloir s'en expliquer les raisons, Mlle d'Albiac se sentit attristée.

Clari, lui, à travers une déception et des regrets encore imprécis, éprou-



vait maintenant une pointe de colère, trouvant que tout s'arrangeait mal.

Puis, tous deux, comprenant qu'ils étaient impuissants contre le fait et que cette rencontre devait rester sans lendemain, s'efforcèrent de se consoler et de se résigner chacun de son côté, chacun à sa façon.

La jeune fille se retourna pour embrasser d'un dernier regard la masse ombreuse des futaies. Peut-être croyait-elle voir encore la forme indécise d'un de ses rêves, bleu ou rose, flotter, s'enfuir et disparaître au fond de ce parc de Belle-au-bois-dormant. En même temps elle songeait :

“ Comme les jeunes filles sont promptes à se créer des illusions, à imaginer des romans ou des contes de fées ! Celui-ci est de dénouement brusque. Mais cela vaut mieux ainsi. Qui sait si mon regret léger, au cas où le roman aurait eu quelques chapitres de plus, ne serait pas devenu quelque durable et profonde douleur ? Ma place n'est pas aux Fresnayses... Une autre, plus heureuse, y sera châtelaine ! Et dire que cette autre n'aime pas ce site si beau, qu'elle y passera sans s'arrêter à rien, sans voir, sans comprendre, sans deviner que c'est le pays du bonheur ! Mais cela, c'est la vie. N'est-ce pas déjà beaucoup, après tant d'années de morne ennui, que j'aie goûté cette heure de liberté, d'espoir et d'illusion ? Qu'importe qu'à peine commencé le roman soit fini ! Est-il vraiment fini, si j'en emporte et conserve toujours un souvenir aussi doux ? ”

Et de son côté, les yeux rivés à la maison du notaire déjà proche, Clari se formulait en autres termes des sentiments à peu près semblables :

“ Puisque nous devons nous séparer, autant nous séparer tout de suite. Au surplus, il me serait difficile d'ac-

cueillir Dinorah Sarolt en même temps que Mlle d'Albiac. Comment, sans inconvénients, laisser vivre cette belle enfant encore ignorante de la vie près de cette artiste qui n'a plus vingt ans et qui a vu et connu tant de choses ! A vivre dans l'intimité de cette délicieuse Francine, je prévois que je m'attacherais à elle de plus en plus. Or je ne suis pas libre ! Si étourdiment que ce soit, j'ai quasi fixé ma vie et ne puis la reprendre ! Je ne me rappellerai que trop souvent les traits charmants et les douces paroles de Mlle d'Albiac ! Ah ! oui, qu'elle s'éloigne avant que son adorable image devienne une obsession ! ”

Ainsi tous deux, par un raisonnement et dans un petit effort de volonté, se ressaisissaient. Après l'émoi de ces mutuelles confidences, Clari recouvrait insensiblement son insouciance nuancée d'égoïsme léger, tandis que Francine tombait dans une indifférence déçue.

## VIII

Clari d'Harvey arrêta le tonneau et attacha la bride du poney, — bête paisible, — à l'anneau de fer scellé dans le mur.

Cela fait, il revint aider la jeune fille à descendre de voiture.

Francine avait déjà sauté à terre. Sur le perron de l'étude, elle défripait ses jupes et remettait son chapeau droit.

Quelques minutes après, les deux jeunes gens s'asseyèrent en de vastes fauteuils de velours vert, devant un bureau surchargé de papiers.

Ils attendaient l'apparition du Maître.

“ Je me figure en ce moment, dit Francine, que je suis une malheureuse captive que se passent et se repassent,



de prisons en palais et de palais en prisons, un trio d'enchanteurs conjurés contre ma joie et ma tranquillité.

— Eh bien, moi, mademoiselle Francine, dit le jeune d'Harvey, je n'imagine rien d'aussi poétique. Il me semble simplement que je suis encore un malheureux potache, appelé dans le cabinet du proviseur pour avoir fumé dans le corridor ou brisé quelque vitre. Vous allez voir d'ailleurs que M<sup>e</sup> Garoux, encore imbu des griefs de mon oncle, me traite, tout homme que je suis, en mauvais gamin dissipateur de tous biens. Le jour où la flatterie de parasites alléchés par ma fortune me rendra fat, j'ai sous la main le plus efficace des remèdes: une visite d'un quart d'heure à Garoux! Après cela, je vous assure qu'on rentre dans la vie modestement et bien pénétré de sa propre nullité. Usez-en au besoin!

—Merci! Inutile pour cela de venir jusqu'à Saint-Joran. M. Judel m'a rendu, sans que je l'en sollicite, bien des fois le même service!"

Ils eurent, en cette conformité d'impressions, le même sourire. A ce moment, gourmé, l'oeil méfiant sous ses lunettes d'or, le notaire pénétra dans le cabinet.

D'un brusque hochement de tête, il répondit au salut des visiteurs, prêté peu d'attention à la présentation de Francine par Clari et commença, bourru :

"Vous venez pour la vente des Fresnays, je parie! Sans doute vous trouvez que cela ne marche pas assez vite? Vous êtes donc pris de la frénésie de vous ruiner? Quand vous aurez réalisé votre avoir, vous le dépenserez, n'est-ce pas? Dans deux ans, au train dont vous irez, vous n'aurez pas le sou. La balle avance! Vous reparaitrez

alors en mendiant dans ce pays où la prévoyance et la sollicitude de votre oncle vous assurent ~~une~~ situation unique. Et vous vous plaindrez de moi, et l'on m'accusera: "M. Clari "n'était qu'un jeune homme affamé "de plaisirs; mais vous, qui aviez l'âge et l'expérience, maître Garoux, "vous auriez dû le prévenir, empêcher cela!" Et patati et patata! Si vous vendez,— morbleu!— ce n'est pourtant pas ma faute... Vous en êtes assez dissuadé? Et cela contre mon intérêt, bonne bête que je suis, car je peux m'y tailler une petite fortune, moi, dans votre grande ruine! Mais, quand il s'agit des Fresnays, je ne me sens plus le notaire, je ne suis plus que l'ami des d'Harvey! Et cela me met hors de moi, oui, positivement, de voir ce merveilleux domaine, agrandi et entretenu avec prédilection pendant près d'un demi-siècle, éparpillé, gaspillé, émietté par le caprice d'un galopin amoureux d'une cabotine...

—Maître Garoux, je vous prie de remarquer que nous ne sommes pas seuls! interrompit Clari sursautant à cette allusion et prenant un ton de fermeté, un air d'autorité que le notaire ne lui connaissait pas. Sachant quelle fidèle et loyale affection vous portiez à l'oncle, je supporte philosophiquement les blâmes dont vous gratifiez le neveu. Mais ce qui ne me choque pas en tête à tête peut m'humilier devant témoin. J'ajouterai que les termes de votre semonce ne me semblent pas faits pour les oreilles de Mlle d'Albiac. Au surplus, il n'est aucunement question aujourd'hui de la vente des Fresnays. Cette affaire viendra à son heure et ne viendra pas trop tôt, je le reconnais. Il s'agit pour le moment d'un cas fort singulier. Mlle d'Albiac désire vous exposer la



situation embarrassante où elle se trouve et vous demander conseil pour en sortir."

Me Garoux ne laissa pas voir qu'il était favorablement impressionné par le juste reproche du jeune homme et aussi par son attitude résolue. Il écouta du moins Francine sans l'interrompre.

La rudesse du notaire n'avait certes pas déplu à la jeune fille; elle devenait, sous cette brutale admonestation, un réel souci des intérêts de Clari. Aussi, rassurée, confia-t-elle son aventure avec précision et clarté.

Me Garoux ne manifestait aucune surprise, ne sourcillait même pas. Mais si le masque professionnel ne trahissait rien, les yeux intelligents enveloppaient cette ravissante Francine d'un regard très attentif et plutôt bienveillant.

Dès qu'elle eut achevé, ayant admirablement saisi ce dont il s'agissait, le notaire demanda :

"Montrez-moi la lettre adressée par le conseil de famille à mon pauvre vieil ami d'Harvey.

—La voici", dit Clari en tirant enveloppe et lettre de son portefeuille.

Me Garoux prit le papier, le lut, puis le relut en pesant chaque mot.

Francine très émue, Clari très nerveux, échangèrent un regard d'impatience.

Me Garoux replia la lettre, la remit dans l'enveloppe, rendit le tout à Clari et resta silencieux, les yeux à demi clos afin de se mieux recueillir.

"C'est un cas curieux, une singulière erreur, n'est-ce pas?" fit le jeune homme désireux de provoquer une réponse.

Le notaire rouvrit les yeux, enveloppa Francine et Clari d'un regard où perçait cette fois une pointe de mali-

ce. Et il prononça de sa voix brève et péremptoire :

"Le cas n'est pas du tout singulier et il n'y a là aucune erreur. Vous êtes, mon jeune ami, bel et bien, voire même le plus légalement du monde, le tuteur de Mlle Francine d'Albiac!"

Les deux jeunes gens eurent un même sursaut, un même geste de protestation.

"Impossible!

—Cela n'est pas seulement possible, mes enfants, cela est. L'avis officiel du conseil est directement adressé à M. Clari d'Harvey. Vous appelez-vous Clari d'Harvey?

—Certainement. Mais en l'espèce, il s'agit non de moi, mais de mon oncle.

—Il ne peut s'agir de votre oncle qui est mort depuis dix-huit mois! Il s'agit de vous qui vivez et qui êtes le seul, l'unique Clari d'Harvey. Aucun autre prénom particulier, aucune désignation personnelle, aucune qualification quelconque, mention d'âge ou de profession, ne désignent votre oncle plutôt que vous. Et si grand que soit votre désir de vous soustraire aux responsabilités et aux devoirs d'une telle charge, vous êtes et resterez tuteur, de bon ou de mauvais gré.

—Cette nomination ne peut être valable.

—Elle l'est absolument.

—Je réclamerai.

—Aucun homme de loi ne se chargera de votre cause, aucun tribunal n'admettra votre réclamation.

—Je plaiderai.

—Vous perdrez.

—Vous ne voulez pas me dire ce qu'il faut faire?

—Je me tue à vous dire: "Il n'y a rien à faire!"

Clari avait parlé avec feu, piqué par tout ce que les répliques du notaire



avaient de net, de décisif et de cinglant. De plus, devant la stupeur du jeune homme, les yeux de M<sup>e</sup> Garoux s'étaient illuminés d'une petite flamme de taquinerie et de malice, voire même de rancune. Cela avait tellement agacé le jeune homme qu'il en oubliait à son tour la présence de Francine. Il ne remarqua donc pas sur le moment ce que ce débat pouvait avoir de pénible et même d'humiliant pour Mlle d'Albiac. Mais, de la déclaration de M<sup>e</sup> Garoux, la jeune fille demeurerait encore plus déconcertée et désolée que Clari lui-même. Elle intervint à son tour dans la discussion pour demander au notaire d'une voix anxieuse :

—En admettant que, de fait sinon d'intention, M. Judel et mon conseil de famille aient légalement nommé M. Clari tuteur, celui-ci ne peut cependant pas être tuteur de force et sans consentement préalable. Ne lui restait-il pas la faculté du refus ?

—Il ne peut refuser, dit M<sup>e</sup> Garoux froidement. La loi accorde trois jours pour se désister. Tout délai est aujourd'hui périmé. Le refus est inacceptable et le silence de Clari vaut acceptation. Qui ne dit rien consent. D'ailleurs la lettre est ouverte.

—Je n'en ai pris connaissance que ce matin. J'avais quitté les Fresnays depuis huit jours.

—Il fallait être chez vous.

—Par fatalité, mes domestiques avaient justement reçu l'ordre de garder mon courrier.

—La loi n'y peut rien, mon cher ami.

—Mais M. Judel et les membres du conseil affirmeront, mademoiselle elle-même affirmera, qu'ils ignoraient la mort de mon oncle.

—Je pourrai même affirmer que j'ignorais son existence, dit Francine.

—Tout cela peut paraître invraisemblable, inadmissible, dit M<sup>e</sup> Garoux foncièrement amusé de l'embarras de son jeune client. D'après ce que Mlle d'Albiac vient de me dire, il est probable que son ancien tuteur, débarassé d'elle, ce qui était son seul but, ne fera absolument rien pour vous décharger d'une tutelle qui retomberait sur lui. D'ailleurs, le conseil de famille ne se réunissant et n'agissant que sous l'inspiration de Judel, vous êtes et resterez tuteur un bon bout de temps. Nous touchons aux vacances judiciaires. Rien à faire avant la rentrée, c'est-à-dire avant trois mois !

—Mais c'est fou !

—C'est la loi !

—Je chercherai quelque moyen...

—Si vous trouvez, Clari, je vous cède mon étude.

—Et à moi, Maître Garoux, que me conseillez-vous de faire ? interrogea Francine troublée.

—Mais je n'ai rien à vous conseiller, Mademoiselle. Vous êtes sous l'entière autorité de Clari. Votre domicile légal est aux Fresnays. Il vous faut habiter sous le même toit que votre tuteur... sous peine d'y être ramenée par les gendarmes.

—Inouï !

—Mademoiselle, mon cher Clari, acheva le notaire, je me vois dans la fâcheuse nécessité de vous rendre votre liberté, car j'ai rendez-vous à heure fixe. Mais le cas m'intéresse. Je vais l'étudier de plus près dès que je serai libre. Et, si je ne vous dérange pas, j'irai aux Fresnays, vers la fin de l'après-midi, vous porter des renseignements plus détaillés."

Le notaire conduisit Francine et Clari jusqu'au seuil, très poliment cette fois. Malicieux, il ne pouvait dissimuler la joie qu'il éprouvait à jouer



indirectement ce bon tour au jeune homme.

En revenant vers son cabinet, il ricanaït encore en se frottant les mains :

“Si cette fonction imprévue peut empêcher ce grand étourdi de Clari de faire toutes les sottises qu’il se promet et si elle lui met un peu de plomb dans la tête, que la tutelle soit bénie!”

## IX

Le retour fut moins gai.

Songeant à la cantatrice et aux complications qu’allait amener la présence de Mlle d’Albiac aux Fresnays, Clari restait préoccupé. Il se rappelait le propos insinuant de Dinorah Sarolt :

“Méfiez-vous des jeunes filles!”

Francine se sentait humiliée et triste.

Elle s’était un peu étonnée de la véhémence de Clari à repousser cette tutelle. Après l’entretien nuancé de flirt de l’aller, elle se serait attendue à moins d’animosité.

“M. d’Harvey a été gentil et prévenant tant qu’il a cru que je ne ferais que passer dans sa vie, concluait-elle. Combien il est différent à présent qu’il doit me garder aux Fresnays! Est-ce ma faute, cependant? Ne suis-je pas assez contrariée de lui être “imposée” sans qu’il me le fasse encore plus cruellement sentir par sa bouderie. Il me paraissait si charmant! Quelle déception! Suffit-il d’être tuteur pour devenir soudain maussade et rébarbatif?”

Le mutisme de Clari parut intolérable à Francine. En vue du château, elle avança sa main mignonne vers les guides, arrêta le poney, et dit résolument :

“Tandis que nous avons encore toute liberté de parler sans témoins indiscrets, expliquons-nous à cœur ouvert,

monsieur Clari. Je vous assure que la situation où nous sommes vis-à-vis l’un de l’autre est encore plus désagréable et fausse pour moi que pour vous. Il vous suffira d’y réfléchir un instant pour le reconnaître. J’en appelle donc à votre galanterie et à votre générosité pour ne pas accroître mon embarras et ma confusion par votre attitude hostile. Je puis vous promettre que je serai aussi peu gênante que possible, aussi souvent invisible que vous le souhaiterez. Je dirai plus : il en coûte tellement à ma fierté d’être ainsi jetée en intruse par la loi dans une existence toute faite, que je suis prête à courir les risques d’une fuite. Vous n’aurez pas la peine de me mettre au couvent : je consens à m’y rendre toute seule, dès demain, avec ou sans votre consentement. Et je vous promets d’y rester jusqu’à ma majorité!”

Clari se tourna vers elle, surpris de la gravité de ces paroles. Francine n’était plus rose et jolie, mais pâle et sa résolution prêtait à ses traits une expression de douleur qui la rendait très belle.

Comment garder en sa pensée la moindre méfiance quand on entendait cette voix claire, vibrante de franchise, quand on contemplait ces beaux yeux limpides, grands ouverts comme pour mieux montrer toute son âme?

D’Harvey eut remords de son mutisme :

“Pardonnez-moi, dit-il, avec cette spontanéité et cette bonne grâce que n’avait pas encore altérées le milieu factice où il avait vécu ces dernières années. Pardonnez-moi mon brusque accès d’impatience chez Me Garoux. Vous n’étiez pas en cause. Ce qui m’a mis en colère, c’est le persiflage du notaire. Il était si visiblement enchanté de notre mutuel embarras que je



m'en suis piqué. On eût dit que notre aventure satisfaisait sa rancune! Mais je vous affirme que je n'éprouve contre vous aucun mouvement d'humeur. Ce serait tellement injuste! Toutefois, après les confidences que je vous ai faites tantôt, vous ne me croiriez plus si je vous affirmais que cette tutelle ne dérange pas quelques-uns de mes projets...

—C'est cela qui me désole.

—Ne vous désolez pas, Francine, fit-il d'une voix attendrie, car il venait de voir deux petites larmes briller sur les longs cils de la jeune fille. Nous sommes et nous resterons trop bons amis pour que les choses ne s'arrangent pas d'elles-mêmes, tout doucement. Pour le surplus, croyez que je sens combien la situation est effectivement plus délicate pour vous que pour moi. Je ferai mon possible, en attendant une solution quelconque, afin de vous alléger ces ennuis. Quant au couvent, si M<sup>e</sup> Garoux dit vrai, vous n'y pouvez entrer qu'avec mon consentement, et ce consentement-là, ma chère pupille, je ne vous le donnerai pas de sitôt! Je ne suis pas un Judel. J'entends que vous jouissiez, en pleine liberté, de ce grand vieux domaine qui vous plaît tant!

—Ce tuteur-là parle tout de même plus gentiment que l'autre! pensait Mlle d'Albiac un petit peu consolée.

—Ne croyez-vous pas, reprit-elle, que M<sup>e</sup> Garoux, qui, d'ailleurs, je vous l'avoue, ne me paraît pas foncièrement mal intentionné à votre égard, ait cédé, par esprit de contradiction ou de taquinerie, au plaisir de nous effrayer en nous peignant la situation comme inextricable?

—Cela est possible. Et voilà pourquoi je lui ai dit que je chercherais moi-même le moyen de tourner la difficulté.

—Rentrons et cherchons, dit Francine. Vous avez bien un code dans votre bibliothèque. Puisque vous avez fait un peu de droit, vous saurez m'expliquer les textes.

—Rien ne presse, ma chère pupille, et j'ai beaucoup d'autres petites choses à vous dire...

—Vous me les direz plus tard, s'écria Mlle d'Albiac. Rien n'est aussi pressant pour nous que de feuilleter le code. Je désire tant vous rendre votre liberté, vous débarrasser de moi!"

Francine avait pris le fouet et, sous la caresse de la mèche, le poney se remit à trotter.

Lorsque le tonneau s'arrêta devant le perron, Firmin, qui sans doute guettait le retour des jeunes gens, franchit les marches, aida Francine à descendre de voiture.

A la mine pâlotte de la jeune fille, le brave homme demanda d'une voix inquiète :

"Monsieur et Mademoiselle me pardonneront de les interroger, mais ma femme, Annette et moi nous sommes bien anxieux de voir si M<sup>e</sup> Garoux a donné de bonnes nouvelles.

—Non, dit Francine, les nouvelles sont mauvaises. La nomination est valable: mon tuteur est bien M. Clari d'Harvey."

Le visage de Firmin s'épanouit.

"Mademoiselle appelle cela de mauvaises nouvelles? C'est-à-dire que ma femme, Annette et moi n'osions pas espérer une pareille chance! Tout le monde va être joliment content aux Fresnays en apprenant que Mademoiselle reste parmi nous. Une vraie fête!"

Cette sympathie si naïve, si expansive, réchauffa le cœur de Francine.

Le brave homme allait se livrer à toute son expansion, lorsque Clari l'appela et lui dit d'un ton d'ironie légère:



“Firmin je vous sais gré d’avoir fait aussi bon accueil à Mlle d’Albiac ; mais, à présent, je vous aurai non moins d’obligation de venir prendre le poney.”

Le brave homme rougit et s’excusa.

Peu après, Francine et Clari se trouvaient dans le grand salon, assis l’un en face de l’autre devant la petite table de bois des îles. Le jeune homme feuilletait un Dalloz, et la jeune fille, accoudée, le menton posé sur ses mains jointes, attendait en silence qu’il eût trouvé le chapitre “Tutelle”.

Mais Clari, distrait et bavard, perdait, rattrapait, puis reperdait les pages.

“Vous allez avoir bien mauvaise opinion de la façon dont j’ai fait mon droit,” observa-t-il.

Mais il n’en fut pas plus attentif à sa besogne. Et M<sup>e</sup> Garoux, selon sa promesse, arriva avant que le jeune d’Harvey eût fait aucune découverte.

Le notaire annonça d’un ton plus conciliant :

“Votre cas m’intéresse de plus en plus, mes enfants, et je vous apporte le fruit de mes recherches et de mes réflexions.”

Clari allait l’en remercier, mais M<sup>e</sup> Garoux le prévint :

“Oh ! ce n’est pas pour vous que je viens, mauvais garçon, mais pour Mlle d’Albiac dont la consternation m’a réellement affligé. Je la plains profondément de tomber sous votre autorité.

—Vous êtes encore gentil ! s’écria le jeune homme. Mais voyons le résultat de vos méditations.

—D’abord, je vous répéterai ce que je vous ai dit à mon étude : le conseil de famille a usé de son plein droit en vous nommant tuteur. Sa délibération n’est soumise à aucune homologation

du tribunal. Autrement dit, elle est admise sans autre sanction.

—Peut-elle être attaquée par recours direct du tribunal ?

—Oui, si vous avez des motifs d’excuses valables. Ces motifs valables sont de plusieurs sortes. Examinons-les tour à tour. Etes-vous Président de la République ?

—Non, mon cher maître, pas encore.

—Dommage ! Vous seriez dispensé de droit. Etes-vous ministre ?

—Pas même !

—Avez-vous chance de devenir député, cette semaine ou l’autre ?

—Vous être ironique, Maître Garoux, fit Clari que le persiflage du notaire recommençait à agacer. Les élections n’auront lieu que dans deux ans, et notre député, qui n’a pas la quarantaine, se porte aussi bien que moi !

—Tant pis ! Avez-vous le moyen d’obtenir une mission du gouvernement dans nos colonies ou à l’étranger ?

—Je n’ai aucun désir de m’éloigner de Paris.

—Je ne vous en demande pas les raisons, mauvais sujet. D’ailleurs, la mission arriverait trop tard. Ecoutez ceci : A droit de refuser une tutelle tout individu âgé de soixante-cinq ans accomplis. Ce n’est pas tout à fait votre cas ?

—Il s’en faut de quelque chose.

—Vous n’êtes pas interdit ? Vous n’avez pas de conseil judiciaire ?

—Pas encore.

—Hum ! Ça viendra peut-être. Voici qui peut vous intéresser plus directement : Ne peuvent être tuteur, toutes personnes qui, non encore placées dans un asile d’aliénés, manifes-



tent cependant un état de démence indéniable en fait.

—En quoi cela peut-il m'intéresser ?

—Je pensais qu'il y aurait peut-être là, pour vous, matière à dispense, en présentant adroitement quelques-uns de vos actes sous un certain jour, la vente inopinée de vos biens, par exemple, ou, mieux, certaine commandite sans garantie...

—Maître Garoux, ceci dépasse l'ironie. Je ne suis pas fou et ne veux pas passer pour fou!

—Bon! Ne vous fâchez pas!... Je n'insiste plus... Mais c'est une de vos plus grandes chances que vous rejetez.

—Il doit en rester d'autres, et de meilleures, dit Francine.

—Le choix est restreint. Ce qui reste, je vous fais l'honneur de le croire, Clari, vous convient encore moins : condamnations à vos peines afflictives...

—Passons...

—Vous n'êtes pas déchu de la puissance paternelle?

—Je ne suis même pas père!

—Je vois encore, comme possible, l'inconduite notoire... Peut-être vous sentez-vous quelque disposition pour ce cas de dispense-là?

—Mon cher maître, ménagez ma patience: elle a des bornes...

—Allez au diable, alors! Je ne propose plus rien!"

Francine intervint de nouveau:

"Je vous en prie, Maître Garoux, continuez, sinon pour M. Clari, au moins pour moi.

—L'ivrognerie habituelle... En vous prêtant de bonne volonté à quelques petites comédies, on pourrait peut-être par là arriver...

—Vous vous adressez mal, inter-

rompt le jeune homme vexé. Je suis sobre, extrêmement sobre.

Alors, fit Me Garoux, je ne vois plus trop quel prétexte nous pourrions invoquer...

—Je vous en prie, insista Mlle d'Albiac, cherchez bien, Maître Garoux!

—Il y en a encore un..., mais je n'ose le formuler. Clari se fâcherait!

—Ne vous gênez pas, grommela le jeune homme. Vous vous êtes déjà si peu gêné!

—Eh bien, voici: le retrait de la tutelle peut être prononcé quand survient au tuteur, le rendant inhabile à continuer ses fonctions, quelque infirmité cérébrale, ou quand on lui reconnaît un degré d'intelligence vraiment insuffisant...

—Vous ne m'aviez pas encore traité d'idiot, cela manquait! s'emporta Clari. Etes-vous content maintenant ? M'avez-vous assez débiné devant Mlle d'Albiac! Comment voulez-vous, après cela, que ma pupille ait la moindre illusion sur son tuteur?"

Et comme Me Garoux ouvrait de nouveau la bouche, Clari l'interrompit brusquement.

"Avez-vous tout dit ?

—Je vous ai dénoncé tous les cas de dispense. Vous les avez rejetés tour à tour, et quelques-uns, ma foi, inconsiderément...

—Ne recommencez pas! J'en ai assez de m'entendre gouailler ! Vous avez, je vous le répète, une singulière façon de préparer Mlle d'Albiac au respect qu'elle me doit. Suis-je tuteur, enfin, suis-je tuteur légalement, dans toute la force du terme et sans aucun cas de dispense immédiatement acceptable?

—C'est ma conviction de légiste.

—Eh bien, je reste tuteur et cessez de me tourner en ridicule!"



Désireux de prendre sa revanche, regardant du coin de l'oeil Francine surprise mais non pas alarmée de cette belle résignation, il ajouta :

—Réflexion faite, ça ne me contrarie pas plus que ça d'être tuteur ! Ça me flatte même ! Et puis, je pourrais plus mal tomber que sur cette pupille-là. Je crois qu'elle a mauvaise tête, mais nous réformerons cela. Jusqu'à présent, Maître Garoux, vous ne m'avez entretenu que des désagréments de ma tutelle ! Il doit y avoir quelques compensations. Quels sont mes droits ?

—Vos droits ? Vous voulez, sans doute dire vos devoirs ?

—Comment, après tout cela et par-dessus le marché, j'ai encore des devoirs envers ma pupille ? C'est le comble ! Au moins en a-t-elle envers moi ?

—Elle vous doit le respect et l'obéissance.

—C'est quelque chose ! J'en userai.. j'en abuserai même ! fit-il, taquin lui aussi et foncièrement amusé de voir que Francine rougissait. Et puis...

—Et puis c'est tout.

—Comment, elle n'est tenue à rien de plus envers moi ?

—La loi confie au tuteur la garde et l'éducation du mineur. Puis aussi le droit de former opposition au mariage de ce mineur.

—Cela peut servir à l'occasion !

—Le mineur se trouve-t-il sans fortune, le tuteur, au cas où le mineur est en possession d'un état lui permettant de gagner sa vie, peut s'occuper de placer ce mineur "en condition".

—Eh bien, voilà le moyen de vous débarrasser de moi ! s'exclama la jeune fille. J'ai mon diplôme. Placez-moi institutrice ou sous-maîtresse n'importe où !

—On ne vous prendrait pas... Vous n'êtes pas assez laide. Mais, au fait,

ma chère pupille, avez-vous un peu de fortune ?

—Je ne sais pas, dit Francine. M. Judel n'en savait peut-être pas grand-chose lui-même. En tout cas, il n'a jamais jugé opportun de me mettre au courant de cela. Ma pension annuelle était modeste et le doyen me grondait, par lettre, à la moindre dépense. J'imagine aussi que, si j'avais été riche, on aurait eu plus d'égards pour moi !

—Ce n'est pas une raison... il faudra s'en informer, dit M<sup>e</sup> Garoux. Vous recevrez certainement les papiers concernant votre pupille, Clari. Voulez-vous que je les fasse réclamer au conseil de famille ?

—Je vous en saurai gré... Cela m'intéresse, et j'imagine que Mlle Francine ne sera pas fâchée non plus de savoir à quoi s'en tenir.

—Si vous le voulez, Clari, nous aborderons maintenant vos devoirs concernant les biens de votre pupille.

—Encore des devoirs ! C'est effrayant ! Enfin, allez, Maître Garoux !

—D'abord le tuteur doit administrer par lui-même ; il ne peut pas donner à un tiers le mandat général d'administrer en son nom.

—Bon ! ça commence bien ! Moi qui n'ai jamais pris souci de mes propres affaires, il va falloir que je m'occupe soigneusement de celles d'une autre ! Ce sera gai !

M<sup>e</sup> Garoux continuait imperturbablement :

—Le tuteur répond des dommages-intérêts qui pourraient résulter d'une mauvaise gestion. Le tuteur qui soutient, au nom du mineur, toute cause mal fondée, peut être personnellement condamné aux dépens.

—C'est inouï ! Je ne peux rien dire de blessant pour ma pupille, qui est certes plus à plaindre que moi, mais,



tout de même, la loi est par trop exigeante!

—Causez librement, messieurs, et sans crainte de me froisser, je vous prie, dit Francine en se levant. Aussi bien n'ai-je plus rien à faire entre vous qu'à insister pour que M<sup>e</sup> Garoux obtienne au plus tôt la réunion de mon conseil de famille et, si possible, mon émancipation. Ce serait la fin de tous les ennuis dont je suis la cause involontaire. Et maintenant, mon cher tuteur, dites tout ce que vous avez sur le cœur. Cela vous fera du bien et ne me fera pas de mal. Je me salue!

Elle se retira vivement, légèrement.

—Avouez, dit le notaire, que cette exquise jeune fille a autant d'esprit que de tact!

—Il ne me manquerait plus qu'elle fût bête et mal élevée! Mon rôle n'est déjà pas si commode.

—Vous avez charge d'âme virginale, fit le notaire. Cela doit vous changer un peu.

—Et cela vous fait sourire! dit Clari, que l'ironie du tabellion rendait de plus en plus nerveux. Oh! ne me blaguez pas! Je ne suis pas d'humeur à m'entendre blaguer! Je ne connais pas les jeunes filles, moi; je ne les ai jamais connues. Que faut-il dire? Que faut-il faire? Ce personnage nouveau de père de famille et d'homme d'affaires n'est guère dans mes cordes. Il n'y a pas là de quoi rire!

—J'ai idée que Mlle d'Albiac vous facilitera la tâche.

—Cela oui, j'en suis sûr... Elle est charmante, ma pupille... Mais, entre nous, c'est bien le moins qu'elle soit charmante, me jouant involontairement, mais me jouant tout de même le petit tour qu'elle me joue! Me voyez-vous condamné au supplice de vivre nez à nez avec un laideron! Ah!

si elle avait été seulement bossue ou louchonne, croyez-vous que je n'aurais pas regimbé? Seulement elle est si douce, si fine, si jolie, cette petite Francinette, qu'on se sentirait injuste à la boudier, si peu que ce fût!

—Allons, fit M<sup>e</sup> Garoux moins moqueur, je vous laisse en meilleures dispositions que je n'osais l'espérer. Vous verrez que tout s'arrangera peut-être mieux que vous ne le pensez...

—Je le souhaite. Mais je prévois un tas de difficultés, d'obstacles, non pas tant du côté de Mlle d'Albiac que du côté... que d'un autre côté!

—J'avais encore quelque chose à vous dire, fit M<sup>e</sup> Garoux avec hésitation; mais c'est peut-être assez pour une première consultation.

—S'agit-il de mes droits?

—Non, de vos obligations.

—Alors, merci! J'en ai mon compte, nous examinerons ça demain! Laissez-moi respirer.

—Bien volontiers, mon cher ami, dit M<sup>e</sup> Garoux en tirant un petit livre de sa poche. Quand vous serez remis de votre légitime émotion, nous discuterons l'article auquel je fais allusion. Il a son importance. Il est, pour le surplus, si clair par lui-même, que vous le saisirez à première lecture. Je vous laisse donc ce petit manuel de droit. J'ai marqué d'une croix tous les articles qui concernent votre tutelle et dont je viens de vous parler. Quant à ce dernier paragraphe, j'en ai corné la page. Vous la trouverez facilement et vous pourrez la lire et quand vous serez plus calme... Je vous le répète: "il a quelque importance".

—Merci, mon cher maître, merci... J'étudierai cela plus tard. Pour le moment, j'ai besoin de me recueillir."

Le notaire posa son petit livre, bien en vue, sur la table du salon, puis les deux hommes se serrèrent la main.



“Je m’occuperai, selon le vœu de Mlle d’Albiac, de la réunion du conseil de famille et de son émancipation. Mais je crains que ce ne soit un peu long, à cause du voyage de Judel et des vacances.

—Oh! ne précipitez rien..., prenez votre temps, dit Clari. Du moment que je ne puis échapper aux ennuis que me cause cette tutelle, qu’elle soit longue ou brève, peu m’importe!”

## X

Livré à lui même, dans le silence du grand salon, Clari, au lieu de réfléchir, ainsi qu’il se l’était promis, à la charge très grave qui lui incombait, évoqua d’abord la délicieuse promenade de l’après-midi. Il revécut cette heure d’intime camaraderie et de confidences mutuelles. Ce souvenir le troublait encore; il prenait plaisir à raviver l’émotion ressentie près de cette belle jeune fille. Après cette heure de si douce gaieté, d’avoir involontairement attristé et humilié Mlle d’Albiac, Clari, éprouvait de nouveaux regrets, de nouveaux attendrissements. Ce sentiment l’eût dominé et, somme toute, en dépit des difficultés de sa tâche de tuteur et l’embarras d’un rôle qui n’était pas de son âge, il se fût sans peine résigné à la tutelle, si la souvenance de Francine n’avait été malencontreusement traversée par la souvenance de Dinorah.

Comment la cantatrice allait-elle accueillir la nouvelle?

Cela surtout préoccupait le jeune châtelain.

Dès sa majorité, d’Harvey s’était laissé accaparer par cette petite coterie de rapins novateurs, de poètes incompris, de musiciens inconnus et de chanteurs sans engagements. Dinorah était l’étoile et la muse inspiratrice du

groupe. Beaucoup plus ignorant de la vie que ne le supposait Me Garoux, naturellement insouciant et gai, s’amusant facilement parce qu’il s’était ennuyé très longtemps, Clari prit plaisir à cette camaraderie et il s’y abandonna en toute candeur.

Il adopta sans examen, le plus ingénument du monde, les opinions et les admirations de son entourage. A force d’entendre dire que Dinorah était la plus belle et la plus géniale des cantatrices, il l’avait cru et répété, cela avant de l’avoir vue et entendue. Quand il la vit et l’entendit, il le crut encore et le répéta avec la même volonté, puis aussi parce qu’il se jugeait solidaire du groupe.

Aux premières rencontres, la diva ne daigna prêter aucune attention aux gestes et aux paroles de ce grand garçon, encore qu’il fût élégant et de mine fraîche parmi les pâles esthètes du cénacle. Le jeune d’Harvey n’avait aucune fatuité. Sans illusion sur son mérite, inconscient de la supériorité que lui donnaient de bonnes rentes, il s’accommoda le mieux du monde des hauteurs et des dédains de la cantatrice. Celle-ci se piqua d’une telle indifférence; ses rigueurs s’accrochèrent sans que d’Harvey s’en émût. Alors la Muse s’humanisa, laissa tomber des regards plus bienveillants sur l’intrus, eut des sourires condescendants à l’adresse du gentilhomme-amateur.

Ces faveurs, comme le reste, eussent passé inaperçues et Clari n’aurait pas pris garde à cette flatteuse distinction si ses camarades n’avaient eu soin, avec un zèle louable, de lui signaler et souligner sa chance.

Cette distinction marquée devint une prédilection lorsque le jeune homme hérita de son oncle. Peintres, poètes et musiciens s’effacèrent, d’accord tacite avec une abnégation réellement



admirable, devant le préféré de l'Etoile. Tous faisant discrètement le vide autour d'eux, Clari fut bien forcé d'accepter le tête-à-tête. Et comme il n'était pas entêté et qu'il n'avait que quelques petits bonheurs insignifiants à comparer à ce bonheur-là, il accepta de bonne grâce les félicitations. Il admit de très bonne foi qu'il était heureux et l'entourage n'était pas pour lui enlever ses illusions. D'entente unanime on entretenait, on ramenait au besoin, l'admiration de Clari pour la Musée.

Cette affection, cependant, demeurait respectueuse, si respectueuse que les esthètes, encore plus amis de Dinorah que de Clari, s'avisèrent de découvrirent que l'héritier des Fresnays, par ce respect même, donnait à entendre qu'il n'aspirait au bonheur qu'en mariage légitime. L'idée fut acceptée en principe par les parties intéressées, mais sans autre enthousiasme. Et avant le mariage, en épreuve décisive, Dinorah Sarolt émit l'idée de cette grande tournée artistique dont Clari devait faire les frais : — troupe, décors, costumes, orchestre et tickets.

Cette tournée triomphale serait, non pas le voyage de noces, mais le voyage de fiançailles. La cantatrice se réservait, en article secret de la convention, d'épouser son commanditaire, si toutefois il ne se ruinait pas à l'entreprise.

Clari n'était point sot. Mais, soumis dès l'enfance à l'autorité despotique de son oncle, il était habitué à ne jamais vouloir, ni agir par lui-même. Et n'ayant encore ressenti aucune affection profonde, il imaginait volontiers que les affaires du cœur n'étaient pas d'une importance extrême. Il se laissait vivre en belle insouciance de jeunesse.

En ce recueillement solitaire, le châtelain des Fresnays évoquait ses années d'existence parisienne. Il n'apportait pas plus de sévérité à blâmer sa paresse que de clairvoyance à juger la conduite de ses prétendus amis. Néanmoins, loin de Paris, dégagé des opinions imposées par son milieu, délivré de l'influence de Dinorah, il se rappelait déjà ce passé tout autrement qu'il ne l'eût fait la veille.

Comme si, au contact de Francine, en cette ambiance de franchise et de simplicité, il recouvrait son propre naturel si loyal et si franc, le jeune d'Harvey éprouvait une sorte de bien-être, un soulagement, un repos de ne plus rien entendre de subversif ou de paradoxal. Il entrevoyait, par instants, ce qu'il y avait de factice et de conventionnel en ces mentalités de coterie. Eclairés d'un jour plus vif, ses souvenirs l'étonnaient par la façon toute nouvelle dont il se souvenait.

Pour la première fois de sa vie enfin, sous l'émotion brusque, dans la soudaine préoccupation des devoirs inéluctables et lourds qui lui incombaient, Clari réfléchissait sérieusement, profondément...

Et il restait surpris, presque effrayé de ce qu'il entrevoyait en ces quelques minutes de réflexion.

Le coup de cloche annonçant le dîner le fit tressaillir en pleine méditation. Ce fut un réveil, mais un réveil où il se retrouva calme, reposé, l'esprit rafraîchi et le cœur résolu.

Presque tout de suite Francine parut.

Un peu grave encore, Clari se dérida à l'aspect de la jeune fille. Elle s'était mise en frais de toilette.

"Seriez-vous coquette, ma chère pupille?"

La jeune fille, timide et même craintive maintenant, en dépit de son assu-



rance coutumière, s'attendait à quelque parole maussade. Elle eut une joie très vive de ce ton d'indulgence. Son front s'éclaircit. Et de ses beaux yeux noirs, de ses lèvres fines et roses, de tous les traits charmants de son charmant visage, elle sourit :

— "Oh ! je ne suis coquette que dans la mesure permise, monsieur Clari. Mais n'est-ce pas le moins, puisque ma présence vous est imposée jusqu'à nouvel ordre, que je m'emploie de mon mieux à vous rendre cette présence supportable ? Voilà pourquoi je voulais me faire belle.

— Vous avez réussi !

— Oh ! je peux me faire encore plus belle que cela, sourit de nouveau la jeune fille, encouragée par le regard adouci du jeune homme. Seulement vous m'avez paru, tout à l'heure, si mécontent encore que... je n'ai pas osé !

— Tout cela est passé, ma chère Francine. J'ai beaucoup réfléchi. Garoux, ainsi que nous le supposions, m'a malicieusement exagéré mes obligations. D'ailleurs, lourds ou légers, vous me trouverez désormais prêt à remplir mes devoirs de tuteur avec conscience. Il est impossible qu'en travaillant un peu plus que n'importe qui je n'arrive pas à mettre vos affaires en ordre. Et je vous promets d'y apporter, sinon beaucoup d'habileté, du moins beaucoup d'application ! Je vous prie de vous contenter de cela pour le moment... Je promets mieux pour l'avenir."

Francine le regardait, touchée de l'effort qu'il avait fait sur lui-même, lui disait ces bonnes choses. Sa conémue de l'accent loyal avec lequel il fusion et son humiliation d'intruse en furent apaisées et elle répliqua doucement :

— "Oh ! ne vous excusez pas... Votre humeur n'était que trop compréhensible. Si j'en avais conservé la moindre tristesse, ce que vous venez de me dire effacerait et rachèterait tout. Mais j'espère ne pas mettre votre bonne volonté à longue épreuve. J'ai écrit ce soir même à M. Judel. Je lui raconte l'incroyable aventure et le prie instamment de réunir le conseil de famille et de s'y faire représenter. Dans l'impossibilité où il sera de me trouver un autre tuteur et dans son vif désir de ne plus entendre parler de moi, j'espère qu'il sacrifiera sans hésiter ses principes à ses intérêts et me fera émanciper. J'en serai bien heureuse pour nous deux !

— Etait-ce si pressé ? dit Clari aimablement. Savez-vous que votre hâte n'est pas trop flatteuse pour moi.

— Oh ! Monsieur mon tuteur, que de choses j'aurais à vous répondre... Mais je ne veux point la première rompre une paix désirée."

La porte s'ouvrit à deux battants et Firmin, en livrée, imposant et sérieux comme aux grands jours, annonça le dîner.

Devant la table parée de fleurs, toute lumineuse d'irrisations de cristal et de reflets d'argenterie, d'Harvey s'exclama :

— "Oh ! le joli couvert ! Je parie que la surprise vient de vous, ma chère pupille.

— J'aime beaucoup les fleurs, dit Francine. Il était défendu d'en cueillir dans le jardin de la pension où il y en avait peu... J'ai cru pouvoir me rattraper ici où il y en a tant ! Vous me le permettez ?

— Je vous l'ordonne, mon enfant. Nous allons faire à deux une dinette encore plus exquise que celle de ce matin."



Et le dîner fut en effet de gaieté enjouée, vive et légère. Près de cette jolie Francine, jeune comme lui et comme lui rieuse, quel souci pouvait être de tristesse durable? Et Firmin, rajeuni, lui aussi, redressé, cambré dans son habit à boutons d'or, allait et venait autour de la table, servait et desservait à sa façon preste et silencieuse.

"Ah! la beauté de notre demoiselle. soufflait-il à sa femme et à Annette, en ses courts répit à l'office, c'est comme de la lumière qui entre plein la maison! Sa voix claire, c'est la vie qui circule et pénètre partout! Et si vous voyiez M. Clari! Il n'est plus le même... Oh! pourvu qu'elle ne parte plus jamais, cette bonne et belle petite demoiselle-là! C'est si triste un château sans châtelaine!"

Au salon, la soirée ne fut pas moins joyeuse. Le tuteur, dûment autorisé par sa pupille, grilla deux ou trois cigarettes, et Francine, au piano, joua des valse tziganes, des valse de griserie capiteuse, enveloppante, des valse tantôt fiévreuses et folles, tantôt lentes et voluptueuses. La jeune fille, de temps à autre, d'une voix légère et caressante, y jetait, murmurées, quelques rimes amoureuses. Et, renversé sur le canapé, tout de suite étreint de rêveries très douces, Clari écoutait en suivant, de ses yeux embués de songe, les spirales bleues de sa fumée qui semblaient, elles aussi, au bercement du rythme, valser lentement dans l'air.

## XI

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, tranquilles et doux.

D'Harvey avait reçu les papiers de Francine et, sur la petite table du salon, devant le manuel de droit qu'il

n'avait pas rouvert, même à la page cornée par M<sup>e</sup> Garoux, le jeune homme passait plusieurs heures chaque jour à dépouiller attentivement le dossier de sa pupille.

Il voulait, selon sa promesse, lui rendre un compte exact de sa fortune.

Si matinal qu'il fût, Francine était encore plus matinale que lui. Et, sur le guéridon de bois des îles où Firmin tenait l'encrier plein d'encre et renouvelait le buvard, la jeune fille disposait des fleurs fraîches dans une conque de cristal.

Pour Clari, ces roses parfumées, penchées sur ses paperasses, c'était comme si le lumineux visage de Francine, incliné, lui frôlait la joue. Il travaillait ainsi enveloppé et bercé du souvenir de la jeune fille, et parfois, le grimoire se brouillant sous ses yeux, il se sentait emporté loin, bien loin, au pays des songes d'or.

En dépit de ces échappées dans le rêve, le jeune châtelain, aidé de M<sup>e</sup> Garoux qui lui aplanissait quelques difficultés, prenait insensiblement goût aux occupations sérieuses. Il lui arrivait de dire à Mlle d'Albiac:

"Travailler? Mais ce n'est pas si ennuyeux que cela! Je m'y intéresse à ce point que, vos affaires terminées, je m'occuperai des miennes. Parole! je m'étonne moi-même! Je n'ai plus le temps de m'ennuyer. Les jours qui me paraissaient si longs, me semblent trop courts. Je ne me donne même plus le loisir de faire un tour dans le parc. Et, moi qui croyais détester quelque belle promenade dans la campagne, j'aspire au beau dimanche qui me permettra de recommencer avec vous quelque belle promenade dans le joli tonneau avec le petit poney... vous vous souvenez?"

—Oui, oui, je me souviens. L'aller fut charmant... mais le retour!..



—Consentez seulement à refaire cette promenade-là, et je vous réponds de ma bonne humeur—aller et retour!

—Plus tard, disait Francine, quand vous serez un tuteur tout à fait sérieux."

Par instants, une malice dans les yeux, un peu d'ironie dans le sourire, elle était sur le point de demander à Clari:

"Eh bien, et votre fameuse étoile? Ne doit-elle pas venir? Pourquoi n'en parlez-vous plus jamais?"

Puis elle réfléchissait et retenait cette question, la jugeant maladroite. Était-ce à elle de rappeler Clari à ses devoirs de fiancé? Francine ne se sentait pas si magnanime que cela. Obéir au jeune homme, cela ne coûtait guère à Mlle d'Albiac, pour cette belle raison que c'était plutôt le tuteur qui se montrait docile. D'ailleurs, la jeune fille avait deviné à travers les confidences du châtelain, que Dinorah comptait plus de vingt printemps et que l'indifférence croissante du public pour son génie de cantatrice aigrissait chaque jour son humeur.

"Elle sera probablement jalouse des quelques années que j'ai de moins qu'elle, prévoyait Francine. L'amitié de Clari pour moi lui portera ombrage et notre bonne camaraderie lui déplaira."

La jeune fille prévoyait avec non moins de clairvoyance que, si Dinorah s'installait aux Fresnays en fiancée officielle, puis en épouse et en châtelaine, la situation ne serait plus tenable pour la pupille. Le caractère de Mlle d'Albiac et celui de Clari d'Harvey, en dépit de toutes prévisions et malgré les tiraillements du premier jour, s'accordaient on ne peut mieux. Tuteur et pupille vivaient à présent l'un près de l'autre en bons amis et faisaient joyeux petit ménage. Mais

un rien, à plus forte raison la présence d'un tiers, pouvaient rompre une intimité si récente.

Francine se rassurait comme elle pouvait:

"Heureusement, se répétait-elle, que cette Muse divorcée a l'horreur de la campagne. Puisse-t-elle n'y jamais venir!"

Puis une inquiétude lui venait:

"Mais alors Clari se tourmentera de son absence, il ira la rejoindre... Eh bien, voilà tout, je resterai aux Fresnays avec Françoise, Annette, Firmin et M<sup>e</sup> Garoux fera chaque soir sa partie d'échecs avec moi."

Mais Mlle d'Albiac était forcée de s'avouer que ce ne serait plus la même chose.

Clari absent, le château redeviendrait triste. Pour qui jouerait-elle encore ses valse avec tant de brio? N'aurait-elle pas aussi, devant les échecs, des distractions songeuses qui permettraient au madré tabellion de la battre à plate couture?

"Si Clari était gentil, imaginait Francine, il ne se marierait qu'à ma majorité ou à mon émancipation. Quelle que soit mon amitié pour lui, la vue de son bonheur me rendrait mélancolique et, si je constatais que cette Muse divorcée ne le rend pas heureux, cette mélancolie deviendrait une affreuse tristesse. Ainsi, de toute façon, je voudrais n'être plus ici quand Mme Dinorah Sarolt s'y trouvera."

Et elle s'ancrait dans sa résolution de ne plus souffler mot de l'absente.

"Je ne me sens pas l'âme d'une héroïne, s'avouait-elle. Je ne suis pas assez sublime pour faire triompher leurs amours aux dépens de notre amitié. Et d'abord, est-il sûr que ce soit le bonheur pour Clari? Lui taire ce que j'imagine de sa fiancée, voilà toute l'abnégation dont je me sens ca-



able. Et c'est encore assez généreux de ma part!"

Clari, à vrai dire, songeait à Dinorah, mais pas beaucoup plus souvent que Francine. Quand lui venait le souvenir de la cantatrice, en cette indolence qui le poussait sans cesse à remettre les difficultés au lendemain, il s'efforçait de penser à autre chose. Toutefois il avait pris quatre ou cinq fois la plume pour écrire à Mme Sarolt. Puis, devant la feuille blanche, son aventure de tuteur sans le savoir lui avait paru tout à coup si longue, si complexe, si invraisemblable à conter, qu'il y avait renoncé.

"Puisqu'elle doit venir, je lui expliquerai de vive voix, en quatre mots, ce qui exigerait vingt pages, alléguait-il en excuse. Ce n'est pas autrement urgent; elle le saura toujours assez tôt! D'ailleurs, mes devoirs de tuteur doivent passer avant mes préoccupations d'ami."

Et ravi d'avoir un si bon prétexte à retarder une lettre embarrassante, il remettait le nez dans le dossier de sa pupille.

Un beau jour, vers midi, au moment où Francine et Clari se mettaient à table, une dépêche arriva. A la lecture du petit bleu, le visage d'Harvey s'assombrit:

"Dinorah me fait télégraphier par un de nos amis qu'elle arrive cet après-midi même."

Francine eut un petit sursaut de coeur mais, fut assez vite maîtresse d'elle. Elle parvint à demeurer souriante et gaie alors que Clari ne pouvait dissimuler une vive contrariété.

"Comment la venue de votre fiancée ne vous cause-t-elle pas plus de joie? interrogea Mlle d'Albiac.

—J'en suis heureux, fit le jeune homme distrait, seulement..."

Il s'arrêta, puis, dès que Firmin disparut dans l'office, il reprit:

"Seulement... je dois vous confesser, si je ne l'ai déjà fait, que Dinorah n'est pas encore ma fiancée. Sa venue m'oblige, dans un scrupule un peu tardif sans doute, à vous répéter cet aveu. Dinorah est une amie. Si elle était pour moi, et de si peu que ce fût, rien de plus qu'une simple amie, je ne vous aurais laissée ni vous asseoir à la même table, ni dormir sous le même toit qu'elle.

—J'en suis sûre, Clari!"

Et, dans un élan de confiance, Francine lui tendit la main.

D'Harvey fut ému de ce mouvement spontané.

"Il a été question de mariage entre nous, poursuivit-il, mais en termes assez vagues. J'ai promis par contre, et non pas en termes vagues, d'être le commanditaire de la fameuse tournée et de fournir une somme énorme. J'imagine que Dinorah se réserve généreusement de m'accorder sa main après le triomphal succès de la tournée.

—Oui, c'est probable, dit Mlle d'Albiac d'un ton sceptique.

—Ou bien peut-être, ajouta Clari devinant au regard clair de la jeune fille qu'elle le jugeait un peu naïf, Dinorah Sarolt s'est-elle dit que, si cette tournée faisait fiasco, il valait mieux ne pas engager sa parole à un homme qui se trouverait à peu près ruiné.

—Cela se peut également, dit Francine d'un ton plus affirmatif. Mais j'admire la tranquillité avec laquelle vous envisagez l'une ou l'autre de ces alternatives.

—Pourquoi, fit d'Harvey philosophiquement, voulez-vous que je me fasse à l'avance un tourment d'événements dont je ne suis plus le maître, qui se



présenteront et se dénoueront probablement de toute autre façon que je ne le prévois?

—Vous êtes un sage", fit Mlle d'Albiac assez ironiquement.

Puis elle ajouta, emportée par sa sincérité habituelle:

"Ce qui n'empêche que si j'aimais, moi, et que si j'étais à la place de votre amie, je commencerais, sans autre attente de succès ou de "fiasco", par me fiancer et même par me marier avant d'entreprendre la fameuse tournée. D'abord ce serait pour vous deux une situation plus nette, plus franche, plus convenable: qui trouverait à redire qu'un mari accompagne et commandite sa femme? Et, après la tournée, ayant couru mêmes risques, vous partageriez également le bénéfice ou supporteriez la ruine ensemble. Cela me paraît si simple, si naturel ainsi!

—Dinorah n'a pas eu cette idée-là, fit Clari placidement... ni moi non plus, ma foi!

—Vous aimant l'un et l'autre, comment cette idée ne vous est-elle pas venue?

—Je ne sais pas, fit-il du même ton tranquille. Mais le fait est qu'elle ne nous est pas venue!"

Francine eut envie de pousser l'interrogatoire plus loin et de s'assurer de la profondeur et de la sincérité des sentiments que Clari ressentait pour la chanteuse. Un instinct de pudeur et de réserve la retint, puis aussi la crainte de découvrir que, sous ses airs d'insouciance, d'Harvey était plus attaché à Dinorah qu'il ne voulait l'avouer.

Une autre réflexion, enfin, imposa silence à la jeune fille:

"Si je ne suis pas assez sublime pour entretenir les illusions d'amour de Clari, je ne suis pas non plus assez méchante pour les détruire ou seule-

ment les atténuer. Somme toute, cette dame ne m'a fait aucun mal. Je ne commencerai pas les hostilités. J'attendrai qu'elle m'attaque pour me défendre."

Vers la fin du déjeuner, brusquement, le soleil se couvrit de nuages. Une menace d'orage coupa court à toute velléité de promenade.

Francine, discrètement, remonta dans son appartement. Elle jugea qu'elle devait laisser Clari à ses impressions. Elle se résolut à ne redescendre que vers quatre heures, pour le thé, afin que d'Harvey et son amie eussent toute liberté de s'expliquer.

Dans le vestibule, Mlle d'Albiac croisa Firmin qui venait de recevoir l'ordre d'atteler et de se trouver à la gare pour l'arrivée de l'express.

Le brave homme marmonna:

"Il faisait si beau ce matin! C'est à croire qu'elle va nous amener la pluie, cette vilaine dame d'orage!"

Et Francine, comme si ce mauvais présage résumait ses pensées inquiètes, gagna sa chambre, très lasse et le coeur lourd.

Clari demeura au salon. Prévoyant que Dinorah l'acaparerait les jours suivants, il rouvrit le dossier de sa pupille et travailla fort assidûment à ses révisions de comptes. En rassemblant ses résumés et ses notes, il put enfin établir un état sommaire de la fortune de Mlle d'Albiac. Il fit consciencieusement ses petits calculs de détail, les réunit. Le total aligné, il eut une véritable joie à lire et relire le beau chiffre que cela faisait. Bien que sa fortune eût été mal administrée et fût encore encombrée de non-valeurs, Francine possédait au moins cinquante à cinquante-cinq mille francs de rentes.



“Elle est riche, pensa Clari; aussi riche que moi! J'en suis heureux pour elle... Et cependant c'est presque dommage! Elle a tout, cette Francine! Son mari n'aura rien à lui donner. Elle apporte d'elle-même beauté, grâce, jeunesse et fortune, autant dire le bonheur tout entier! Cinquante mille francs de rentes! C'est, pour le moins, ce que je vais mettre dans cette folle entreprise!”

Il fut interrompu par un roulement de voiture dans le parc, bruit que couvrit aussitôt un grand coup de tonnerre.

La mauvaise dame amenait l'orage.

La porte du salon s'ouvrit et, sur le seuil, Dinorah s'arrêta, attendit, en attitude solennelle, théâtrale, que Clari vint à elle.

## XII

Mme Sarolt était une grande femme rousse, un peu maigre, aux traits légèrement flétris. Sous sa voilette et habilement fardée, elle pouvait encore passer pour assez belle.

“Eh bien, me direz-vous ce que signifie cet accueil?”

La voix parut très rauque dans le silence du grand salon.

Clari avait tourné les yeux et refermé le dossier. Il se leva avec empressement, courut à la cantatrice et lui baisa le gant avec sa belle grâce, avec son élégance aisée et naturelle. Puis il referma la porte et attira doucement Mme Sarolt vers le canapé.

“J'ai été très surprise de ne pas vous voir à la gare”, reprit Dinorah, rassurée par l'attitude aimable et pleine de sollicitude du jeune homme, mais n'en formulant son reproche qu'avec plus de hauteur. “Si votre cocher ne s'était pas approché de moi à

la gare de Saint-Joran, j'y restais en détresse.”

Et, du ton impérieux qu'elle avait adopté vis-à-vis de Clari, elle demanda brusquement:

“Pourquoi n'êtes-vous pas venu au-devant de moi?”

—J'en ai été empêché”, fit-il négligemment, sans paraître autrement impressionné par la froideur de Dinorah et sans d'ailleurs ajouter rien de plus précis.

La cantatrice s'assit sur le canapé et d'Harvey se baissa à demi pour lui placer un coussin sous les pieds. Enhardie par cet empressement, elle reprit de son air de souveraine offensée:

“Empêché par quoi?”

—Par un travail pressé!”

Elle ouvrit les yeux dans une surprise plus ou moins affectée. Puis, se renversant sur le canapé, elle partit d'un grand éclat de rire sardonique qui sonna encore plus faux que sa voix dans ce grand salon de jadis.

“Du travail?... Vous?... Quelle plaisanterie! Je suis curieuse de savoir quelle sorte de travail!”

Soit que, studieux depuis peu et assez fier de son application, Clari se sentit froissé de son effort bafoué, soit que, gâté par la gaieté douce et l'attitude discrète de Francine, il ne fût plus fait aux sautes d'humeur ni aux éclats de voix de la chanteuse, ces allures et ce rire lui parurent de mauvais goût.

Il regarda Dinorah avec plus d'attention qu'il n'avait coutume de le faire et répliqua, visiblement vexé:

“Si invraisemblable que cela vous paraisse, je travaille beaucoup et sérieusement. Il est vrai que j'y suis forcé. Il s'agit de mettre un dossier en ordre et de relever des comptes où le



peu que je sais de droit ne m'est pas inutile.

—Ordres?... Des comptes?... Ah ! ça, mon cher, faites-vous votre inventaire? Allez-vous m'annoncer que la ruine vous menace?

—N'ayant encore rien entrepris, je ne suis pas encore ruiné, rassurez-vous", fit le jeune homme avec une intonation nuancée de raillerie et si différente de ses répliques ordinaires que, mise en éveil, flairant quelque chose, Dinorah se dit:

"Hum! il y a du mystère là-dessous!"

La prudence lui eût conseillé de louvoyer; mais la cantatrice, mal conseillée par son orgueil et sa fatuité, avait pour principe de mener les petits jeunes gens au doigt et à l'oeil. Pourquoi changer cette méthode? N'était-ce pas par ce système qu'elle avait subjugué Clari et s'était imposée à son admiration? Sans réfléchir que le décor n'était plus le même et que le choeur dithyrambique de ses bons amis lui manquait, elle continua de jouer son rôle d'impératrice sans s'apercevoir que ses effets ne portaient plus sur ce spectateur distrait et blasé.

"Détachez-moi ma voilette ! commanda-t-elle brièvement. Maintenant, prenez mon chapeau. Aidez-moi à ôter ma jaquette. Que vous êtes peu prévenant, Clari! Devrais-je avoir besoin de réclamer vos soins?"

Le jeune homme se prêta à ce qu'elle réclamait de lui, mais très machinalement:

"Désirez-vous vous reposer, monter dans votre appartement?"

—Merci! Le plus pressé pour moi, c'est de connaître les raisons de votre absence, celles de votre silence."

D'Harvey contemplait toujours la cantatrice et celle-ci ne doutait pas de

la puissance de ses charmes. Elle attirait très imprudemment l'attention du jeune homme:

"Suis-je décoiffée?"

Habitué maintenant à admirer tout le jour le visage éclatant de fraîcheur de la jolie Francine, Clari dut réprimer un petit tressaillement devant cette longue figure où le maquillage, audacieux et hâtif, ne faisait que souligner davantage la fatigue et l'altération des traits.

Et le jeune homme se résuma ses impressions immédiatement, en toute ingénuité:

"Comment cette voix, que je croyais si touchante et si moelleuse, a-t-elle pu devenir rauque et criarde en quelques jours? Comment ce visage aux traits rudes, mais expressifs si beaux, a-t-il pu vieillir de dix ans en une semaine?"

Quoique galant, d'Harvey ne sut dissimuler complètement cette impression:

"Vous n'êtes pas décoiffée, constata-t-il naïvement, mais vous semblez un peu fatiguée du voyage. J'entends même, à votre voix, que vous êtes légèrement enrhumée... On ne va pas servir le thé tout de suite; en attendant, voulez-vous prendre quelque chose?"

Ce "voulez-vous prendre quelque chose?" sincèrement apitoyé, suffoqua Dinorah. Elle lança un merci très sec, se leva et, inquiète, alla, de son pas de femme habituée à marcher sur les planches, vers la glace.

Là, elle se mira de face, de trois quarts, de profil, mordilla ses lèvres, tapota de ses doigts ses torsades rudes et rousses, et, rassurée devant cette image qu'elle admirait aveuglément, pleine de rancune pour la fausse alarme que lui causait Clari, elle en revint



à son idée fixe et reprit, délibérément agressive:

—Enfin, mon cher, daignerez-vous m'expliquer pourquoi, devant me rejoindre à Paris ou me prier de vous rejoindre ici au bout de deux jours, vous me laissez depuis plus d'une semaine sans la moindre nouvelle? Parions que, si je n'étais pas venue vous surprendre aujourd'hui, vous ne preniez soin, ni demain, ni même après-demain, de justifier votre absence. Parlez-vous enfin? Qu'y a-t-il?

—Il m'est arrivé une chose extraordinaire. Je vous le donne en mille.

—Après ce silence énervant, après ce voyage forcé par un temps orageux te pour me rendre à la campagne que je déteste, je vous prévins, Clari, que je ne suis pas du tout, oh! mais là, pas du tout disposé à jouer aux devinettes! Expliquez-vous promptement et clairement: ma patience est à bout.

—Je m'expliquerai et me justifierai pleinement en trois mots.

—Dites ces trois mots, mais dites-les donc! s'écria la chanteuse avec irritation. C'est à croire que vous prenez plaisir à m'agacer!"

Et d'Harvey déclara posément:

"Je suis tuteur."

Dinorah le regarda d'abord avec une surprise non feinte. Elle ne comprenait pas.

"Quelle blague!

—Ce n'est pas une blague! J'ai été, par un conseil de famille, bombardé tuteur... et voilà!

—Impossible!

—C'est comme ça. Oh! la loi en a de gaies!"

Peu à peu la physionomie étonnée de la Muse prit une expression de dur mécontentement, ses grands sourcils teints se froncèrent et elle demanda:

"Où est votre pupille?"

—Ici, aux Fresnayses, sous mon toit. Il paraît que tel est son droit. Je lui dois le vivre, le couvert et le reste!

—Vous tuteur? C'est ridicule! J'imagine que vous allez vous défaire au plus tôt de ce bébé-là?

—C'est un bébé qui a toutes ses dents et qui mord quelquefois.

—Mettez-le au collège!

—Vous voulez dire au couvent.

—C'est donc une petite fille?

—Non.

—Quoi alors?

—C'est une grande fille.

—Par exemple!

—Elle a vingt ans.

—Vous devenez fou, Clari!

—J'ai cru le devenir, ma chère. Ma tête a résisté. Je me suis résigné à mon rôle de tuteur, et maintenant, pour tout dire, j'y prends goût!

—Vous tuteur d'une grande fille de vingt ans! Je rêve ou tombe en démente!"

Mme Sarolt, à cette minute, n'avait l'air ni d'une rêveuse ni d'une démente. Le regard aigu, les traits immobilisés par une préoccupation absorbante, la Muse réfléchissait profondément.

Elle concevait que ce grand jeune homme qu'elle croyait naïf, docile, subjugué, pénétré de tendresse et d'admiration pour elle, pouvait lui échapper. Elle le retrouvait très différent, la mine sérieuse, l'oeil observateur, le sourire sceptique. Ses façons, moins prévenantes, dénotaient une sorte de réserve méfiante, tandis que ses répliques, nuancées d'elle ne savait quelle ironie voilée, prouvaient une velléité d'indépendance. Et Dinorah se demandait:

"Est-ce seulement parce qu'il se sent chez lui qu'il a cette assurance? Est-ce seulement la pleine conscience



de sa fortune qui lui donne cette mine frondeuse et dégagée?"

Comprenant qu'elle l'avait peut-être traité trop légèrement, elle regrettait ses imprudences et s'avouait assez cyniquement:

"Il s'est repris! J'ai trop présumé de mon pouvoir. La séduction demeura inachevée. Je n'aurais pas dû le quitter; ne le voyant pas revenir, j'aurais dû le rejoindre tout de suite, sans lui donner le temps de se recueillir et d'évaluer sa fortune. Là doit être le danger que je flairais... à moins qu'une influence nouvelle ne soit venue contre-balancer la mienne. Cette pupille, peut-être? Bah! une insignifiante gamine, une pensionnaire de vingt ans, c'est bien invraisemblable! Cependant, je retrouve mon Clari changé du tout au tout. Je l'avais laissé si bien disposé, tellement à point! Pourvu qu'il n'ait pas renoncé à commanditer mon entreprise! Ah! quels tracas... si tout est à recommencer!"

Une expression de fatigue et de découragement relâcha soudain les traits tout à l'heure rigides de Dinorah. De nouveau d'Harvey l'observait de son regard scrutateur. Il la jugea vieillie non plus de dix ans, mais de quinze ans. Et, pour la première fois, dans la pensée étonnée du jeune homme, se dressa ce point d'interrogation redoutable:

"Quel âge peut-elle bien avoir?"

Dinorah relevait la tête à ce moment. Elle saisit un peu de surprise et d'effroi au fond des prunelles de Clari. Cela, plus et mieux que tout ce qu'il avait dit, lui prouva combien son empire était compromis. Dans un redressement d'énergie, consciente de la nécessité d'une lutte nouvelle, elle redevint maîtresse de ses nerfs et de

ses muscles; elle se composa une physionomie d'aménité conventionnelle et, voulant préciser la nature du danger qui la menaçait, elle demanda à brûle-pourpoint:

"Intelligente, votre pupille?"

Non par duperie, mais par malice, puis aussi pour ne pas exciter la jalousie de Dinorah contre Francine, le jeune châtelain répondit avec une petite moue:

"Elle n'est pas trop bête..."

—Et pas trop maladroite, pas trop rougeaude, pas trop laide non plus, cette petite?

—Hé! non, ma foi! Elle est plutôt alerte et gentille.

—Oh! vous, dit la cantatrice, incapable, malgré son dessein de se montrer fine diplomate, de dissimuler entièrement son dépit, vous trouvez toutes les femmes jolies! Il suffit d'un petit nez au vent, de quatre frisons d'or et d'un bec de poulette pour vous faire pâmer d'admiration. Aussi suis-je à peu près certaine que cette couventine est de conversation niaise et d'aspect désagréable.

—Vous allez pouvoir en juger, dit Clari enchanté d'interrompre l'entretien et se dirigeant vers la cheminée pour sonner. On ne tardera pas à annoncer le thé et je vais prier ma pupille de descendre.

—Oh! non, ne la faites pas venir! J'ai encore beaucoup de choses confidentielles à vous dire..."

Et Dinorah, prévoyant que d'une minute à l'autre on pouvait les déranger, en hâte maladroite jugea prudent d'aller au plus pressé et de se rassurer au sujet de la commandite.

"Vous savez, dit-elle, que je travaille à force mon répertoire et que "votre" grand projet est en bonne voie. Dès mon retour, je ferai dessi-



ner les costumes et esquisser les maquettes des décors.

—Oh! nous avons le temps, fit le jeune homme avec un geste comme pour rejeter le projet très loin, dans l'avenir."

Dinorah en oublia son nouveau plan de séduction et, dans une fièvre qui trahissait ses inquiétudes, elle reprit sur un ton coutumier d'exigence et d'intimidation:

"Vous êtes-vous occupé, comme c'était convenu, de réaliser la somme nécessaire à votre entreprise? Avez-vous tarabusté le notaire? Quand la vente a-t-elle lieu?"

—Je ne me suis aucunement occupé de cela, dit Clari, bravant le regard fascinateur de la Muse. Je n'en ai pas eu le loisir.

—Vous avez bien eu le loisir de vous occuper de ces paperasses!

—C'est le dossier de ma pupille. Mon devoir était de m'occuper des affaires de cette enfant avant de vaquer aux miennes.

—Votre devoir... ce mot-là dans votre bouche, c'est d'un comique!

—Si c'est à ce point comique, riez franchement, ma chère, au lieu de faire cette moue... qui ne vous rend pas jolie!"

A cette réplique qu'elle jugea d'impertinence inouïe, les yeux de Dinorah flambèrent. Elle perdit ce qui lui restait de sang-froid et poursuivit dans une sorte de colère:

"Il ne s'agit pas de tout cela. Avez-vous, oui ou non..."

—L'argent? acheva d'Harvey assez dédaigneusement. Vous l'aurez dès que je pourrai réaliser. Mais il y a difficulté à trouver acquéreur pour un domaine tel que celui-ci. De plus, vous le savez, mon notaire, dans mon intérêt même, retarde cette vente...

—Changez de notaire! Vous m'aviez parlé de marchands de biens tout disposés...

—J'y ai renoncé. Un scrupule m'est venu au sujet de mes fermiers qui se trouveraient ruinés... et moi-même, j'y perdrais trop!

—Qu'importe la perte de quelques milliers de francs, si, dans "votre" tournée, vous gagnez des millions.

—Le temps est loin où les impresarios gagnaient des millions. L'Amérique elle-même "ne donne plus"...

—Comment, fit Dinorah suffoquée, comment voulez-vous qu'avec un talent comme le mien...

—Même avec un talent comme le vôtre, ma chère, on risque beaucoup.

—Vous êtes extraordinaire...

—Rien n'est moins extraordinaire qu'un propriétaire qui, résolu à vendre, désire vendre aux meilleures conditions possibles. D'ailleurs je vous confesse que je ne vends pas sans regrets. Tous mes souvenirs d'enfance sont attachés à ce domaine...

—Que s'est-il passé? interrompit Dinorah en levant les bras d'un grand geste de théâtre. Que s'est-il passé pour vous changer ainsi!

—J'ai pris le temps de penser," dit simplement Clari.

Ils se regardèrent en silence, lui l'air paisible, les lèvres entr'ouvertes comme pour sourire, elle hostile et sombre, avec, dans les yeux et soulignées par le froncement de ses sourcils, des lueurs pareilles à de zigzagants éclairs.

Le jeune homme souriait en effet et sans effort, parce qu'il songeait à Francine et s'imaginait la voir hochant gracieusement la tête en approbation de sa ferme contenance.

Dinorah, altière, dominante, ne pouvait cacher la déception cruelle



que lui causaient les réponses mesurées du jeune homme. Elle s'était follement attachée à ce projet de tournée triomphale où elle se réservait, non seulement le cachet d'une chanteuse-étoile, mais aussi les privilèges et les prérogatives d'une très autoritaire et très exigeante directrice de théâtre. Elle comptait obtenir enfin le grand succès qu'elle n'avait jamais eu dans une carrière théâtrale déjà longue ; elle espérait s'imposer définitivement par une coûteuse publicité, des décors, des costumes luxueux et des oeuvres composées dans le seul but de la mettre en pleine lumière. Et sa fatuité de femme, son orgueil d'artiste, les flatteries d'un entourage de parasites, lui avaient présenté Clari d'Harvey en hobereau trop heureux de mettre sa fortune à ses pieds. Aussi s'était-elle, en son vaste projet, occupée et assurée de tout, sauf de lui.

Elle avait en ce moment conscience de son imprudence.

Une tactique moins brusque, des façons plus enveloppantes, plus tendres, s'imposaient.

Mais la Muse n'était pas de nature souple. Sa déconvenue, avivée de rancune, la roidissait, l'empêchait de se plier à l'attitude attendrie et sentimentale que la situation compromise exigeait. Une dernière réflexion, d'ordre essentiellement pratique, la décida enfin à ce grand effort sur elle-même.

Toute vibrante de la contrainte qu'elle s'imposait, elle entama, avec tout ce qu'elle possédait d'expérience acquise sur les planches, la scène classique de la douleur. Elle se laissa retomber sur le canapé, hoqueta convulsivement, tira son mouchoir de sa poche, y enfouit ses yeux.

Mais elle n'eut pas le temps de le mouiller d'une seule larme.

Francine entra dans le salon et, au même moment, Firmin annonça que le thé était servi.

### XIII

La cantatrice renfonça frénétiquement son mouchoir dans sa ceinture, se recomposa instantanément un masque impassible et se releva.

Cette brusque volte-face n'échappa pas à Clari. Un sourire amusé se dessina sur ses lèvres. La Muse se rendit compte de cette dernière maladresse. Elle en devint plus roide et plus maussade, mais rien ne lui paraissait plus important que de ne pas paraître en attitude humiliée ou suppliante aux yeux de la pupille de Clari.

Présentées l'une à l'autre, Francine et Dinorah se saluèrent.

"L'abord est plutôt frisquet !" observa d'Harvey.

Cependant la jeune fille tendit la main à la chanteuse. Feignant de ne pas voir le geste, Dinorah tourna le dos, alla à la cheminée et, devant la glace, lissa vainement de ses doigts frémissants et nerveux ses torsades rétives.

A l'apparition de cette ravissante jeune fille, toute rose et blanche, toute éclatante de lumière et de fraîcheur dans l'enveloppement nuageux de ses tulle, Mme Sarolt pinça les lèvres pour étouffer un cri d'aigre surprise. Une grimace de dépit lui resta sur les lèvres.

Très fine, Francine profita de la chance d'aimable contraste que lui offraient la mine renfrognée et les répliques sèches de Dinorah. Tandis que la chanteuse, troublée de rancune, ne pouvait dissimuler sa mauvaise humeur, Mlle d'Albiac souriante et douce, versa le thé, se dépensa en mille petits soins.



“Ma pupille est tout de même rudement plus gentille à regarder et plus agréable à entendre que Dinorah!”

Et Francine, qui lisait clairement cette pensée dans le regard que Clari détournait de la chanteuse pour le reporter sur elle, sentait croître son aisance et sa gaieté à ce modeste succès.

“Voulez-vous fixer vous-même le programme de votre fin d'après-midi, Madame? proposa d'Harvey. Désirez-vous vous reposer? Voulez-vous faire une promenade à pied ou en voiture?”

—Je n'ai aucun projet fixe, dit Mme Sarolt. Est-elle jolie votre propriété?

—Superbe! lança Francine.”

Et, enthousiaste, elle décrivit les beaux sites des Fresnayses.

Dinorah n'écoutait guère. Mais le désir lui revint, c'était le but de son voyage, de s'assurer de ses yeux et par estimation approximative, que le château et ses dépendances pouvaient largement couvrir les frais de l'entreprise. Elle ne voulait qu'à bon escient risquer sa scène de larmes.

“La pluie a cessé, déclara-t-elle. Nous pourrions donc faire un tour dans le parc à pied et ensuite visiter la forêt en voiture. Vous m'avez fait préparer une chambre. Clari?”

—Oui, chère Madame. On y fait monter votre valise.

—Eh bien, j'y vais aller prendre un mantelet et un chapeau pour sortir.”

D'Harvey sonna et Annette parut.

—Dites Firmin d'atteler et veuillez mener Mme Sarolt chez elle.”

Francine et Clari restèrent seuls au salon.

“Comment la trouvez-vous? demanda le jeune homme.

—Faut-il être indulgente?”

—Oui. Si cela ne vous coûte pas trop.

—Cela me coûte un peu. Et d'abord est-elle indulgente pour moi, elle?”

—Vous n'avez besoin de l'indulgence de personne...

—Bon! Alors je suis fixé sur ses dispositions à mon égard.

—Dinorah passe pour une beauté.

—Oh! une beauté... cela me semble exagéré.

—Je vous assure que tout le monde parle de sa beauté.

—On doit en parler... depuis quelque temps!

—Quel âge lui donnez-vous?”

—Puisqu'il faut être indulgente, mettons la quarantaine!”

Clari eut un haut-le-corps. Francine reprit gaiement:

“Otons les mois de nourrice pour vous faire plaisir.

—Je l'ai trouvée effectivement très changée, fit d'Harvey songeur. Je ne sais si votre voisinage lui nuit, mais...

—C'est cela, s'exclama Mlle d'Albiac avec le même enjouement. Cela va être de ma faute si votre Muse ne paraît plus seize ans!

—Vous n'êtes pas aimable aujourd'hui.

—Moi? Pas aimable? Vous devez confondre, répliqua Francine malicieusement.”

Et, sans se fâcher du reproche, elle ajouta avec une nuance de fine coquetterie:

“Parlez-moi comme vous parlez à Mme Sarolt. Vous verrez si je ne vous répons pas plus aimablement qu'elle! Essayez!”

—Ma chère pupille, fit Clari assez amusé de ces répliques piquantes, je vous trouve, aujourd'hui, un peu bien délurée.

—Est-ce Mme Sarolt qui vous a soufflé cela?



—C'est mon opinion personnelle, vilaine enfant.

—Alors, je m'excuse, mon cher tuteur. Mais que voulez-vous? On a des jours comme cela! Le temps est à l'orage. Un peu de nervosité s'en mêle. D'ailleurs, par nature, je ne suis pas extrêmement timide.

—Je m'en suis aperçu...

—Ni même très bien élevée...

—Je m'en apercevrai peut-être.

—Cela tient à ce que je n'ai jamais été dirigée que par des tuteurs.

—Merci!

—D'ailleurs notre timidité ne servirait qu'à nous rendre plus dupes encore. Est-ce que, dans un temps comme le nôtre, une pauvre petite jeune fille qui doit se défendre contre tout, a le droit de se payer le loisir et la séduction d'être timide? C'est un luxe d'antan! Les femmes pouvaient se concéder cela aux époques reculées où les hommes s'occupaient de les protéger et n'étaient pas encore des... des malappris! Timides? Mais si nous étions timides, les brebis galeuses du troupeau nous mangeraient notre laine blanche sur le dos, mon cher tuteur! Je veux être de mon siècle: pratique...

—Et féministe?

—Oh! non. Le féminisme m'apparaît mauvais parce qu'il tend à nous éloigner de vous, à nous faire vivre séparément; parce qu'il nous apprend à nous passer les uns des autres. Rapprochés, on se connaîtrait, on s'aimerait, on s'épouserait tout simplement et tout naturellement. Et nous n'aurions plus ces mariages aussi rares que bêtes, où l'on s'unit sans que le mari sache rien de sa femme, et réciproquement! Si les jeunes gens n'ont plus envie de se marier, c'est qu'ils ne vivent plus assez près des

jeunes filles. S'ils les connaissaient mieux, ils n'en auraient pas peur... tout au contraire! Ils ne choisiraient jamais d'autres femmes que celles-là!"

Francine s'était laissée aller à dire le fond de sa pensée. Elle s'arrêta, rose et confuse devant le sourire et le regard divertis de d'Harvey. Et elle fut bien près de connaître, à ce moment, toute la timidité qu'elle reniait quelques secondes avant.

Heureusement la rentrée de Mme Sarolt fit diversion.

Tandis que Mlle d'Albiac, sur l'invite de Clari, se coiffait simplement d'un petit canotier de toile cirée et engainait ruches et volants de mousseline dans un étroit cache-poussière de drap gris, la cantatrice essayait sur Clari l'effet d'un immense chapeau cabriolet couvert de plumes et d'une écharpe exotique à longues franges.

On alla dans le parc, jusqu'aux rives de la Frenette. Dinorah, fort contrariée que Clari eût convié Francine à la promenade, n'admirait rien, maussade. S'étant assurée, en une série de questions brèves, que la seule coupe des bois produirait de très grosses sommes, elle commença à se plaindre du vent et de l'humidité.

Mlle d'Albiac se retournait-elle en s'écriant:

"D'ici, voyez comme la façade du château a grand air!"

Dinorah, sans même regarder, répliquait:

"Ne me parlez pas d'architecture... Je n'y connais rien... C'est un art inférieur!"

Clari, le coeur depuis peu ouvert aux jouissances du propriétaire, lui disait-il:

"Avouez au moins que ce parc est d'une belle ordonnance?"



La cantatrice grommelait :

“C'est de la campagne... et, la campagne, je ne la comprends pas!”

Elle fermait ainsi, sans cesse, la conversation par des réponses ou des questions désagréables.

“Revenons par le plus court, au moins?”

—Soit! traversons la pelouse.

—Oh! non, l'herbe est mouillée.

J'ai des bottines jaunes et je crains pour ma voix.”

Francine remarqua que Mme Sarroît, avec ses talons pointus, vacillait, manquait à chaque pas de se fouler le pied.

“Dieu! que vos chemins sont mauvais, gémissait la dame.

—Pas tant que cela! se défendait d'Harvey. En tout cas je ferai sabler ces allées.

—A quoi bon! Cette dépense serait bien inutile, puisqu'il est convenu que vous allez vendre.”

Elle dit cela, comme sûre de son fait.

Francine ne put réprimer un tré-sallement et son regard inquiet chercha les yeux de Clari. Le châtelain ne trahit ses pensées par aucune parole mais, de sa canne, il frappa une branche d'un coup sec et les feuilles volèrent autour de lui.

Cette idée de vendre, à présent, le troublait, l'irritait. Francine l'avait initié aux beautés du domaine, aux joies reposantes d'une vie large et facile. Maintenant qu'il y avait goûté, cette existence lui plaisait, il l'aimait. Il savourait pleinement son rôle de châtelain. Il usait du droit de commander. Et, par une impression de choc en retour, il éprouvait un immense plaisir à se sentir maître de cette magnifique résidence où si longtemps il avait subi le joug d'un maître.

D'avoir vécu, tout le passé, prisonnier aux Fresnayses il s'y sentait à présent, par souvenance et comparaison, plus libre que partout ailleurs.

Aussi l'insinuation de Dinorah, lui rappelant sa promesse, l'assombrit-elle pendant le reste de la promenade. Le retour, aigrement sollicité par les plaintes de la cantatrice, fut assez morne. Elle frissonnait sous son écharpe, sa traîne et sa balayeuse se crottaient lamentablement, empêtraient sa marche vacillante; le vent s'engouffrait dans son chapeau, tordait les plumes, la décoiffait, tandis que, bien d'aplomb sur ses talons plats, ne donnant aucune prise aux rafales dans son étui de drap, avec son canotier solidement épinglé dans sa chevelure épaisse, Francine eût affronté toutes les tempêtes.

Au bas du perron, on croisa l'un des gardes. Il salua, et Clari, affable à l'exemple de Francine, lui adressa quelques mots bienveillants sur sa belle mine.

L'homme, rouge de joie au seul et premier compliment que lui eût jamais adressé “le patron”, se confondit en courbettes et, dans son émotion, par désir de répondre à la politesse, risqua une grosse plaisanterie :

“Oh! Monsieur Clari, les dames que vous promenez ont la mine autrement belle qu'un vieux grognard comme moi! Il faut que vous soyez rudement indulgent pour ne me pas trouver laid près d'une aussi jolie demoiselle que celle-là...”

Et, se tournant vers Dinorah, le garde ajouta :

“Y a de quoi faire honneur à “Madame sa mère!”

A ce mot terrible, Francine, cachant son envie de rire, sauta le perron, traversa le salon, gagna sa chambre, tan-



dit que Mme Sarolt, furieuse, allait au canapé, s'y laissait tomber à demi pâmée de colère.

Les traits bouleversés, elle ne justifiait que trop l'âge que lui prêtait le garde.

Clari, fort ennuyé, prévoyant une scène, demanda :

— "Où est Francine ?

— Je vous en prie, clama Dinorah, laissez votre pupille où elle est ! J'ai à vous parler sérieusement. Sans compter que les allures de cette petite m'horripilent. Elle est avec vous d'une coquetterie et d'une hardiesse qui en disent assez long sur ses sentiments !

— Ma chère Dinorah, cette enfant est sous ma protection. Mon devoir est de la défendre et je la défendrai... même contre vous !

— Oh ! quel zèle ! Si par là vous croyez me convaincre que votre affection mutuelle est idéale, vous vous y prenez mal !

— Je vous affirme que Mlle d'Albiac est pour moi l'amie la plus respectée."

La cantatrice éclata de rire.

Se rappelant le geste de confiance et de franchise avec lequel Francine avait accueilli le même aveu concernant Dinorah, d'Harvey put mesurer l'abîme qui séparait ces deux caractères féminins.

Mme Sarolt riant toujours non sans affectation, Clari fut pris d'irritation, puis réfléchit aussitôt qu'en se fâchant, il ne ferait qu'accroître les soupçons de la Muse. Il ne manifesta son dédain qu'en haussements d'épaules.

Mais Dinorah maladroitement, mauvaise, irrésistiblement emportée par le dépit, la jalousie, la vanité blessée, continuait :

"On connaît vos ingénues ! Des petites sournoises... Avec leur air sainte-nitouche, elles en font mille fois plus que toutes les autres !"

Le jeune homme s'avança vers elle, pâle de colère. Cependant il lui dit d'un ton ferme et contenu :

"Si vous ajoutez un seul mot, je quitte cette pièce."

Elle comprit au regard et à la contenance qu'elle faisait fausse route. Elle changea aussitôt d'attitude et aborda sans transition, faute de mieux la scène d'attendrissement déjà ratée le matin.

Elle retira son mouchoir de sa ceinture et, à peu près sûre cette fois de n'être pas dérangée, elle s'étendit à demi sur le canapé et sanglota convulsivement :

"Vous me faites souffrir, Clari ! Vous me torturez ! Je suis atrocement malheureuse !

— Pourquoi, grands dieux !" s'exclama le jeune homme un peu défiant, car il se souvenait des larmes si miraculeusement séchées par l'annonce du thé.

Et constatant que l'heure du dîner était encore lointaine, il se tenait à distance, ne voulant ni accroître, ni prolonger la crise d'aucune parole ou d'aucun geste encourageants.

Dinorah n'avait pas le don des larmes. Tout au moins avait-elle, au Conservatoire ou ailleurs, suffisamment "pioché l'émotion" pour donner le change à un jeune homme aussi neuf que d'Harvey.

"Pourquoi je suis malheureuse ? s'écria-t-elle en bonne intonation de mélo. Pourquoi je souffre ? Mais parce que je vous aime, ingrat !"

Sa voix semblait réellement déchirée. Des palpitations lui secouaient la



poitrine et elle se tamponnait les yeux de son mouchoir.

“Le grand jeu, les grandes eaux!” pensa Clari, encore soupçonneux et méfiant.

Mais, sous ses apparences d'insouciance et de légèreté, le jeune homme était sentimental et bon. Il avait vu rarement une femme pleurer, surtout en se plaignant de sa cruauté. Un peu de pitié lui remua le cœur. Attendri, il se rapprocha de la cantatrice, puis s'assit auprès d'elle.

Dinorah lui prit les mains, les lui serra avec force et se plaignit amèrement de son indifférence. Écoutée, elle versa de nouveaux pleurs pour être crue. La peur de manquer la fameuse commandite prêtait une façon de sincérité à ses reproches grandiloquents et convulsait ses traits d'une indéniable angoisse. Dans le vertige d'un récit fiévreux, Clari commença de concevoir en quel état d'affreuse inquiétude son absence avait plongé la cantatrice; il pressentit la rigueur de son silence et s'imagina quelques torts.

Le beau visage du jeune homme refléta aussitôt l'incertitude de sa pensée et avertit Dinorah du succès de son attitude. Elle crut pouvoir frapper le coup décisif:

“Vous voyez ma douleur, Clari?”

—J'en suis pénétré, chère amie.

—Alors mettez-y fin.

—Et comment?

—Expédiez dès demain votre pupille au couvent et, débarrassé d'elle, revenez à Paris avec moi! Une fois là, nous trouverons bien le moyen d'obliger votre notaire à vendre... de gré ou de force!”

Clari, cette fois, n'hésita pas.

“Mon notaire, même forcé, ne peut vendre les Fresnayés du jour au len-

demain et je ne puis exiger de cet homme qu'il me ruine. Quant à remettre ma pupille en pension, ce serait faire expier à cette enfant seule les embarras d'une situation dont, de nous trois, elle est la victime la plus innocente!

—Quelle innocente et quelle victime! ricana Dinorah, les sanglots calmés et les larmes taries au tour décisif que prenait la conversation. Enfin, confiez cette gamine aux domestiques et repartons ensemble pour Paris.

—Ce serait une singulière façon de comprendre mes devoirs de tuteur.

—Laissez-moi donc une bonne fois tranquille avec vos devoirs de tuteur! éclata Mme Sarolt, trahissant à chaque mot sa nature violente. Ne voyez-vous pas que cette petite futée et ce vieux renard de notaire sont de connivence pour vous séquestrer en un faux cas de conscience, pour vous enchaîner de scrupules idiots, afin de mettre ensemble le grappin sur votre argent!”

L'insinuation ne porta pas. Clari répliqua moqueusement:

“Je puis réfuter votre accusation d'une seule phrase: Francine est aussi riche que moi!”

—Si elle n'a pas besoin de votre assistance, vous n'en êtes que plus indépendant!

—Vous vous trompez, vous dis-je. Venez vous asseoir à cette table et feuillotez avec moi ce Manuel de Droit.

—A quoi bon?

—Maître Garoux a souligné au crayon tous les articles du code qui concernent ma tutelle. Vous vous convaincrez que j'ai pieds et poings liés.”

Sur le sable de l'avenue, un roulement de voiture attira leur attention,



“Qu'est-ce ?

—C'est la calèche commandée pour notre promenade en forêt. Elle va nous attendre, comme d'habitude, devant la porte du vestibule. Mais nous avons le temps. Parcourez quelques-uns de ces alinéas : vous verrez si la loi plait.

Dinorah, voulant faire preuve de complaisance, s'assit devant la petite table, prit le manuel.

“Je vous assure, Clari, que vous exagérez vos devoirs...”

—Aucunement. Savez-vous qu'en toute contestation ou procès de ma pupille, c'est moi qui serais condamné aux dépens ? J'ai civilement la responsabilité de ma gestion j'en puis même encourir, si monstrueux que cela semble, une responsabilité pénale !

—Par exemple !

—C'est ainsi. Encore mon notaire n'a-t-il pas osé m'énumérer toutes mes obligations. Il en est que j'ignore encore. Maître Garoux a pris la peine de corner dans ce manuel une page qui, paraît-il, m'intéresse très particulièrement. Tenez, vous avez justement le doigt sur cette marque... lisez... lisez à haute voix !”

Cela ennuyait horriblement Mme Sarolt. Peu lui importait le code. Ce qu'elle voulait, c'était emmener Clari, le soustraire à toute influence autre que celle de sa coterie et obtenir la vente immédiate des Fresnays. Préoccupée de cette idée fixe, elle ouvrit négligemment le livre à la page désignée et, la pensée ailleurs, elle lut à haute voix mais mollement, le paragraphe marqué en marge d'une croix au crayon rouge.

“661. Garanties accordées au mineur pour assurer la responsabilité du tuteur : ainsi qu'on l'a exposé au n° 728, si, dans l'état actuel des choses,

le tuteur n'est plus obligé de fournir caution, du moins les immeubles dudit tuteur sont le gage de sa bonne administration. Ces immeubles sont, en ce but, affectés par hypothèque légale.”

D'Harvey eut un cri de stupeur.

—Que me lisez-vous là ? Ce n'est pas possible ! Vous vous êtes trompée. Je vous en prie, relisez : cela me paraît tellement exorbitant !

Rendue attentive par l'exclamation de Clari, Dinorah, sans penser à autre chose cette fois, relut l'article d'un bout à l'autre, lentement, scandant la phrase inexorable :

“Les immeubles du tuteur en gage de sa bonne administration sont affectés par hypothèque légale.”

Ce fut alors à la chanteuse d'éprouver une si profonde stupeur qu'elle demeura sans voix et laissa le manuel s'échapper de ses doigts.

Cependant, arpentant le salon, gesticulant fiévreusement, Clari criait :

“Mais alors je suis complètement paralysé ! Je ne peux pas vendre les Fresnays ! Je n'en ai plus le droit ! La loi s'y oppose ! Et dire que c'était mon moyen unique de commanditer votre entreprise !”

Dinorah repoussa la table brusquement, se dressa blême, rigide, les yeux pleins d'éclairs et telle que Firmin se représentait la dame de l'orage.

“Vous le saviez !” clama-t-elle menaçante.

—Je vous affirme que je l'ignorais, protesta Clari, encore très agité de sa découverte. Maître Garoux, en m'apportant ce livre, m'a simplement prévenu qu'il avait marqué un passage de grande importance pour moi. Je vous jure que je n'ai pas ouvert ce manuel depuis...



—Je ne vous crois pas! interrompit la cantatrice hors d'elle. Vous le savez!... Votre insistance même à me désigner cette page, à me faire lire cet article qui explique et motive votre refus, oui tout cela prouve que la comédie que vous venez de me jouer a été préparée, machinée à l'avance.

—Comment pouvez-vous imaginer?

—Je n'imagine pas, je vois, je comprends, je saisis tous les fils d'une ruse sournoise destinée à vous dégager de votre promesse. Vous m'avez trompée, indignement trompée! Je ne vous croyais que sot... je vois que l'imbécile est doublé d'un hypocrite!

—Je ne vous permettrai pas de me parler ainsi si je ne vous voyais affolée de colère, dit Clari. Encore une fois je vous donne ma parole que cet article du code me surprend autant que vous...

—Assez! fit Dinorah en une rage qui lui faisait perdre toute mesure. S'il vous restait la moindre sincérité, vous m'avoueriez que votre avarice s'embusque platement devant la plus injuste des lois! Et moi qui me donnais la peine de prier, de pleurer, de sangloter... Ah! comme vous avez dû rire, comme vous avez dû jouir de mon inutile humiliation!

—Vous vous méprenez étrangement sur mes sentiments, Dinor...

—Taisez-vous! Chaque mot que vous prononcez pour vous justifier est une injure de plus, car il me prouve que vous me croyez encore stupidement dupe de vos nouveaux mensonges..."

Et cette idée d'être "dupe", la révoltant dans son orgueil et sa fatuité, elle ajouta avec non moins de véhémence:

"Dupe, je ne le suis toutefois qu'à demi... car je ne vous aime pas, mon

cher, je ne vous ai jamais aimé!... Il fallait être aussi borné que vous l'êtes pour imaginer qu'une femme comme moi pouvait aimer un niais comme vous!

—Merci bien! Allez-y bravement! Ne vous gênez pas!"

Et sans l'écouter, croyant l'avoir écrasé par cet aveu furieux, croyant le laisser effondré de douleur, abimé de désespoir, Dinorah s'élança et sortit en claquant la porte derrière elle.

#### XIV

Quoique ferme et solide sur ses jambes, en dépit de l'aveu décevant dont la cantatrice avait cru le foudroyer, Clari d'Harvey ne se sentit aucune velléité de la rejoindre.

Il eut son haussement d'épaule indifférent:

"La Muse est devenue Furie. Laissons-la cuver sa colère. Si son affection pour moi est désintéressée... elle reviendra d'elle-même. Mais tout de même ce vieux renard de Garoux m'a joué un tour... sans le savoir probablement. Comment eût-il deviné l'arrivée de Dinorah et supposé que je n'ouvrirais pas ce manuel avant elle? Quel coup de théâtre! Le hasard a tout fait... qui sait s'il a mal fait?"

Le jeune homme était revenu s'asseoir devant la table. Le coude sur le buvard, le menton dans la main, en cette attitude studieuse qui lui était devenue familière, il se mit à lire et relire le paragraphe 661.

"C'est clair, se répétait-il, c'est limpide. Avec la meilleure volonté de tenir ma promesse, je ne puis vendre les Fresnayses... Comment ne veut-elle pas comprendre que c'est un cas de force majeure?"

Il demeurait là, pensif, quand la porte s'ouvrit et preste, en bruisse-



ment léger, Francine pénétra dans le salon :

— « Que se passe-t-il donc ? fit-elle. Plusieurs portes violemment claquées m'ont fait frémir jusqu'au fond de ma chambre. A ce fracas, j'ai supposé que Mme Dinorah venait de vous quitter. Et parce que je vous ai deviné seul, je me suis permis de revenir. C'est d'ailleurs là-haut, dans l'appartement réservé à cette dame, un tapage intolérable. »

— « N'y faites pas attention, dit d'Harvey. Les violences de Mme Sarolt s'apaiseront d'elles-mêmes. Voici la cause de ce tumulte. »

Et il tendit, ouvert, le manuel où son doigt soulignait l'article 661.

Francine lut et pâlit légèrement :

— « Ainsi, soupira-t-elle attristée, c'est encore et toujours à cause de moi que vous viennent les chagrins ! Il ne me restait plus qu'à vous retirer une affection qui sans doute vous est chère... »

— « Ne vous apitoyez pas trop sur mon compte, répliqua le jeune tuteur. J'ai quelques motifs d'accepter cette épreuve avec philosophie. En compensation il me reste d'abord votre amitié, ce qui est beaucoup... puis il me reste enfin mon argent, ce qui est bien quelque chose aussi ! De plus, Francine, si vous ressentez un peu de mélancolie à mon sujet... vous devez éprouver une grande joie pour vos amis les gardes, les fermiers et les serviteurs du domaine. Ils resteront aux Fresnays puisque les Fresnays ne peuvent plus être vendues ! »

— « Oh ! de cela je suis contente, même pour vous, Clari ! »

Ils furent interrompus par un bruit de voix dans l'escalier et dans le vestibule.

— « On dirait qu'on appelle, qu'on monte et qu'on descend, remarqua

Clari. Personne ne déménage que je sache... »

Tous deux, saisis de la même pensée, se regardèrent une seconde en silence, dans le crépuscule envahissant déjà le grand salon.

— « Peut-être Mme Sarolt veut-elle quitter le château ? supposa le jeune homme. Ne le croyez-vous pas, Francine ? »

Mlle d'Albiac était devenue encore plus pâle, avertie par un mystérieux pressentiment, subitement consciente que cet incident allait décider de sa vie.

La pauvre enfant, en effet, croyait déjà voir son tuteur, désespéré, s'élançant vers la cantatrice, puis la ramener, après avoir, sous la menace de ce départ, promis de se soumettre à toutes ses exigences. Et la première de ces exigences, Mlle d'Albiac n'en doutait pas, serait la rentrée de la pupille en pension.

A cette idée le cœur de la jeune fille se serra d'angoisse.

La disparition de cette femme, c'était la reprise de la douce et paisible existence des premiers jours. Son retour, c'était le trouble, l'humiliation... peut-être aussi la séparation et l'exil, — l'exil loin de celui qu'elle aimait, car, à cette minute, Francine était bien obligée de s'avouer qu'elle aimait Clari d'Harvey.

Le jeune tuteur, le regard inquiet tourné vers Mlle d'Albiac, répéta sa question :

— « Ne pensez-vous pas que c'est Mme Sarolt qui fait descendre sa valise ? »

Francine fut tentée de mentir. Rien ne lui était plus facile que de répondre qu'elle ne le croyait pas, que de prétexter à ce bruit n'importe quelle cause propre à détourner les soupçons du jeune homme, à l'empêcher d'aller



dans le vestibule et à fixer ailleurs son attention.

Dinorah partie avant que Clari pût s'y opposer, quelle délivrance!

Mais si grande que fût la tentation, si blanc que fût le mensonge, la fierté de la jeune fille se révolta à cette idée d'acheter sa tranquillité et de devoir son bonheur à ce mesquin subterfuge.

Et, d'une voix un peu changée, car répondre sincèrement était tout de même une façon d'héroïsme, Francine avoua courageusement:

"Oui, je crois bien que c'est Mme Sarolt qui fait descendre sa valise."

Et Francine épiait son tuteur de ses grands yeux remplis d'anxiété.

D'Harvey parut hésiter, puis s'immobilisa.

Tous deux demeurèrent ainsi dans l'ombre plus grise, silencieux, s'observant.

Soudain ils tressaillirent ensemble. Un roulement de voiture écrasait le sable de l'avenue.

"On dirait que la calèche s'éloigne, dit le jeune homme avec un geste nerveux. N'entendez-vous pas?

—Si, j'entends, dit Francine faisant appel à ses sentiments d'abnégation. C'est bien la calèche qui s'éloigne.

—La voiture va passer sous nos fenêtres, devant le perron, pour gagner l'avenue. Faut-il appeler Firmin? Que me conseillez-vous? Dois-je laisser Mme Sarolt partir ainsi... sans un seul mot?

—Je... je ne sais pas, dit la pauvre Francine qui n'avait pas trop de toute son énergie pour articuler ces mots de façon compréhensible. Je ne puis vous conseiller... Ecoutez l'impulsion de votre coeur... C'est à lui de vous dire ce que vous avez à faire!"

Il hésita de nouveau. La voiture, ayant tourné l'angle du château, se

rapprochait. D'Harvey alla jusqu'à la porte-fenêtre.

Francine se sentit faiblir.

Cependant le jeune homme n'ouvrit pas, ne souleva même pas le brise-bise.

La calèche passa. Firmin cinglant le cheval comme s'il eût deviné qu'on voulait l'arrêter.

"Elle est dans la voiture! constata Clari. Elle regarde de ce côté... peut-être espère-t-elle que je la rappellerai! Dites-moi, dites-moi vite: n'est-ce pas trop cruel, si par hasard elle m'aime, de la laisser partir ainsi?"

Mlle d'Albiac se roidit contre son émotion et, du fond du salon, du coin d'ombre où elle s'était blottie pour cacher son trouble, elle prononça d'une voix faible et cependant distincte:

"Oui, si elle vous aime... c'est cruel... affreusement cruel!"

Clari ouvrit vivement la porte, sauta les marches du perron, courut, disparut dans le parc.

Francine perdit la respiration et, prise de défaillance, elle se laissa tomber sur un fauteuil. Elle n'entendit plus rien. Ses yeux se fermèrent de douleur. Et, saisie d'angoisse, dans une sorte d'hallucination, elle répétait:

"Cette Dinorah va l'emmener; il va la suivre à Paris... elle va reprendre son empire sur lui et, moi, je ne le reverrai plus jamais!"

Elle demeura la tête dans ses mains, si pâle qu'elle s'en sentait les joues froides et le coeur glacé...

Une exclamation, qui certes répondait mal à sa vision romanesque et tragique, arracha la jeune fille à cette torpeur noire.

"Ah! Zut!"

Clari venait de rentrer dans le salon. Francine releva la tête. De ses yeux,



où lentement la joie dissipait une brume de douleur, elle contemplait le jeune homme avec ravissement.

“J’ai eu beau appeler,—expliquait-il en manière d’excuse,—elle n’a seulement pas daigné tourner les yeux vers moi. Elle avait dû commander à Firmin de ne pas s’arrêter... Le cheval trotte plus fort que je ne cours. J’ai essayé de lutter de vitesse, mais cela m’a rebuté... et j’ai tout lâché... Zut!”

D’un geste en l’air, d’un claquement de doigts pareil au bruit d’une aile qui s’ouvre, d’Harvey, en sa belle insouciance retrouvée, en son alerte désinvolture de jeunesse, envoya promener, donna la volée pour toujours au souvenir de Dinorah. Et Francine naïvement, en dépit de ses décisions héroïques, dans cette joie inespérée de revoir son tuteur, jugea le geste charmant, approuva le “zut” d’un petit hochement de tête inconscient.

“Que je suis devenue romanesque, remarqua-t-elle bientôt en prompt examen de conscience. Qu’ai-je été imaginer : enlèvement, séparation, éternel exil et le reste !... Comme tout s’arrange mieux, plus simplement et plus naturellement, dans la vie que dans les romans et dans les songes!”

Les couleurs lui revinrent aux joues en même temps que le sourire aux lèvres; son cœur se remit à battre doucement.

“Vous n’avez pas couru longtemps derrière la voiture, constata-t-elle peu après et d’ailleurs sans nuance de reproche.—Vous n’êtes guère essoufflé! Je ne crois pas non plus que vous ayez crié bien fort...”

—Vous allez me juger mal, dit Clari, me croire un ami oublieux et capricieux, un hôte mal élevé... Je vous assure cependant que j’ai montré

beaucoup de patience et de modération. Etait-ce flatteur, en somme, de voir cette Muse se métamorphoser en vraie Furie dès l’instant où il lui fut prouvé que je ne pourrais pas lui procurer d’argent? Avait-elle besoin d’ajouter qu’elle ne m’aimait pas et ne m’avait jamais aimé!

—Quel effet vous produisit cet aveu-là ?

—Il m’a pleinement rassuré. La seule chose qui m’inquiétait et m’apitoyait un peu, c’était précisément l’idée qu’elle pouvait avoir quelque affection pour moi... Je me sentais si peu enclin à y répondre!

—Bien vrai?

—Je vous le jure.

—Oh! je vous crois sans peine... J’ai tant envie de vous croire!”

A cette exclamation qui lui échappa, Francine rougit extraordinairement et cette rougeur témoignait amplement de sa bonne foi. Mais Clari jugea sa justification insuffisante. Il plaida sa cause et si éloquemment que la calèche revint de la gare sans qu’ils l’eussent entendue.

L’annonce du dîner les surprit comme au sortir d’un rêve.

Ce fut avec bonheur que, sous l’œil du bon Firmin, ils se retrouvèrent en tête-à-tête à la table lumineuse de fleurs, de cristaux et d’argenterie.

Au dessert, sommé de conter en détail le départ de la dame, Firmin ne se fit pas prier.

“Monsieur et Mademoiselle pensent bien que, quand en ouvrant la porte du vestibule, cette dame m’a ordonné brusquement:—“Montez prendre ma valise, descendez-la et conduisez-moi tout de suite à la gare sans rien dire à personne.”—je ne me le suis pas fait répéter deux fois. J’avais vingt ans de moins. J’ai sauté de mon siège, grim-



pé l'escalier, enlevé le paquet, redégringolé, mis le tout dans la voiture, ressauté sur mon siège. Et, fouette cocher! Elle n'aurait eu qu'à changer d'idée, la dame d'orage! Devant le perron, j'ai bien vu Monsieur, je l'ai bien entendu appeler; mais comme la dame, plus furieuse, me commandait de continuer sans m'arrêter, j'en demande pardon à Monsieur, mais c'est à la dame que j'obéis. Ce fut plus fort que moi! Tout autre jour, partant si tard, je ne serais jamais arrivé à la gare pour l'express de six heures, mais j'avais tellement peur qu'elle manquât le train que j'aurais crevé mon cheval pour arriver. Et on est arrivé! Un vrai miracle! L'express était en gare, le guichet fermé, la porte verrouillée. La Parisienne, qui peut-être avait réfléchi, ne semblait plus trop pressée. Moi, je l'étais! J'ai ressauté de mon siège par terre, la valise sur l'épaule. Du pied, du poing, j'ai ébranlé les portes, secoué les vitres, crié, hurlé si fort qu'un employé a fini par ouvrir. A ce tapage le chef de gare, qui portait déjà son sifflet à sa bouche, s'est retourné. Ce répit-là m'a suffi. J'ai couru au wagon de première, j'ai ouvert, enfourné la valise dans le compartiment et, comme la dame arrivait sur le quai, je l'ai prise, enlevée, enfournée et bouclée dans le wagon, —comme sa valise!— “Voyageuse Paris... première... sans billet!” —ai-je crié au chef du train. Ah! Monsieur, j'aurais payé sa place de bon coeur! Le train se mit aussitôt en branle, mais je n'ai respiré que lorsqu'il eut disparu au tournant de la voie. Au retour, j'ai constaté que ma bête était vannée et que je m'étais donné un petit tour de reins. Mais je soignerai ma bête, ma femme me soignera, et, si ça prouve que mon corps a vieilli, je ne

m'en sens pas moins le coeur rudement plus jeune qu'hier! Que Monsieur et Mademoiselle regardent si le ciel lui-même ne nous donne pas raison: depuis que cette vilaine dame d'orage s'en est allée, le beau temps est revenu!”

C'était vrai. Les derniers souffles du vent, chassant à l'horizon les nuages entassés en fuite précipitée, avaient purifié le ciel, séché les pelouses et les feuillages. A peine de fugitifs frissons couraient-ils encore sur les eaux dormeuses de la Frenette.

Tentés par la sérénité du soir, Francine et Clari se sentaient attirés vers le parc. Et, d'entente tacite, ils allaient descendre les marches du perron quand Firmin, se frappant le front, revint à eux, tendit à Clari une enveloppe cachetée.

“Que Monsieur m'excuse. Le départ de cette dame m'a fait perdre la tête. Au retour, à l'entrée du parc, j'ai rencontré le jeune clerc du notaire. Il venait aux Fresnays et m'a remis cette lettre pour Monsieur.

“Je lis le message de Maître Garoux, Francine, et je vous rejoins.”

Mlle d'Albiac descendit les marches, traversa la pelouse; mais elle n'avait pas atteint le bord de la rivière que d'Harvey la rattrapait très ému, très essoufflé cette fois:

—Maître Garoux m'envoie des nouvelles.

—Bonnes? Mauvaises?

—Bonnes pour vous... mauvaises pour moi! En mon nom il a écrit à votre conseil de famille, à Judel. Tous ont reconnu l'erreur: la tutelle visait mon oncle et non moi. Le conseil se réunira de nouveau, très prochainement.

—Pour me nommer un troisième tuteur?



—Garoux ne le croit pas.

—Va-t-on me remettre sous la coupe de Judel? Ce serait pis!

—Non! Ces messieurs en ont assez. Vous avez vingt ans. Ils ont résolu de vous émanciper! Eh! bien, vous ne sautez pas de joie?

—Je vous répéterai, Clari, ce que vous m'avez si généreusement dit le premier jour: rien ne presse! J'étais heureuse ici... et j'y serais, j'imagine, de plus en plus heureuse. Cette émancipation n'est pas une bonne nouvelle pour moi. Reste à savoir pourquoi c'est une mauvaise nouvelle pour vous, alors qu'elle va vous permettre de vendre les Fresnaye, de réaliser vos projets de tournée et de rejoindre vos amis à Paris...

—Ne soyez pas taquine, ma jolie pupille. Je ne tiens pas plus à jouer le commanditaire ou l'impresario qu'à renouer mes relations avec les Muses. Je ne vendrai pas les Fresnayes... Et de tout cela je suis bien aise. Mais ce qui me désole, c'est qu'aussitôt émancipée, vous me quitterez... voilà pourquoi cette bonne nouvelle est mauvaise pour moi!

—Nous n'en sommes pas là, mon cher tuteur... Judel et le conseil ne sont pas si près de se réunir. Nous avons le temps de nous reconnaître... et de nous connaître!

—Vous connaître, c'est vous aimer, Francine! La séparation n'en sera que plus triste pour moi.

—Pourquoi se séparer?

—Emancipée, n'aurez-vous pas grand hâte de jouir de votre indépendance et de votre fortune... car vous êtes riche, aussi riche que moi!

—Est-il vrai?

—Très vrai. Je vous le prouverai quand vous voudrez. En êtes-vous heureuse?

—Je suis trop heureuse d'autre chose pour être heureuse de cela.

—Que ferez-vous de votre richesse et de votre liberté?

—Dès qu'elles me seront rendues, —murmura Francine très bas et sans oser regarder Clari,—si vous le voulez bien, mon cher tuteur, je vous les redonnerai...

—Jusqu'à votre majorité?

—Oh! pour plus longtemps que cela...

—Francine... dois-je comprendre?... Ah! si c'était par raillerie que vous me flattiez d'une si douce espérance, je ne me consolerais pas! Il y a si longtemps que j'attends le bonheur!

—Je vous parle en profonde sincérité de coeur, Clari. Je vous donne ma fortune et ma liberté pour toujours.

—Pour reconnaître un tel don, Francinette chérie, ce ne sera pas assez de l'amour de toute ma vie: je vous aimerai dans la mort et dans l'éternité."

Vers les grands arbres de la forêt, ils marchèrent en silence, dans le recueillement d'une joie immense.

En impression de songe, Francine croyait revivre les divers épisodes de son roman d'amour,—un roman tout d'abord ennuagé par la crainte de retomber sous la domination de quelque vieux bonhomme égoïste et grognon, puis bientôt ensoleillé par la jolie surprise de se découvrir un tuteur aussi jeune, aussi joyeux qu'elle le pouvait souhaiter. Souriante, Mlle d'Albiac évoquait ensuite son effarement à se trouver seule dans la petite gare de Saint-Joran, l'affreux foulard violet autour du cou. Insouciante, paresseuse, elle se voyait étendue sur la mousse près de la rivière coquette qui jouait à cache-cache avec les saules



de la rive, tandis que, curieuses, les rainettes vertes, entre les feuilles des nénuphars, ouvraient leurs petits yeux d'or.—“C'était bien en présage de bonheur, — s'affirmait maintenant Francine,—que les cochenilles mignonnes venaient familièrement voler dans mes cheveux!”

Et Clari, de son côté, se souvenait en doux émoi de l'apparition inattendue, dans le grand salon silencieux, de cette jolie intruse, étourdie, gaie et vive, de cette Francine si fraîche, si lumineuse de jeunesse et de beauté que son entrée en bouffée printanière lui demeurait dans la mémoire comme le plus délicieux de tous les trucs de féerie!

Et tous deux, ensemble, se rappelaient la première “déjeunette” enjouée, en tête à tête. Puis c'était la traversée du Parc dans le tonneau de bois verni, au trot du petit poney dont le frou-frou de pompons et le tintin de grelots berçaient leur première griserie de se sentir l'un près de l'autre. Et quelle soirée exquise quand Francine, assise au piano, joua ses valse tziganes, tantôt fiévreuses et passionnées, tantôt molles et voluptueuses, pendant que Clari imaginait suivre, dans les spirales bleues de sa cigarette, la valse lente ou folle de son espoir d'amour...

Et combien d'autres mutuelles et douces souvenirs!

“Nous ne serons pas seulement heureux et riches pour nous seuls, n'est-ce pas, Clari?—murmura tout à coup Francine en levant vers le jeune homme ses beaux yeux inondés de gratitude et de tendresse.— Nous serons heureux et riches pour les autres aussi! Il faut que notre grand bonheur, en étendant ses ailes, protège toute une nichée de petits bonheurs. Je suis tel-

lement contente que je voudrais voir, autour de nous, serviteurs, fermiers, paysans, tout le monde content, même les bêtes, même les arbres et les eaux! Songez seulement au désespoir de la petite rivière, si, captive et forcée de faire marcher une scierie mécanique, il lui fallut chaque jour écorcher vifs et couper en morceaux, ses vieux amis les saules, compagnons de ses jeux!

—Je ne vendrai pas une pierre du château, je n'abattraï pas un arbre et votre petite rivière pourra librement caqueter avec les saules du parc. Tout vous obéira, Madame la châtelaine!”

Ils firent quelques pas encore puis s'arrêtèrent, émus de l'enchantement de la nuit, plus émus de l'enchantement de leurs cœurs.

Pareilles à des diamants scintillants dans l'ondulation de tulles vaporeux, les étoiles de cristal s'irradiaient dans les brumes légères exhalées de la rivière et flottant sur les bois. Les avenues ouvraient leurs profondeurs d'ombre mystérieuse et, telle qu'une nef d'opale lentement attirée par la voix des sirènes, la lune glissait sur les cîmes de la forêt, comme guidée par le chant d'amour des rossignols.

Francine, en cette heure d'extase, sentait s'épanouir en son jeune cœur plus d'espoirs qu'il n'y avait d'étoiles dans l'infini du ciel.

A ce moment, délicatement, avec ferveur, si respectueusement qu'elle n'osa le repousser, Clari se pencha et lui mit un baiser sur le front.

“C'est le dernier baiser de votre tuteur!” murmura-t-il.

Puis elle sentit les fines moustaches du jeune homme lui chatouiller la tempe. Elle voulut reculer.

“Oh! deux baisers de suite, Clari, c'est beaucoup trop pour un tuteur sérieux!”



D'Harvey la retint doucement, d'une caresse de son bras glissé sous sa taille souple et fine de jeune fille. Elle tenta de se dégager; mais déjà les lèvres du jeune homme se reposaient sur les yeux de Francine et se reposaient si délicatement, avec un tel recueillement de ferveur, qu'elle n'avait plus raison de s'effaroucher.

De la voix grave qu'elle aimait, Clari soupira cette fois:

"Ne me refusez pas ce nouveau baiser, Francinette bien-aimée, car celui-ci est le premier baiser de votre fiancé!"

Et, quoique plus doux encore, ce baiser, tout de même, était un tantinet moins respectueux...

FIN

# NE MANQUEZ PAS DE LIRE

dans le prochain numéro de

**La Revue  
Populaire**

LE ROMAN COMPLET

INTITULE :

## "Le Rosaire"

Par FLORENCE L. BARCLAY

Retenez d'avance votre prochain numéro.

## UN MODELE DE PETITE ANNONCE

On plaisante quelquefois, lit-on dans l'"Intransigeant", les petites annonces des journaux étrangers, mais que dites-vous de celle-ci qui a été prise dans un journal japonais?

"Je suis une enfant gracieuse. Mes cheveux ont l'ondulation des nuages. Ma peau est fraîche et veloutée comme une fleur, mon visage mobile comme la feuille du saule; mes yeux sont deux demi-lunes. Si cette annonce est lue par un homme intelligent, aimable et de bel aspect, il saura que je suis disposée à m'unir à lui pour la vie, et à reposer, plus tard, avec lui, dans un tombeau de marbre rose."

Si pareille annonce nous tombait sous les yeux, dans quelque'un de nos journaux, nous chercherions certainement la signature du poète, certain de lire un poème.

## LES AIGLES HOMICIDES

M. Léon Henry, gardien au palais de Fontainebleau, traversait à motocyclette la forêt, lorsqu'il sentit soudain une masse s'abattre sur sa tête. Freinant immédiatement, il porta la main au casque de cuir dont il s'était protégé le chef, mais aussitôt ressentit une vive douleur: des points acérés lui labouraient la chair. C'était un aigle de 3 pieds d'envergure qui s'attaquait à lui. Préservé par son casque, M. Léon Henry put se défendre; des automobilistes vinrent à son secours; l'oiseau fut terrassé et emporté dans la cour des Adieux du château où on lui fit boire un verre d'alcool qui le foudroya. Le même jour, un chasseur bourguignon était attaqué par un vautour dans la forêt de Chagny; il l'abattit d'un coup de feu: l'oiseau mesurait à peu près trois pieds d'envergure.



*Un maître portraitiste :*

## ALPHONSE JONGERS

Le peintre Jongers est originaire des Ardennes, patrie de Verlaine et de Rimbaud, étant né à Mondrange le 17 novembre 1872. Il fut élève du lycée de Charleville avant que sa famille vint s'installer à Paris, place des Vosges. Entré à l'école Arago, il compte, parmi ses confrères, André Tardieu, ce collaborateur de Clément, et un camarade excellent appelé à une tout autre célébrité, Paul Peson, dompteur de lions. Il montre, dès le lycée un penchant prononcé pour le dessin et, ses études secondaires terminées, est admis à l'Ecole des Arts décoratifs. C'est ensuite l'Académie Julian, où il travaille sous Louis Lefebvre, Benjamin Constant et Henry-Lucien Doucet, puis, à dix-sept ans, l'Ecole des beaux-arts, comme élève de Cabanel et d'Elie Delaunay. A cette époque, il fait la connaissance de trois peintres canadiens, Ludger Larose, aujourd'hui disparu, Maurice Cullen et Suzor-Côté, alors élève de Gérôme. Ses études sont récompensées d'une médaille d'esquisse et d'une troisième médaille de figure. Il pénètre alors dans l'atelier d'un grand maître dont tous les élèves parlent encore avec émotion et respect, Gustave Moreau, et de qui Charensol écrivait récemment : "Il fut le dernier professeur capable de ne pas enseigner exclusivement des procédés, des trucs ou des recettes." Là il aura pour camarades Georges Rouault, Henri Bataille, qui fut peintre avant de se donner au thé-

âtre, Besson, le critique d'art, George Desvallières, Edgard Maxence, restés tous deux fidèles à la manière de Moreau, et Henri Matisse. Employé par Moreau, ami du duc d'Aumale, il entreprend, avec Delobre, le nettoyage des tableaux du Palais de Chantilly. Il exécute encore du dessin de meubles, des décors pour l'opéra, divers travaux pour l'Exposition de 1889 et fréquente l'atelier de Puvis de Chavannes à Neuilly. Le service militaire qu'il fit au 7e Dragons et au 79e de ligne, l'éloigne momentanément de son art. Après avoir permuté à l'Ecole militaire de Paris, comme subsistant, il gagne la bourse des voyages de l'Ecole des beaux-arts et, conseillé par Gustave Moreau, il choisit de poursuivre ses études en Espagne. A Madrid, pendant deux années, il étudie Vélasquez qui reste, avec Moroni, peintre vénitien du seizième siècle dont les portraits comptent parmi les meilleurs de l'Ecole italienne, ses grands patrons. Jongers fait, au musée du Prado, en 1895, la rencontre du plus grand portraitiste américain, John Sargent, qu'il accompagne à Londres où ils travaillent en commun à la décoration de la bibliothèque municipale. C'est, l'année suivante, en 1896, que Jongers vint, pour la première fois au Canada, dans le dessein d'y faire le portrait du marquis d'Aberdeen, alors gouverneur-général.

Il a son atelier au rez-de-chaussée de l'Institut Fraser, rue Dorchester,



où il voisine avec Léopold Galarneau, peintre sportif, et Dyonnet. Les commandés affluent.

Au cours de ce voyage il fit, entre autres, les portraits suivants : Mme Fayette Brown, Mme Major, Mme Burland, Lord Strathcona, Sir William Van Horne, Mme Wanklyn, Mme W. H. Hope, femme du peintre, M. Adami, aujourd'hui chancelier de l'Université de Liverpool, et sa femme, M. W. J. White, le docteur Armstrong, Mme Arthur Brown, le docteur Craig, M. Jules Tessier et Sir H. P. Pelletier. Il retourne en France, appelé par le duc de Grammont, fait son portrait et quitte de nouveau son pays pour New-York où la maison Durand-Ruel l'invite à travailler. Jongers épouse Mlle Louise McAllister, nièce de M. Ward McAllister, et devient l'un des portraitistes attitrés de la haute société et l'on peut citer, au nombre de ses plus fortes réalisations, les portraits de William Rockefeller, Vanderbilt, de la famille Pratt, de Mme Philip Sears. Des portraits, il en exécute encore à Boston, à Newport, à Washington, où diplomates, ministres et représentants posent devant lui, à Pittsburg, Chicago, Détroit, et aussi dans l'ouest des Etats-Unis, pour la maison Knodler, de New-York.

En 1906, il reçoit une troisième médaille au Salon des Artistes Français, une seconde médaille, en 1911, au même Salon et la Légion d'Honneur, en 1912. Les musées de Lille et de Liège, le Metropolitan Museum de New-York, le National Gallery de Washington, les Offices de Florence achètent de ses tableaux.

Depuis 1924, le peintre Jongers habite Montréal, "gentille ville" où il se plaît et où, depuis un an et demi, il a fait maints portraits dont plusieurs ont

été exposés aux Salons du Art Gallery. Pour en mentionner quelques-uns : Sir Andrew Macphail, Sir Vincent Meredith, Lord Atholstan, M. et Mme J. K. L. Ross, Mlle Anne Porteous, Mlle Catherine McConnell, Mme Henri Rainville, Mme F. S. Meighan, Jules Hamel, M. et Mme Bernard Hallward, M. le docteur Shepherd, Mme Forbes Angus, M. Frank P. Jones.

Avant de se consacrer au portrait exclusivement, le peintre Jongers, en plus d'avoir collaboré à des travaux de peinture décorative avec Puvis de Chavannes et Sargent, exécuta plusieurs compositions ou tableaux de genre. Nous connaissons de lui un Don Quichotte, actuellement au Musée de Liège; une Tentation de Saint-Antoine, d'après le poème philosophique de Gustave Flaubert; plusieurs Salomés, dont deux sont à New-York; Une barque se brisant contre les rochers des sirènes, inspirée d'Homère; Un départ pour les Croisades, qui est une allégorie de la vanité de la vie; La Recherche de la Gloire, frise symbolique exécutée alors qu'il fréquentait l'atelier de Gustave Moreau; Cavalcade de sauvages ayant en croupe des femmes qu'ils ont enlevées à leurs ennemis; Bacchanale; Une mise au tombeau.

Jongers a toujours été grand voyageur, ayant parcouru l'Algérie, le Maroc, la Hollande, la Russie, la Belgique, la Suède, l'Allemagne, le Luxembourg, où il fit le portrait du grand-duc, tous les Etats-Unis et le Canada. Pendant la guerre, il fut capitaine au 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale, attaché au service topographique et interprète à la Chambre de Commerce française à New-York.

Ses portraits peuvent se situer dans la lignée de ceux des grands maîtres.



Son oeuvre est égale, toute en réussites. Portraits remarquables d'exactitude, de vigueur et d'élégance. En Jongers se retrouvent les principes et les goûts des artistes de la Renaissance. "Allez au Salon, conseillait Moreau, à ses élèves, mais retournez ensuite au Louvre pour vous rincer la bouche." Et il ajoutait: "Mais ne vous contentez pas d'aller au Louvre, descendez dans la rue."

N'ayant envers lui aucune complaisance, son oeuvre répond à la vérité. On éprouve devant toutes ses toiles l'impression de quelque chose de fini, de complet.

On dit qu'il fait du Sargent. Dans toute oeuvre d'art se démêlent des influences, lointaines ou immédiates. Ayant été de Sargent le disciple, le collaborateur et l'ami, il a fait son bien de ses enseignements, son profit de ses moyens, mais pour en tirer des oeuvres très personnelles. Son maître est le Louvre. L'art de Jongers est direct; il fait vivant et vrai. Et son art, très classique, répugne aux déformations selon les formules actuelles et à l'indiscipline qui règne apparemment chez les peintres modernes.

L'essentiel du portrait est la ressemblance. Il peint ce qu'il voit, à la manière des maîtres hollandais de qui Fromentin écrit dans "Les Maîtres d'Autrefois"; "Les Hollandais aiment ce qui ressemble". Et il voit bien. On sent, dans tous ses portraits, que l'artiste a souci de dévoiler une âme, d'inscrire sur chaque masque un caractère et une intelligence. C'est, d'instinct, un portraitiste, et un portraitiste d'une maîtrise absolue. Et quelle tournure! quel relief! quelle vie! La lumière joue sur les chairs d'une coloration merveilleuse, les étoffes éclatantes, d'une draperie

précieuse, les bijoux, les dentelles, les mille ornements d'une toilette.

"Je peins, dit-il, je fais mon métier, voilà tout." Mais le métier de peintre, ainsi que Jongers l'entend, ne se pratique plus guère aujourd'hui, ce qui permettait à Paul Munz d'écrire de lui, aux environs de 1910, dans la "Gazette des Beaux-Arts": "Des peintres comme Jongers, combien en existe-t-il encore?" — et à Octave Mirbeau, à l'occasion d'une exposition de ses oeuvres à Bruxelles, de le rattacher à la grande tradition picturale.

De ce métier donc, il a une connaissance parfaite, l'honneur et le respect. "Rien n'est plus facile, écrit Florent Fels, de faire figuré de peintre à notre époque. Le fauvisme a libéré la peinture du dessin, complétant ainsi l'oeuvre des impressionnistes, pour décrire des formes par le seul moyen de la couleur! Ce n'est pas la peinture pure, mais la couleur en liberté. Il suffit de jouer des ressources de la pâte sortant du tube pour obtenir ainsi des harmonies colorées qui trouveront toujours quelque théoricien pour justifier de leur emploi."

Mais ces oeuvres s'effondrent rapidement, tandis que celles des maîtres comme Jongers, appartiennent à l'histoire de l'Art.

Le reproche que les critiques font aux peintres de manquer de culture générale ne saurait s'appliquer à Jongers, esprit très curieux et très cultivé. Les historiens, les grands chroniqueurs et mémorialistes des littératures anciennes et modernes, Tite-Live, César, Villehardouin, Joinville, Commines, Froissart, du Cange, Gibbon, Saint-Simon notamment, les poètes du XVI<sup>e</sup>, Montaigne, les symbolistes Marcel Proust, vers qui s'acheminent, petit à petit, les esprits les plus déliés



de notre temps, telles sont ses lectures de prédilection. En peinture, il aime par-dessus tout les portraits de Titien, de Moroni, de Velasquez, les natures mortes de Chardin, les natures mortes, portraits et paysages de Vermeer de Delft. Jongers est peu familiarisé avec la peinture moderne. Aussi bien peut-on dire qu'aucune sympathie ne l'en rapproche. Il ne va guère au-delà de l'impressionnisme et, parmi les interprètes de ce système, il distingue surtout Claude Monet. De tous les portraitistes des années 80, c'est Louis-Gustave Ricard qu'il préfère.

Nous avons nommé Marcel Proust et Vermeer de Delft. Il nous semble que cette inclination pour deux maîtres qui, chacun en son art, firent minutieux et large, ouvrant sur la littérature et la peinture analytiques de profondes perspectives, explique lumineusement l'intelligence et l'art du peintre Jongers.

Jean CHAUVIN.

---

## LES VINS

---

Voulez-vous savoir ce que peut coûter de patience, de travail et de préparation, les bons vins, qui rehaussent un dîner ou enjouent une réunion, lisez les détails qui suivent sur les vins du Jura:

“Les vendanges y sont très tardives. Le moût est versé dans des tonneaux de capacité variable, placé dans des caves creusées dans le roc, où la fermentation s'effectue lentement. Fermentation lente, jamais tumultueuse, qui doit s'effectuer à la plus basse température possible, et dure plusieurs années. Jeune, le vin jaune est dur, même un peu amer, mais après six à huit ans de tonneau, il prend une

couleur ambrée et acquiert un parfum exceptionnel. Il est mis alors en bouteilles, et peut se conserver indéfiniment. Le procédé de vinification spécial aux vins jaunes de Château-Chalon et d'Arbois est là tout entier, dans cette prolongation des fermentations lentes où s'élaborent, comme dans un creuset, et se développent peu à peu les parfums et les arômes qui doivent en constituer l'originalité.

“Les vins jaunes de Château-Chalon ne sont pas les seuls dont se puissent enorgueillir les vignerons jurassiens. Ils ont aussi leurs “vins mousseux” et leurs “vins de paille”; les premiers, qu'on appelle communément “vins de l'étoile”, sont le produit du Chardonnay, vins mousseux fins et délicats, très appréciés. Les seconds proviennent des meilleurs cépages dont les raisins conservés sur de la paille dans des chambres tièdes jusqu'au mois de février ou de mars, sont alors jetés au pressoir: les moûts très épais, très liquoreux sont mis en fûts où ils demeurent 8 à 10 ans, soumis à une fermentation très lente. Une fois en bouteilles, ce sont des vins de liqueur, très parfumés et d'une chaleur extraordinaire.”

---

## L'HOMME QUI EMPOISONNE LES SERPENTS

---

Julius Jermy, de San Antonio, Texas, empoisonne les serpents les plus venimeux qui le mordent. Depuis 20 ans que ce phénomène passe sa vie avec les reptiles, il a été mordu par 52 serpents venimeux qui tous sont morts après avoir bu son sang. Le sang de cet homme est empoisonné et il vit en parfaite santé. Nous avons rarement entendu parler d'une chose aussi bizarre.



# CIGARETTES

# Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15<sup>c</sup> 20 pour 25<sup>c</sup>

OGDEN'S LIVERPOOL

---

## LE COBRA AUX INDES

---

Les Hindous ont de dangereux ennemis: les fauves et les reptiles. Parmi les fauves, les tigres à eux seuls tuent des dizaines de milliers de personnes; les reptiles, qui pullulent partout, ne sont pas moins dangereux. Le missionnaire en se couchant n'est jamais sûr de n'en pas trouver dans son lit ou de n'en pas voir descendre du plafond de sa case rustique.

La morsure du cobra ou "serpent à lunettes" tue en moins de deux heures; par une disposition providentielle, ce dangereux reptile, quand il est excité, pousse un cri particulier, capable d'avertir l'homme de son voisinage. Les Indiens, croyant l'apaiser, en ont fait un dieu. Nos missionnaires

le traitent d'une autre façon, le plus souvent à coups de bâton! L'un d'eux écrit :

"Il faisait nuit noire. Le Père travaillait à la lampe dans la véranda. Le serpent, sans doute attiré par l'espoir de faire bonne chasse dans le rayon de lumière de la lampe, s'était trouvé soudain en face du chat de la maison, épiant lui aussi quelque proie. Irrité par la présence de ce concurrent, le serpent se dressait menaçant, faisant entendre à intervalles réguliers son cri de colère. Le chat, de son côté, miaulait. Le spectacle était peu banal, mais peu rassurant. Les adversaires se faisaient face ainsi depuis plusieurs minutes. Le cuisinier de la maison,



homme adroit et courageux, avait été prévenu à la hâte. N'ayant pas de fusil, il accourt armé d'une perche solide. On rapproche prudemment la lampe pour éclairer la scène. Habilement, notre homme réussit à séparer les adversaires. Le cobra sort du tail-lis, et, au moment même où il traverse le sentier, dans la pleine lumière de la lampe, reçoit deux coups formidables qui lui cassent l'épine dorsale. Il portait bien les lunettes, et nous étions délivrés d'un voisin dangereux.



*Le cobra traversa le sentier*

“Mais voici plus fort. Un matin, nous trouvant dans la grande salle de notre école anglaise au moment où professeurs et élèves étaient le plus occupés, la porte du fond s'ouvre brusquement, et le maître de la classe enfantine vient nous dire à l'oreille : “Père, il y a un cobra dans la salle des enfants.” Que l'on s'imagine quinze ou vingt enfants remuants, pieds et jambes nus, dans un local fermé très étroit avec, au milieu d'eux, ce dangereux reptile, et l'on comprendra sans peine l'émoi de notre homme... Un de nos maîtres catholiques, très audacieux, devinant notre embarras, s'approche et se renseigne sur le cas. Il fallait agir, et vite. “Je m'en charge”, dit-il. Armé d'une canne flexible, il se dirige

vers la petite chambre. Deux minutes après, il est de retour : “C'est fait, je l'ai tué et jeté par la fenêtre.”

(Le Pèlerin.)

### LE SOUFRE CONTRE LES MALADIES DE POITRINE, AU XVII<sup>e</sup> SIECLE

Extrait d'une lettre inédite de l'abbé de Beaumort, datée de Rouen, le 21 février 1707, adressée à Mesgrigny, lieutenant général des armées du roi, gouverneur de la citadelle de Tournai :

“Je félicite Madame de Mesgrigny sur le retour de sa santé. M. le Maréchal (de Vauban) est bien résolu de continuer l'usage du soufre, lequel assurément est un excellent remède pour toutes les maladies de poitrine. La difficulté est de le bien préparer.

“J'avais mandé à M. le Maréchal la nouvelle expérience que j'avois faite du soufre par l'avis d'un excellent chymiste pour savoir si en bruslant de la poudre de soufre préparé, sur un morceau de verre, il y restoit quelque chose de terrestre ou du charbon, et j'ay trouvé par 4 diverses fois, que cette poudre se liquéfie au feu en couleur de baume, qu'y n'a aucun goust, et se dissipe ensuite entièrement, sans rien laisser sur le verre ny l'endoma-ger. C'est à cette occasion qu'il me dit qu'il veult apprendre par moy l'éloge du soufre.”

Vauban n'eut pas l'occasion de l'apprendre, car il mourut le 30 mars 1707, un peu plus d'un mois plus tard, probablement d'une bronchite.

Après avoir également vécu et dans les palais des rois et dans la chaumière des pauvres, je m'en suis revenu bien persuadé que le bonheur ne fuit et n'habite exclusivement aucune région.

Le vieux Philosophe.



# UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI  
ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

## RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent— M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

## JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

## EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de reconstituer les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

## ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats. C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

## LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvrent les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

## FAITES LA PREUVE A MÊS FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous reconnaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

## ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

## COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,

2667 Stuart Building., St-Louis,

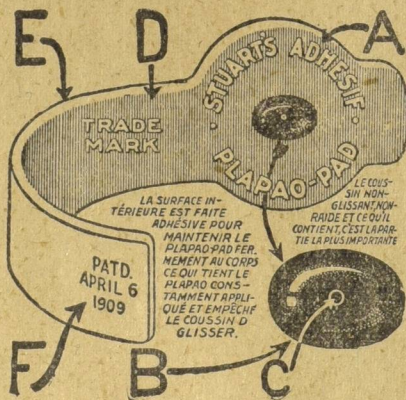
Missouri, U. S. A.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom .....

Adresse .....

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.





# LE CHENIL

Par ALBERT PLEAU

“La Revue Populaire” commence avec ce numéro la publication de la biographie des amateurs et éleveurs de chiens du Canada, afin qu'ils se connaissent et coopèrent ensemble au bien commun.

CAMU, J. A., 2580, avenue Esplanade, Montréal.—Quoique jeune en-



*M. J. A. Camu, trésorier du M. K. A. Incor.*

core, M. Camu a consacré plus de quinze années de son temps, aux deux races qu'il affectionne le plus, l'Irish Terrier et le Fox Terrier à poil dur. M. Camus est membre du Canadian Kennel Club de Toronto, membre et

secrétaire-trésorier du Montreal Kennel Association. M. Camu a su par son intégrité et par ses connaissances canines inspirer une confiance inébranlable à ses concitoyens du sport canin, qui l'ont élevé à la trésorerie de leur association, de plus il possède cet esprit de justice, et le coup d'oeil qui fait le bon juge et nous ne serions pas surpris un de ces jours de le voir entrer dans le “ring” comme juge. Entre-temps il s'occupe d'importation de ces petits Terrier Irlandais et Fox Terrier dont il a des sujets qui ont été primés à plusieurs expositions.

## BIOGRAPHIE

Poirier, Madame Jean.—L'éloge du chenil Fatma, propriété de Madame Jean Poirier, de Montréal, si avantageusement connu des amateurs de chiens bergers belges, n'est plus à faire. Madame Poirier, qui a près de dix années d'expérience dans l'élevage et l'importation du chien policier Malinois, dont elle possède des sujets de grande valeur, a su par son esprit sportif s'attirer l'estime des éleveurs et amateurs de chiens du Canada, membre du Canadian Kennel Club, du club de chiens bergers et policiers du Canada, et du Montreal Kennel Association, elle a par son dévouement à la chose canine rendu de grands services au sport canin.



Dans son chenil on peut admirer des sujets primés en Europe et au Canada. Les sujets importés par Madame Poirier ne se comptent plus, et elle en a encore commandé un autre



Madame Jean Poirier avec un de ces élèves Arlequin de Fatma, Malinois âgé de 3 mois.

de Belgique. Madame Poirier est le type de la vraie sportswomen et possède l'amabilité si coutumier à son sexe.

### "SIEGER" vs LES ELEVEURS CANADIENS

Quelques marchands de chiens de Montréal, dont nous taisons les noms pour le moment, cherchent à révolutionner le sport canin, surtout en ce qui regarde le chien de berger allemand. Ils voudraient faire adopter par le Canadian Kennel Club, des règlements par lequel celui-ci décernerait le prix et titre si envié de "Sieger" dans les expositions spéciales de berger allemand.

Les éleveurs du Canada qui, en fait d'élevage, sont encore à l'état d'ambryon, comparé aux éleveurs

## UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

**MME. M. SUMMERS** 23F  
BOITE 37 WINDSOR, ONT.

## Employez "DEPILO"



PROCEDE  
MODERNE,  
EFFICACE  
ET SANS DANGER.  
USAGE FACILE.

Vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00; échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

FUMEZ

## Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tel. : Plateau 5524



d'Angleterre et des Etats-Unis, ne peuvent aspirer au titre dont seul l'Allemagne peut, et a le droit de donner. L'American Kennel Club, par courtoisie, pour le Shepherd Dog Club of America, avait accordé le titre de "champion des champions" dans les



*Siki, étalon Malinois, importé par Madame Jean Poirier.*

expositions spéciales organisées par ce club, mais en 1925 ce titre a été abolie, sur la demande de la société pour l'élevage du chien allemand en Allemagne. L'American Kennel Club a reconnu son erreur et s'est empressé de la corriger en supprimant ce titre.

Le C. K. C. commettra-t-il la même faute. Je ne le crois pas car la leçon de l'autre lui profitera.

Les promoteurs du mouvement n'ont certainement pas réalisé le ridicule du projet, il est vrai que ce sont des novices en la matière, car ils ont invoqué la popularité de cette race, pour justifier leur demande.

Toutes les races de chiens ont eu leurs beaux jours et il en sera de même

me du berger allemand, quoique cette race si intéressante et si populaire en ce moment, soit la mode du jour.

Une autre raison qui rend le projet impossible est la qualité des chiens de cette race au Canada. D'abord, je dois dire que même les chiens possédés par les promoteurs de ce projet, peuvent être classée en dehors du "Ring" des juges, à l'exception de deux ou trois qui peuvent se classer quatrième et cinquième dans un concours pour le titre de "Sieger". Nous avons bien deux ou trois éleveurs sérieux de cette



*Turenne de Fatma, Malinoise, primée à la dernière exposition, propriété de Mde Jean Poirier*

race à Montréal, mais c'est tout. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement lorsque les sujets primés en Allemagne se vendent \$1,000 en montant. On a payé jusqu'à \$10,000 pour des chiens qui ont obtenu le titre de Sieger.



Peut-on espérer avoir des sujets de premier choix lorsqu'on paie \$50 à \$75 pour une bête âgée de douze mois et même plus. A cela il faut ajouter \$100 à \$125 de frais de transport, ce qui fait un total d'environ \$200. Si l'importateur revend cette bête \$500, cela n'est pas nécessairement une preuve de qualité pour la bête et bien naïf est celui qui, parce qu'il a payé un prix dérisoire pour une bête sans valeur, croit posséder un chien de toute première qualité.

### INVITATION AU PUBLIC AMATEUR

Le Club de chiens berger et policier du Canada, qui, sous la sage direction de son président, M. E. Rouly, a toujours pris les intérêts des amateurs et éleveurs canadiens, vient d'inaugurer une série de conférences très intéressantes sur divers sujets se rapportant aux races policières. Les conférenciers seront les Messieurs suivants : docteur A. A. Etienne, E. Rouly, G. Domus, A. Pleau. Ces conférences seront données aux assemblées régulières du Club, le deuxième lundi de chaque mois au n° 67 rue Drummond, Montréal. Le public amateur est cordialement invité, l'entrée est gratuite.

### PETITES CORRESPONDANCES

Lennoxville, 10 mai 1926.

"La Revue Populaire"  
Dépt. du Chenil,  
Montréal.

Etant abonné à votre "Revue", je lis avec intérêt les chroniques du chenil. J'ai acheté dernièrement un chien policier alsacien, dont on m'avait promis le pedigree enregistré, on m'a bien fourni un pedigree mais le dé-

## BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTES DE LA GRANDE  
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

### MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

### CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes  
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

## PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA  
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon : \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS  
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la malle sur réception du prix.

### PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111 - 113 - 115 Tél.: Est 3200

MONTREAL, Can.

Geo. Latourelle, agent pour le Canada.

## FUMEZ

# LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

# 10 cts

Tel. : Plateau 5524



partement d'Agriculture à Ottawa refuse de l'enregistrer, que dois-je faire?

De plus on m'a trompé sur la taille du chien, qui devait avoir 27pouces à l'épaule et qui n'en mesure que 25½. Pourriez-vous me dire quel est la taille du policier alsacien pour qu'il soit beau. Quel est le dernier champion allemand et sa taille B. M. C. F.

Réponses.—B. M. C. F. Il n'y a pas de chien policier alsaciens au Canada, même en Amérique. Le chien qu'on vous a vendu est un chien de berger allemand.

Si Ottawa refuse l'enrèglement c'est qu'il y a quelque chose d'irrégulier dans cette généalogie.

Pour la taille ne soyez pas trop peiné. La taille du chien de berger allemand est de 24 pouces à l'épaule avec une marge de 2 pouces en dessous et en dessus, ce qui donne un minimum de 22 pouces et un maximum de 26 pouces. Les chiens au-dessous ou au-dessus de cette mesure ne valent rien. "Voir Von Stephanitz", page 500, 501, 502.

(Stephanitz est le créateur du Standard de cette race, par conséquent une autorité indiscutable.)

Gerri Von Oberklam a manqué son titre de "Sieger" en 1920 parce qu'il mesurait une fraction de pouce de plus que 26.

Le Sieger de 1925 est Klodo Von Boxberg mesurant 24 7/8 à l'épaule.

De plus je vous conseille de lire l'article intitulé: "La taille du berger allemand," paru dans le "Dog World", de Chicago, et dans laquelle on blâme l'élevage du chien de grande taille (over size) aux Etats-Unis.

## NOTES DE L'ELEVAGE

Madame Gaston Décarie a fait l'acquisition d'une superbe femelle Pékinnoise du nom de Ki-ki qui fera son début à la prochaine exposition.

\* \* \*

Madame J. T. Bennet a vendu à Madame Alphonse Beekhigam le célèbre chat Champion Platon.

\* \* \*

"Ruth", Berger allemand de M. J. Hall, hôtel Ritz-Carlton, est en dressage à l'académie du Belgium Kennels Eng.

\* \* \*

La chienne "Alice" a M. A. Cawthorn, a été saillie par Ceasar Van Excelsior de M. Wilfrid Vincent.

\* \* \*

Au chenil de la ferme Excelsior, à St-Vincent de Paul les chiennes Dora et Duchess of Excelsior ont été saillie par l'étalon Fritz Von Gegerberge.

\* \* \*

Madame E. Nolette, de Montréal, a fait l'acquisition d'un superbe chien berger allemand, descendant de Gerri Van Oberklam, le fameux champion international.



# GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS  
AVEC LE

## Réformateur Myrriam Dubreuil

### ETES - VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le secret du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. Les bourrures ne remplacent pas un buste. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se combler les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

### VOUS AVEZ UNE AMIE !

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

👉 **TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE**  
Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902 Parc Lafontaine, Montréal

DEPARTEMENT 1 — BOITE POSTALE 2353



## LA DERNIERE CHANSON POLITIQUE

Depuis des années, il est de coutume chez les courriéristes parlementaires de s'offrir un banquet annuel pour se distraire des embêtements de la session. Ils y invitent tous les députés libéraux, conservateurs et progressistes, qui ne refusent pas de payer leur couvert. Et la distraction consiste à leur servir, avec les mets, toutes les sortes de vérités sous forme piquante, grave ou comique. On les épigrammatise, les chansonne ou les satirise. Et les députés, entrant dans l'esprit de la circonstance, assaillent, dans leurs discours, de pointes et de plaisanteries, les chevaliers de la plume.

Cette année, le dîner fut particulièrement amusant. Les journalistes déposèrent devant chaque convive un petit recueil de chansons sur M. King, M. Meighen, M. Forke et plusieurs ministres et députés. Pour le plaisir de nos lecteurs, nous en détachons la française suivante, sur l'air de "Madelon".

### SUZON

(Air de "Madelon")

#### I

Nous connaissons trois grands hommes politiques  
Soupirant fort après la main de Suzon.  
Ils ont tous trois tant de qualités magiques  
Qu'à nul d'entre eux elle n'ose dire non.

King a la mine bien gentille,  
Meighen est gai comme un pinson,  
Dans l'oeil de Forke l'amour brille:  
C'est très embêtant pour Suzon.

Elle en rêve la nuit, elle y pense le jour:  
Qui de ses cavaliers aura donc son amour?

#### Refrain

Trois amoureux lui promettent la gloire  
Et le bonheur avec le grand frisson.  
Elle écoute, en ayant l'air d'y croire,

Cette éternelle chanson.

Et chacun d'eux, dans le but de lui plaire,  
Veut inventer des tours de sa façon.

Ah! Suzon— Surveille ton affaire!

Ah! Suzon! Ah! Suzon! Ah! Suzon!

#### II

Mackenzie King veut rester célibataire.  
Serait-il donc contre la reproduction?  
Suzon craint fort qu'il ne veuille jamais faire  
Ce qu'il faudrait pour perpétuer son nom.

Elle se dit en elle-même:

"Ce cher espoir m'est-il permis?

"Car c'est un fait connu qu'il aime

"Toutes les filles du pays.

"Il prend leurs intérêts la nuit comme le jour  
"Et ne pense qu'à ça quand il me fait l'amour."

#### III

Arthur Meighen, voulant faire sa conquête,  
Imagina le truc le plus épatant.  
Très courageux, il se fourra dans la tête  
D'apprendre enfin la langue qu'elle aime tant.

Pour prouver son amour extrême,

Il veut bien flirter en français;

Mais malgré cet effort suprême,

Il n'a pas encore de succès.

Quand en français, Meighen voulut parler d'amour  
La belle crut plutôt qu'il faisait de l'humour.

#### IV

Et Robert Forke espère avoir une chance.  
C'est un parti que l'on dit avantageux.  
Il lui fait voir des trésors en abondance,  
Lui promettant l'un des sorts les plus heureux.

Mais Suzon n'ose pas se rendre

A la promesse des blés d'or.

Son cœur veut bien se laisser prendre,

Mais ce n'est pas pour un trésor.

On sait qu'on ne vit pas que de pain nuit et jour.

Et, bien plus que le pain, la belle aime l'amour.



# NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

## Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomacs*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 3902 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.  
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

# BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

## TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTÉ JOURS



Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

*Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.*

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00  
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

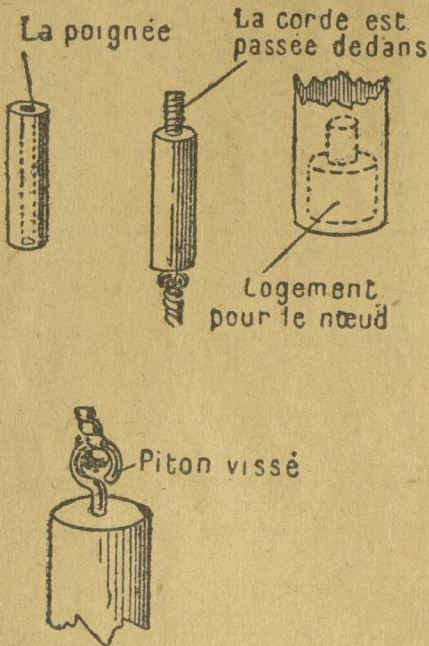
Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 1495 Amherst, MONTREAL.





### POUR METTRE DES POIGNEES A UNE CORDE A SAUTER

Le saut à la corde est un exercice des plus salutaires. Il développe la poitrine, donne du souffle, met en mouvement tous les muscles.



Mais, une simple corde a vite fait d'user la peau par le frottement, et la douleur que l'enfant ressent aux mains après cela le dégoûte du jeu. Il vous suffit, pour parer à cela, d'improviser deux poignées.

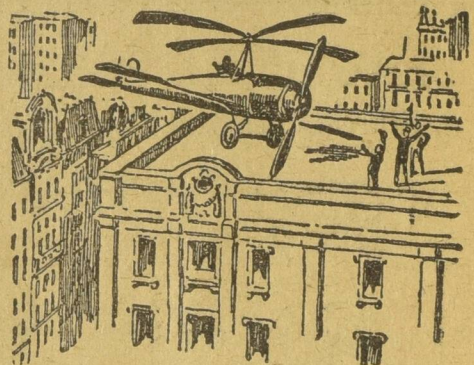
Prenez deux morceaux de manche à balai de 10 centimètres de longueur et percez-les dans la longueur avec une vrille ou une mèche. Enfilez dedans la

corde, et faites-la tenir en la nouant. Si vous voulez que le noeud soit invisible, creusez le bout de la poignée d'un trou plus large dans lequel se logera ce noeud.

Au lieu de tout cela, vous pouvez vous contenter de visser au bout des poignées non percées un piton, dans lequel on fixe le bout de la corde,

### L'AUTOGIRE

Les Parisiens se souviennent de l'audacieux exploit de l'aviateur français Védrines faisant sur la terrasse d'un grand magasin de Paris un atter-



*L'autogire pourra se poser sur les toits*

rissage dangereux. Grâce à l'autogire, cet exploit pourra se répéter en toute sécurité. L'autogire, inventé par l'ingénieur de la Cierva, est un avion à ailes tournantes montées folles sur un axe vertical. Il possède, comme les autres avions, un moteur et une hélice de propulsion, mais son système de voilure tournante, en lui assurant une



# Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré  
LITTÉRAIRE — MUSICAL  
HUMORISTIQUE

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour  
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour  
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au  
magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

# La Revue Populaire

La seule revue mensuelle  
illustrée qui instruit et  
amuse en même temps.

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou  
75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c  
pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

# LE FILM

est le seul Magazine de Vues  
Animées, en français, en  
relations directes avec les  
grands studios.

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour  
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom .....

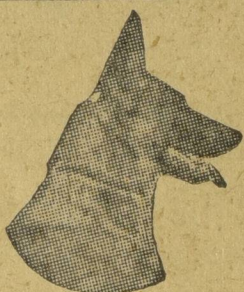
Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL



portance très supérieure à celle d'une voilure fixe, remédie aux pertes de vitesse, fatales à un avion ordinaire, et permet un atterrissage presque vertical, par conséquent sur un espace relativement restreint. (Le Pèlerin)



### FRITZ V. GEGERBERGE IMP.

Petit-fils d'Erick V. Grafenwerth, grand champion d'Allemagne 1921-22;  
Neveu de Klodo V. Boxberg, grand champion 1925,

est offert aux amateurs qui ont des chiennes de bonne lignée.

*Nous avons toujours des jeunes chiens policiers allemands à vendre.*

S'adresser à  
A. PLEAU, St-Vincent de Paul, P. Q.

### AVIS AUX INTÉRESSÉS

Le Chenil répondra à toutes demandes d'informations sur les races canines, ainsi que sur les maladies du chien. Prière d'envoyer un timbre si on désire une réponse personnelle. Adressez:

LA REVUE POPULAIRE,

Dépt. du Chenil, 131 Cadieux, Montréal.

Vient de paraître "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, St-Vincent de Paul, Qué.

### L'ECLAIRAGE QU'IL FAUT AUX POMMES DE TERRES MISES EN RESERVE

Celui qui fait des provisions de pommes de terre pour l'hiver a des précautions à prendre. S'il y a trop de lumière, les pommes de terre prennent un goût désagréable; s'il fait trop sombre, les tubercules germent, et spécialement l'été et au printemps les germes se développent et poussent avec une grande rapidité.



Il faut donc employer une lumière tamisée. Si on passe une couche de chaux sur les carreaux de la fenêtre où se trouvent les légumes, ou qu'on applique sur ces carreaux des feuilles de papier blanc ou gris, on empêchera les pommes de terre de se gâter et les pousses seront très réduites. Une lumière jaune, bleue ou rouge sera efficace, mais il faut éviter d'employer une lumière vert foncé. Dans les entrepôts commerciaux où les pommes de terre sont emmagasinées en grande quantité on préfère employer le lait de chaux sur les carreaux.

— 0 —

La véritable science pour nous rendre heureux, c'est d'aimer son devoir, et d'y chercher son plaisir.  
Mme de Motteville.

\* \* \*

Pèse trois fois tes paroles et sept fois ce que tu écris.  
A. Vinet.



# Refaites votre santé pendant qu'il en est temps

Ne remettez pas à plus tard le soin de vous traiter. Si vous êtes lasse, déprimée par le travail, par les préoccupations, par le surmenage, rendez-vous compte que cet épuisement général peut avoir des conséquences graves. Pendant qu'il en est temps, reconstituez votre organisme au moyen des

## PILULES ROUGES

qui vous donneront un sang plus riche, des nerfs plus solides et une résistance plus grande. Si votre cas vous inquiète, consultez notre médecin par lettre ou par une visite à nos bureaux et ses conseils absolument gratuits vous aideront grandement si vous souffrez de

**Pauvreté du sang**  
**Retour d'âge**  
**Troubles nerveux**  
**Maux de reins**  
**Palpitations de coeur**  
**Douleurs périodiques**

**Anémie**  
**Dépression**  
**Mélancolie**  
**Dérangements**  
**Perte de mémoire**

**Irrégularités**  
**Chlorose**  
**Tiraillements**  
**Migraine**  
**Troubles d'estomac**  
**Sensations de chaleur**



*Mme Eva Thibodeau*

"Nous avons changé de logement, j'avais dû travailler de longues journées, subir de grandes fatigues pour tout ranger et rendre notre maison aussi confortable que possible. Lorsque tout fut terminé, j'étais épuisée et une douleur de dos qui m'était survenue ne disparaissait pas malgré les frictions qu'on me faisait tous les jours. Ma mère me conseilla de prendre des Pilules Rouges pour me tonifier rapidement, ce à quoi je réussis. Peu de temps après, j'ai eu un bébé; j'ai continué l'emploi des Pilules Rouges pendant un mois encore pour assurer le maintien de mes forces. Je trouve ce remède incomparable dans les cas d'épuisement." Mme EVA THIBODEAU, Boîte postale 495, Magog, P. Q.

"Après la naissance d'un enfant, les forces ne me revenaient pas, je ne pouvais pas encore rester debout bien que plusieurs semaines se fussent écoulées depuis ma maladie. Nous étions alors à la campagne où il n'était pas facile d'avoir un médecin. Mon beau-père se procura chez un marchand quelques boîtes de Pilules Rouges qu'il m'apporta. J'ai pris ce remède avec con-

fiance et bientôt je me suis trouvée mieux, ma santé s'est rétablie bonne comme auparavant." Mme L. DUTIL, 48, rue Turgeon, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES aux femmes par lettre ou à nos bureaux, 1570 rue St-Denis. Notre médecin est à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaites des conseils qu'il vous donnera pour rien. Il vous est impossible de vous soigner à meilleur marché.

**AVIS:** Soyez énergiques pour votre santé. Refusez les substitutions au cent, soit en bouteilles ou en boîtes de carton. Les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles sont dans des boîtes de bois, l'étiquette porte un No de contrôle et le nom de notre Compagnie. Les indications de notre médecin dans la circulaire sont précieuses, suivez-les bien. Chez tous les marchands ou par la poste sur réception du prix, 50 sous la boîte.

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE LIMITEE, 1570 St-Denis, Montréal





## Fière de dire -- "C'est ma mère"

La récompense que reçoivent bien des mères — le tribut spontané rendu par la jeune génération aux femmes qui ont su conserver leur jeunesse.

### *Savon provenant des arbres!*

Les seules huiles qui composent le Savon Palmolive sont les merveilleuses huiles de beauté de l'olivier, palmier africain et cocotier—sans aucune autre matière grasse. Voilà ce qui explique la couleur naturelle du Savon Palmolive—car ce sont les huiles de palme et d'olive, rien d'autre, qui donnent au Palmolive sa couleur verte naturelle. Le seul secret du Palmolive réside dans son mélange exclusif—considéré comme un des plus grands secrets de beauté du monde.



3269 C

Fabriqué au Canada

Prix de  
Détail **10c**

Le Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main, jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe—sans laquelle il ne doit jamais être vendu.

**L**ES mères modernes ont appris à ne pas paraître leur âge. En rivalisant de charme et de jeunesse avec leurs filles débutantes, elles démontrent que le charme ne se perd plus avec les années.

C'est que les soins de la peau sont devenus une règle de nos jours. Les moyens naturels ont remplacé les traitements artificiels d'autrefois qui avaient souvent le don de vieillir. On a découvert que la Jeunesse pouvait se prolonger.

La méthode suivante a probablement donné plus de teints frais et jeunes, passé la trentaine et dans la quarantaine, que toutes les autres méthodes connues.

Dans votre propre intérêt, essayez ceci :

*Faites ceci pendant une semaine et remarquez le changement*

Lavez-vous soigneusement la figure avec l'adoucissant Palmolive. Puis massez-le doucement dans la peau. Rincez comme il faut avec

de l'eau chaude d'abord, ensuite avec de l'eau froide. Si votre peau est plutôt sèche, appliquez-y un peu d'un bon cold-cream — et c'est tout.

Faites cela régulièrement et de préférence le soir. Servez-vous de poudre et de rouge à votre guise. Mais ne les gardez jamais la nuit. Ils obstruent les pores et souvent les dilatent. Des points noirs et de l'enlaidissement s'ensuivent souvent. Il faut les enlever en se lavant.

### *Évitez cette erreur*

N'employez pas de savons ordinaires dans le traitement donné ci-haut. N'allez pas croire que n'importe quel savon vert ou prétendu fait avec des huiles de palme et d'olive soit la même chose que le Palmolive.

Et il ne coûte que 10c le morceau!—si peu cher que des milliers de personnes l'emploient aussi bien pour le corps que pour la figure. Procurez-vous-en un morceau aujourd'hui. Puis notez la différence étonnante apportée en une semaine.

LA COMPAGNIE PALMOLIVE DU CANADA, LTES

3, rue Saint-Nicolas, Montréal.